L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr. Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75. Nº 367. Vol. XV. — SAMEDI 9 MARS 4850. Burcaux : rue Bichelleu, GO. Ab. poor les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.

Ab pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Un asile à Londres, — Contrier de Paris. —
Chronique musicale. — Les noces de Luigi (suite). — Patria. — Curiosités de l'Appleterre (3ª article), la boxe et les boxeurs. — Revue
littéraire. — Histoire de la pônme de terre. — Nouveau sondeur à la
mer, — Le pont de Kiew. — Bibliographie. — Histoire de la peinture
fâmanade et hollandaise. — Correspondance.

Gravures: Balustrade circulaire de la Colonne de Juillet depuis le 25 février.—Petites industries de Paris : D'aveugle, marchand d'allumettes; Le marchand de paniers, Le marchand de gaudres.—Potresia de mademoiselle Teresa Parodi et de madame Sontag.—Les hoxeurs: Croquis pris à la taverne de John Burn; Le combat; Le vaincu; Le vainqueir, dessins de Gavarni.—Plomb de sonde inventé par M. Le Coëntre; Opération du sondage.—Le pont de Kiew sur le Dniéper; Charlots transportant les matériaux de construction.—Histoire de la peinture flamande et hollandaise: Paysage de Huysmans, musée du Louvre.—

Histoire de la semaine.

L'histoire est courte, mais elle est peu amusante. Les partis semblent, cette semaine, s'être inspirés de l'éloquence des Chenn et des de la Hodde; on se dit des injures à se couper la gorge, mais il n'y a de répandu que des flots d'encre. Ce sont les mœurs de la liberté; on prétend que la dignité de l'homme n'a rien à y perdre. Cependant il nous tarde que le 40 mars ait dit ses trente mots en France et ses trois mots à Paris pour entendre un autre air. Si le carnaval durait trop longtemps, le caréme ne serait pas une pénience, au contraire. — Puisqu'il faut agiter au moment des élections, constatons, au profit des historiens futurs, que le parti de l'ordre s'en acquitte avec plus d'ardeur apparente, le parti exalté avec moins de tapage extérieur, mais avec une entente dont on ne le croyait point capable, avec une discipline que n'ont pu troubler les attaques, les invectives, les

prises à partie, venues du camp de ses adversaires. C'est à ce point qu'il serait impossible aujourd'hui au plus attentif de prévoir l'issue du combat. Un des symptômes remarquables de la discipline du parti révolutionnaire apparaît depuis le 25 février sur la place de la Bastille, antour de la colonne dite de Juillet. On se souvient que la police avait eu d'abord la pensée d'enlever les couronnes déposées en mémoire, dit l'inscription, des morts pour la liberté. On a douté du bon effet de cet enlevement et de l'émotion qu'il produirait à la veille des élections, on a rapporté les couronnes, qui se sont multipliées, grâce à la première attention de la police, de manière à faire de la balustrade du monument une immense couronne disposée avec un art qui témoigne de l'intervention d'un décorateur inconnu, mais ingénieux et plein de goût. Après ceux de Paris, quelques républicains des villes voisines sont venus et viennent encore chaque jour apporter leurs couronnes, et tout cela se passe avec un or-



Aspect de la balustrade circulaire de la Colonne de Juillet depuis le 25 février.

dre parfait : les paroles qui se disent là sont d'une sagesse dre parfait ; les paroies qui se disent la sont d'une sagesse exemplare. Qui donc a fait le programme de cette dé-monstration? Les journaux de la majorité ont à peine parlé de cette curiosité, et l'on conçoit que ne fielt la boune tacti-que appelait de préférence leor attention sur ce qui pouvait exciter la passion de leurs lecteurs. Ils n'y ont pas manqué. Les discours prononcés dans les réunions préparataires teur Les discours prononces dans les reunions preparateures en ont fourm des motifs de charges et de parodies nombreuses et lues avec curiosité par les amateurs du genre. Un de ces comptes-rendus, sorti de la plume du Constitutionnel, a été pris au sérieux par M. le procureur de la République, qui a demandé à l'Assemblée législative l'autorisation de poursuidemande à l'Assemblée legislative l'autorisation de poursuivre M. Michel de Bourges, représentant montagnard, pour un discours prenoncé à Montmartre. M. Michel proteste contre la traduction du Constitutionnel; néanmoins une commission est nommée, et les poursuites seront probablement

mission est nomines, et les poursures seroir produzientes autorisées. — Voilà l'intérèt de la semaine; petit butin. Quant à la besogne parlementaire, ello se borne à une discussion sur la prenuere délibération relative au projet de loi du chemin de premiere delibération relative au projet de loi du chemin de fer de Paris à la Méditerranée. On a employé trois séances, jeudi, vendredi de la semaine dernière et luidi, à savoir si on passerait à la deuxième délibération. 428 voix contre 218

voté l'affirmative.

ont voie l'ainrmauve. La séance de mardi a été consacrée à M. Michel de Bour-ges ; celle de mercredi, à la deuxienio délibération sur le projet de M. Molon (du Nord), relatif à l'assainissement des

logements insalubres.

logements insalubres.
Comme intermedes, le gouvernement a présenté, le 4r mars, un projet de loi sur la nomination et la révocation des maires.— Le 2, M. le ministre des finances a demandé deux nouveaux douzièmes provisoires pendant qu'on distribnait le rapport de M. Berryer sur le budget des dé-

— On voit maintenant que N. S. P. le Pape ne rentrera — on voit mannenant que N.S.F. le rape ne tentreta pas à Rome. Il y a bien longtemps que nous l'avons an-noncé. Un journal italien, qui vient de paraître à Milan sous la direction du gouvernement autrichien, fait entendre que le retour du Saint-Père et le rétablissement de son pouvoir temperel n'est ni dans l'intérêt de la catholicité, ni dans l'intérêt de l'Italie, où les Autrichiens ont l'air de vouloir remteret de l'Italie, ou les Autricheus ont l'air de voindir le plir le rôle destiné à la France, afin de forcer celle-ci, pt être, à y jouer le rôle des Autrichiens; à quoi ils réussiront pas, nous l'espérons bien.

— Il a contra des bruits de guerre prochaine, puis des nouvelles rassurantes. Cela veut dire que nos ennemis ont des amis, mais que la France a aussi les siens.

Un asile à Londres.

PROCES-VERBAL AUTHENTIQUE

C'est à la porte d'un de ces grands bâtiments, par une C'est à la porte d'un de c'es grands badhients, par duit froide soirée d'hiver, qu'il faut venir constater jusqu'où peut descendre la misère d'un peuple riche. Assistez par exemple dans Playhouse-Yard, à l'espèce de siège ouvert devant les dans Playhouse-Yard, à l'espèce de siège ouvert devant les portes du Houseless-Asylum par une multitude d'hommes et de femmes attendant, les pieds nus dans la neige, à peine habiilés de sales haillons, pâles de froid et de faim, la peau crevassée d'ulcères bleuâtres, et vous vous demanderez te peuple fenergique, qui s'exténue à la poursuite de la richesse et chez qui l'or circule à flots, n'est pas en butte à quelque irunique malédiction de la Providence qui lui inflige la miscre la plus énouvantable geus l'apparance d'ince pur misere la plus épouvantable sous l'apparence d'une pros-

la misere la plus epouvantable sous l'apparence d'une pros-périté toujours croissante. Ces hommes qui frissonnent sous lo givre, ces femmes dont les larmes gelent entre leurs paupières rougies, ces en-fants qui tremblent et crient entre leurs bras transis, vien-nent la solliciter, quoi? le droit de passer une nuit à l'abri, un peu de pain, un peu de chaleur, un peu de sommeil.

Commo l'étang qui se forme au fond de la vallée, à l'endroit se rencontrent les mille et un courants imperceptibles ou se l'elevant en la pente des hauteurs voisines, l'asile est le confluent de toutes ces misères individuelles qui passent romment de todes ces inferes matriduenes qui passent inaperçues et dédaignées le long des murs où elles s'appuient pour ne pas tomber, dans la foule où elles se perdent pour n'être point vues. Votre œil indifférent les distinguait à peine, point vues. Your een manieteur les distingual à pene, livrée du travail qui vit est à peu de chose près celle faim qui se meurt. Mais là, groupées et plaintives, elles nelque chose d'inattendu, de saisissant, de fermidable. de la faim qui se meurt ont quelque chose d'inattendu, de saisissant, de formidable. Leur nombre yous étonne, leur variété vous force à réfléchir,

Leur nombre vous suome, jeur variete vous iorce a reuecht, leur passé, leur avenir vous font trembler.

Entrons, et pas de vaine faiblesse. Il faut que ces plaies soient hardiment sondées. Il faut que les heureux du siècle—
ceux qui ont maison close, foyer brillant, pain sur la planche, et pour le lendemain, le surlendemain, l'autre jour encore, une besogne assurée—il faut que ceux-là sachent
insist de schoss impresse en confernitat curvé qui tent core, une pesogne assured in the property of the contemplant ceux à qui tout jour de ces biens immenses en contemplant ceux à qui tout ceux de la cour ceux de la cour ceux de la cour ceux de la cour ceu la manque. Il faut encore que ces Providence sachent ce qu'ils lui doivent et l'en remorcient omme elle veut être remerciée, en lui venant en aide, pro-

tectrice insuffisante qu'elle est parfois.
L'asile se divise en deux parties. La maison de travail et L'asile se divise en deux parties. La maison de travail et le Casual-H'ard, espèce de caravansérail ouvert chaque soir au pauvre qu'entre, chaque matin ouvert au pauvre qu'on renvoie. Nous reviendrons plus tard au Casual-Ward étudier le vagabondage sous ses formes diverses. Mais interrocens d'abord les hôtes à demeure de l'asile proprement dit. Nous allous les prendre un à un, comme ont fait et font encore les écrivains chargés par le Morning Chronicle (à qui nous sommes redevables de ces révelations) de procéder à leur vaste enquête, intituée le Travail et la miscre (1).

L'histoire de cet ouvrier est cello de la plupart. Il est bri-

(1) Sons ce titre, et dans le journal que nous venons de nommer, parais nt depuis trois mois environ plusieurs series de lettres destinées à celaire sent depuss from moss environ plusteurs series de lettres destinees à cli tout ce qui est relatif à la condition des classes pauvres et des cla abbrieuses. Il y a là plusieurs volumes de précieux renseignements.

quetier. L'été sa profession donne de quoi vivre. On commence quetier. L'été sa profession donne de quoi vivre. On commence en mars, on finit en septembre. Il y a donc cinq mois d'oi-siveté forcée, cinq mois de détresse. Pendant ces cinq mois on est réduit à cc travail de hasard job) qui n'a rien de lixe, rien de régulier, qu'on prend quand i s' ofire, qui vous laisse quand vous avez le plus beson de lhi. On creuse un canal, on terrasse un chenin de fer. Pen importe la peine, car le briquetier travaille régulierement de 47 à 48 heures par jour. briquetier travaille régolierement de 47 à 48 heures par jour. Plus il travaille, en revanche, et moins il économise; car ce travail désespéré demande des aliments réparateurs, une boisson fortifiante. Mais revenons. Le job a manqué. On a couru après lui battant les routes, usant ses souliers, mangeant un à un ses habits et ses chemises. Repoussé de partout, le briquetier est venu à Londres, à Londres où l'attire le mirage trompeur d'une fantastique opulence, a Londres où il y a tant d'or, tant de riches, tant d'industrie, mais taat de bras aussi, tant de concurrence, tant de travail an rabais. Et là, depuis quinze jours, il apprend à connaître cette ville sans pitié. Il sait maintenant ce qu'est une nuit passée sous l'arche d'un pont. Il a subi l'humiliation de l'aupasses sous tarche a un pont. Il a sunt indimination de l'au-mône. Il regrette les champs plus hospitaliers, la grange offerle de si bon cœur, le pain facilement partagé. Que le printemps revienno, et le pauvre diable ira retrouver de grand cœur ses dix-huit heures de briqueterie quotidienne.

grant cour ses dix-nut neures de oriqueterie quodienne. Cet autre est un maria. Nul moyen de reconnaître sa pro-fession; car peu à peu tout son costume lui a passé, comme on dit, à travers le corps. Ne lui demandez pas qui est son père, il ne l'a jamais connt. Sen nom lui vient il ne sait d'où. De parents, il ne croit pas en avoir, élevé qu'il a été, depuis l'âge de quatorze mois, dans une maison de pauvres. En 4827 il s'embarqua comme mousse, et depuis lors la mer ne lui manqua jamais. Engagé deçà, delà, il s'est vu certain jour, le plus beau jour de sa vie, à la tête de 38 liv. sterl... jour, le plus beau jour de sa vie, a la teté de 38 liv. steff., bien près de 1000 francs. C'était sur la *Donna-Maria*, au ser-vice du Portugal, sous l'amiral Sartorius, du temps où guerroyait encore den Miguel. La Donna-Maria, de 36. beau jour la Princessa-Real, de 44. Chaude journée 36, prit un qui debeau jour la Princessa-Real, de 44. Chaude journée qui devait rapporter gross. Mais la part de prise ne fut jamais comptée aux matelots, et qui s'en étonnerait connait bien mal les financiers portugais. Tant il y a que les 38 liv. restrent, en grande partie, à Lisbonne. Mais ceci se passait en 4834, etvous devez pensers is, depuis lors, notre homme a vudu pays. En dernier lieu, il voyageait d'Archangel à Dundee et vice versa, sur un bâtiment de commerce chargé de chavre et de corditale. Congédié de cet équipage, il allait passer sur un navire américain prêt à partir pour New-York, lorsqu'un envires gevernée, agire les maiss dequel il avait laissé à ancien camarade, entre les mains duquel il avait laissé à Dundee tout son équipement de matelot, leva le pied sans Dundee tout son equipement de materio, texa e pred sarrier dire et emporta les effets, valant environ 5 liv. Un matelot sans habits est un homme perdu. On le supposo oisif, débauché; on spécule sur son dénûment probable, et on ne vent plus le prendre qu'au pair, c'est-à-dire tout son travail yent pins le prendre qu'au part, ces-adric con son distant pour sa nourriture et son passage. Notre matelot n'obtint pas même cela pour arriver à Londres, à Londres, ce pays de cocagne. De Carlisle à Londres il y a loin. Il fit pourtant la route à pied, ne mangeant guère que de deux jours l'un et couchant dans les unions (les établissements de charité quand on voulait bien l'y admettre. Cette traversée dura tout un mois. Veici un autre mois qu'il est à Londres, où il tout un mois. Veici un autre mois qu'il est à bondes, où il a mis le pied sans un penny dans sa poche. Depuis lors, il a vainement cherché un engagement. Partout sa vieille jaa vannement cherché un engagement. Partout sa vieille ja-quette l'a déconsidéré. D'ailleurs il boitait, peu accoutumé à quette l'a déconsidéré. D'ailleurs il boitait, peu accoutumé à tant marcher. Cependant il a trouvé à s'employer trois jours, comme gréenr, à 2 sh. 6 d. par jour. Puis l'asile des matelots l'a reçu huit jours. Cinq autres journées de travail à bord d'un navire en partanco lui ont rapporté 42 sh. Ajoutez-y un morceau de pain et un morceau de viande charita-blement donnés par un ancien camarade, et vous aurez la somme totale des profits réalisés pendant ce mois d'hiver. Aussi, en dernier lieu, le mastelot a passé deux jours et deux nuts consécutifs sans pain et sans abri. Tout endurci qu'il est, il frissonne au souvenir de ces quarante-buit heures.

— Jaurais préféré, nous dit-il, un ourazan sur la mer: sur le mer. sur la mer. sur la mer.

est, it irissonne au souvenir de ces quarante-nuit heures.

— J'aurais préféré, nous dit-il, un ouragan sur la mer; j'aurais préféré la pire tempète à ces deux muits passées sur le pont de Londres que j'arpentais de long en large, le ventre vide, à moitié mort, à moitié endremi, tant le froid et la faim me travaillaient....

Mais passons. Celui-là est un homme rudement trempé, Mais passons. Cetu-la est un nomme rucenen trempe, fait aux souffrances physiques, fait aux angoisses morales. Ce pâle jeune bomme, au contraire, dont un mauvais lambeau de tartan nous cache la poitrine sans linge, et qui grelotte sous les restes de ce qui fut jadis un frac noir, il n'a rien de ce qu'il faut pour cette lutte à mort avec la misère: ni santé, ni vigueur, ni dures accoutumances. Il y a six mois à peine, il était encore à Edimbourg, gagnant, une semois à peine, il était encore à commount, gagaiant, une somaine dans l'autre, ses vingt sliellings, soigné par sa mère, aidé, encouragé par sa sœur et son frero, tous bonnes gens, pieuse et laborieuse race, dont il s'est séparé un beau jour, affolé de quelque vision splendide, et cédant à l'attraction.

fatale de ce Londres prestigious qui a tant fait de victimes.

A peine y était-il, encore tont ébahi, et cherchant sa place dans le tourbillon, qu'une femme vint à lui, la langue mielleuse, toute chargée de promesses. Il a l'avait qu'il la suivre chez son mari. Là, il trouverait bon salaire et bon gite, presquo une famille, les soins, l'affection dont il avait l'ab-bitude; et le brave provincial s'y laussa prendre. Or, c'otait la femmo d'un sucaier.

la temmo d'un sicearer. Un sceater, mot à mot, un homme qui fait suer, savez-vons ce que c'est 2 C'est, dans le métier de tailleur, l'ouvrier voué au marchandage; il traite en gros pour un lot de tra-vail, et son affaire est de l'obtenir ensuite au medleur prix possibio, des malheureux qu'il raccele et embauche. Celui-ci avait déjà cinq enrôlés; le jeune Écossais fut le sixième Les malheureux étaient là comme en chartre privée, levés Les mameureux etament la comme en chartre privee, feves avant l'aurore, sur l'établi jusqu'à l'houre du sommeil, misérablement nourris par le patron, blanclus, éclairés, chaifés par lui, défrayés de tout enlin, de manière à ce qu'au bout de chaque semaine, quand venait la paye, au lieu d'a-

voir un penny à toucher, ils se trouvaient ses débiteurs. On travaillant pour s'acquitter; notre Écossais plus vigoureuse-ment que les autres, car il voulait sortir de ret antre, et avoir en poche de quoi revenir à Édimbourg retrouver sa bonne vie de famille, à Édimbourg, ou l'industrie des succaters n'est pas encore incoulée. Vains efforts! la dette croissait en n'est pas encore inocurer. Vanis enortes la dette constant par raison du travail, et on avait beau mettre les jours de fête au bout des jours de travail. Mais quoi, ne pouvait-il écrire an bout des jours de travait. Mais quot, ne pouvait-n'errire à sa mère? — A sa mère? y pensez-vous? A cette pauvre femme à demi percluse, chargée de deux autres enfants, et n'ayant pour eux trois que le loyer de sa petite maison, pauvrement garnie, dans les faubioures de Leith? Et puis, nen qu'à l'idée de lui dire ce qu'il a déjà souffert, son fils s'épouvante. Il sait ce qu'elle souffrirait à son tour.

délivra du sweater, ce fut l'ouvrage qui vint à manquer. Alors, un beau jour, on établit une balance qui le libérait, et on le jeta dans la rue. Pendant une semaine ou interait, et on le jeta dans la rue, remiant one sentame ou deux, les hardes qui lui restaient, et son linge, piece à pièce, bien mal vendus, le soutinrent. Il pouvait, le soir, apres avoir vagué toute la journée, entrer chez un de ces logeurs à quatre sous, où l'on n'est admis qu'après avoir d'avance à quatre sous, où l'on n'est admis qu'après avoir d'avance payé sa nuitée. Enfin, les quatre sous manquèrent. Le malheureux se réfugiait alors a l'angle des portes, chassé la par le vent et la neige. Mais les policemen ont mission d'empêcher ces emboscades suspectes. Ils le forçaient à quitter ce pauvre abri. Un soir, stupéfié par la diete et le froid, le malheureux s'endormit, debout, contre la devanture d'une boutique, près de la Banque. Il se réveilla, secoué par une main robuste, aux accents d'une voix irritée. Le policeman

main robuste, aux accents d'une voix irritée. Le policeman l'avait pris pour un voleur.
Voleur l'et pourquoi pas?... S'il étit été un voleur, le policeman l'aurait conduit sous un toit quelconque, dans une maison où l'on mange, où l'on dort en paix... Mais le brave jeune homme, songrant à sa mère, repoussa cette inspiration fatale. Il pensa anssi à se tuer; mais il croyait en

« Je ne sais vraiment ce que je pensais, dit-il, tant j'avais " Je ne sais vraintent ce que je pensais, ut-ii, tant javais » perdu tonte espérance. Je ne demandais plus qu'une chose; » m'asseoir au scuil d'une porte et m'y laisser mourir. Le » policeman ne souffre point cela. Le jour, dans les Parks où j'errais, on m'aurait laissé m'étendre et dormir : mais,

n'ou j'errais, on m'aurait laissé m'étendre et dormir : mais, n' je ne sais comment cela se fait, je ne pouvais pas alors » fermer l'œil. Faute de manger on c'esse d'avoir sommeil. » Remarquez bien que pas un des hôtes de l'asile n'a pu en obtenir l'accès avant d'avoir subi, et subi longtemps, ces horribles extrémités. Un jour (1837), les commissaires de la loi des pauvres ont vouln, dans une pensée de charité, en-joindre à la police de laisser entrer dans ces refuges provisoires quiconque déclarerait être sans ressources. En de temps, les habitants de ces sembres et lamentables de temps, les habitains de ces sombres et aductaires de-meures avaient triplé de nombre. La dépense, toute réduite qu'elle est pour chaque individu, prenaît des proportions menaçantes pour l'État. Il a fallu retirer cet acte de clémence et laisser la police juge sévère des situations où l'a-sile doit s'ouvrir sous peine d'exposer la société à une accusation directe de meurtre et de barbarie. Elle ne neut vous sation directe de meurtre et de bardarie. Elle ne peut vous recueillir, cette mère en apparence si riche, qu'a l'heure précise où elle vous voit moribond, et placé littéralement entre la fosse du cimetière ou les souterrains de l'asile.

Et cela, lors même que vous avez en quelque sorte des titres de créances à faire valoir contre elle.

Cette femme, en effet, que vous voyez là-bas, conservant je ne sais quels dehors décents, ses cheveux en bon ordre sons un chapeau de paille à peu près intact, et les blessures de sa robe de cotonnade cachées sous le châle à damier serre si soigneusement autour d'elle, cette femme est

celle d'un soldat

celle d'un soldat. Elle était en condition quand elle l'épousa, en 4837, dans la chapelle du Fort-Georges. Ses maîtres, qui l'aimaient, la conservèrent jusqu'au départ du régiment. Elle vécut ensuite dans les casernes, où l'artillerie de ligne jouit de ce grand privilège, que la même chambrée de gens mandat de trois constituent de l'accompany. de ce grand privilege, que à même chandre de gens fla-riés ne renferme pas plus de trois ou quatre menages. Son mari étant d'ailleurs sobre et rangé, les privations étaient rares, et il n'y avait pas de quoi se plaindre. Mais le régi-ment reçut ordre de partir pour la Nouvelle-Écosse, et, en ment reçut ordre de partir pour la Nouvelle-Écosse, et, en pareil cas, les règlements militaires ne permettent pas à plus de six femmes par compagnie de suivre leurs maris à l'étranger. Le sort décide entre celles qui veulent partir, mais en leur absence, car ce serait une scène trop désolante. Un officier agite leurs noms dans son bonnet, et les maris tirent les billets l'un après l'autre. Cette loterie fut contraire à la pauvre femme qui nous occupe. Il fallut se séparer à Woolvich, non sans larmes Cependant elle avait quelque argenteconomisé sur le pauvre ménage et sur les petits bénéfices de son travuil à l'aiguille. Peut-être arriverait-elle à se proguere les six l'ûves steffing nécessaires nour naver penences de son travan a l'argune, r'un-eté arriveraite de à se produrer les six livres sterling nécessaires pour paver le voyage de la Nouvelle-Écosse et rejoindre le régiment, Mais vanement cherchait-elle du travail. A peine s'offrait, de temps à autre, une journée à gagner comme blanchisseuse; de tempsa autre, me join lete a gagner (vinnimait; et bientol la maladie vint l'épuiser tout d'un coup. Deux attaques de cholèra laisséerent la malladie urins esans autres ressources que la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les autres de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les des la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les des la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les des la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les des la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les des la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de sa modeste garde-robe, lei le drame de tous les de la vente de la ve a vente de sa modeste garde-robe, lei le dramo de tous les jours, que vous connaissez déjà : la logeuse envers qui on s'endette et qui vous chasse, gardant tout ce qui reste de nippes; en est réduit à chercher chaque soir un lit de rencontre payé quelques liards. Le matin, il faut partir et aller devant soi, par la ville, sans savoir où. Et la femme du soidat n'avait pas la ressource ordinaire de tendre la main aux passants. aux passants.

Mendier! s'écrie-t-elle. Non : je n'ai jamais mendié;

j'aurais déshonoré mon mari!

Jaurais desinonere mon mari...

Ce mari, funique lettre qu'on a reçue de lui, l'espoir de le rejoindre tôt ou tard, voilà ce qui préoccupe encore cette misérable affamée. Elle ne craint pasqu'il la soupçenne d'avoir céde aux abominables tentations du besoin. — « Il me connaît, s'écrie-t-elle, il sait que je n'ai pu rien faire de mal.

Plutôt mourir dans la rue. Oh! mon mari sait qui je suis!...»

Encore une histoire, une histoire ni plus ni moins vraie que tous ces tristes récits. Mais celle-ci, nous n'y changerons pas un mot. Nos lecteurs l'aurout comme elle tut écrite en quelque sorte sous la dictée. C'est celle d'une pauvre jeune fille qui se tensit à l'écart, assise au feud d'une salle à

jeune fille qui se teuait à l'écart, assise au feud d'une salle a peu près déserte, pauvrement, mais proprement habillée, gracieuse encore dans l'abandon de sa profonde douleur.

« Elle poussait de profends soupirs, nous dit l'écrivain qui recueilit son récit, et ses yeux restaient baissés sur la terre. » Ce qu'elle disait, le voici :

« Il y a longtemps, il y a trois grands mois que je n'ai plus d'ouvrage, et tout l'été je n'en avais que par mtervalles. Le velours que j'étais chargée de mettre eu relief (emboss), m'était confié par pièces de cent yards, quelque fois moins; et on me payait par chaque douzaine de yards, suivant le travail, de trois deniers et demi au plus haut, à un denier et demi au plus bas. En me levant à ciuq heures du matin et me couclant à minuit, je pouvais gagner de 4 sh. à 4 sh. 3 d. par jour. Un dessin à carreaux permet de faire cioq et me couchant à minuit, je pouvais gagner de 4 sh. à 4 sh. 3 d. par jour. Un dessin à carreaux permet de faire cioq douzaines de yards par jour; un dessin à feuillages seulement trois douzaines et demie. Même à ces bas prix, je ne peuvais avoir de l'ouvrage à discrétion. Souvent je manquais de travail deux jours par semaine; souvent je n'ai eu qu'une journée sur huit d'employée. On voulait aussi réduire de un denier et demi à un denier la douzaine de yards à carreaux. Et nous aurious cédé, mais l'ouvrage venant à manquer, il Et nous aurons cedé, mais l'ouvrage venant a manquer, il fallut quitter teut à fait. Il y a maintenant de cela plus de sept semaines. Depuis lors, je suis allée toutes les semaines au magasin, d'où l'on me renvoyait toujours en me prometant de l'ouvrage pour la semaine ou la quirazine suivante. Je n'ai jamais eu grandes relations avec les autres jeunes delles emplaces en metanes en metanes promisiones que printe. Je n'ai jamais eu grandes relations avec les autres jeunes filles empleyées par mes patrous; mais je sais que vingteinq, pour le moins, ont été remerciées en même temps que moi. J'ai vécu depuis en vendant tout ce que j'avais de hardes, et vous voyez sur moi tout ce qui me reste. Ici des larmes lui couperent la parole.

«...le ne puis, reprit-elle, m'empécher de pleurer, songeant à l'abandon où je me trouve... Et cependant, continuait-elle à travers ses sanglots, je suis toujours restée sage parmi toutes ces épreuves. Il ne dépendant que de moi, si j'eusse voulu changer de vie et perdre ma réputation, de ne point venir ici.

point venir ici.

» Je ne sais point qui est men père. Je crois peurtant qu'il était commis dans une maisen de confection pour l'étranger. Il abandonua ma mère deux mois avant ma naissance. Je ne n aoanuonna ma mere deux mois avant ma naissance. Je ne sais s'il est mort ou vivant, ne l'ayant jamais vu. Mais s'il vit eucore, il doit être riche. Un de ses camarades a dit à ma tante qu'il avait épousé une femme riche avant de partir pour les pays étrangers.

pour les pays etrangers.

» La cause de tout ceci, c'est qu'il s'attendait, en épousant
ma mère, à toucher une bonne dot. Et une fois marié, mon
grand-père ne voulut rien donner à sa fille, précisément
parce qu'elle l'avait épousé. Je n'avais guère plus de huit

quand elle mourut.

jeurs quane eile mourut.

Ma tante, qui était la sœur de mon père, lui écrivit quand
nous nous trouvaimes ainsi sans protection, ma sœur, mon
frère et moi. Il répondit que les enfants pouvaient aller à
l'hôpital, comme tant d'autres. Ma tante, qui avait quelque l'hôpital, comme tant d'autres. Ma taute, qui avait quelque chose à elle, prit pitié de nous et aous douna, aussi longtemps qu'elle put y suffire, une éducation convenable. Un frère de mon père était capitaine de vaisseau. Mon frère entra dans la marine, et il le prit avec lui. A leur premier voyage, mon frère avait alors quatorze ans, une portien du gréement tomba sur lui et sur le premier contre-maître. Ils resterent tous deux morts sur le coup. Ma sœur est entrée comme femme de chambre chez lady ***, et voyage maintenant avec cette dame. Il y a dix-huit mois que je n'ai eu de ses nouvelles. La tante qui m'a élevée est morte il y a deux aus et trois mois. Elle vivante, je n'aurais jamais manqué d'une amie. J'ai constamment vécu près d'elle, et j'étais tout à fait heureuse. Mais, à partir du jour où je l'ai perdue, j'ai bien vu combien une pauvre fille isolée a de mal à gagner hounétement de quoi vivre. J'ai toujours eu, depuis lors, à lutre contre la faim, et il m'est arrivé bien souvent de passer deux jours entiers sans manger.

lutter contre la tann, et il m'est arrivé bien souvent de passer deux jours entiers sans manger.

» Lorsque, mes hardes étant à peu près toutes vendues, je me suis tronvée avec un loyer arriéré de quinze jours— il y a une semaine et trois jours de ceci, — on m'a lait sortir de la maison. Je n'avais plus que le pavé des rues pour y poser ma tête. J'ai marché pendant trois jours et trois in uits presque sans repos. J'entrais quelquefois dans une chapelle presque sans repos. J'entrais quelquefos dans une chapelle pour m'asseoir quelques moments et prier: mais je ne priais point. J'étais trep lasse. A peine assise, le sommeil me prenaît. Pendant ces trois journées je n'ai eu de nourriture qu'un pain d'un penny, et encore a-t-il fallu le demander. Ce jour-là il avait plu toute la matinée, et le soir il gela trésfort. Mes souliers, complètement usés, prenaient l'eau, et la nuit venue, mes bas gelèrent sur mes pieds. Je souffre encore, aujourd'hui, du froid que j'ai enduré pendant ces affreuses nuits. C'est à peine si je puis me pencher en avant et plier les jambes. Voici une semaine entière que je suis entree dans cet, asile, et le n'ai plus qu'une nuit à v passer. Je et plier les jambes. Voici une seniaine entière que je suis entrée dans cet asile, et je n'ai plus qu'une nuit à y passer. Je ne sais où aller en sortant d'ici, et Dieu seul peut prévoir ce qui arrivera de moi. Mes vétements sont dans un état qui no me permet pas de me présenter dans un atelier hondète, et aucun logeur ne voudra me faire crédit jusqu'à ce qu'on me voie pourvue de quedques effets...—»

A ces derniers mots, les larmes reviurent aux yeux de cette malheureuse eufaut, et pour les essuyer, il lui fallut lever les bras qu'elle tenait serrés coutre son corps sous un débris de mantelet noir. Ces bras étaieut nus. La robe qui cit du les recouviri, déchirée de toutes parts, ne tenait plus à rieu et laissait entrevoir, dans sa triste nudité, un buste amaigri.

"Je n'aurais pas même ceci, ajouta l'infortunée, si, de manière ou d'autre, j'avais trouvé à l'échanger contre un peu de pain. »

Vous doutez, n'est-ce pas, qu'une misère si profonde et Vous doutez, n'est-ce pas, qu'une misere si proumoe et si peu méritée ait pu renconter si peu de commisération? L'écrivain du Morning Chronicle en douta comme nous. Il voulut savoir si, réellement, il s'était trouvé des œurs assez durs pour jeter dans la rue une jeune fille laborieuse et hondurs pour jeter dans la rue une jeune fille laborieuse et hon-nète. It alla donc aux informatious. L'histoire était vraie d'un bout à l'autre. La logeuse dont l'adresse lui avait été donnée ne fit aucune difficulté de convenir que l'unvrière dont il lui parlait, écenome, assidue à son travait, étrangere à toute sorte de dissipation, la payait, quand elle pouvait la payer, avec une régularité exemplaire. « Mais, ajouta-t-elle, bien qu'elle fût ici depuis plusieurs mois, je n'ai pu la garder davantage... Elle me devait trois estilliones.

0 N

Courrier de Paris.

Auriez-veus encere le cœur à la danse, et n'êtes-veus pas Autrez-vous encere le courr à la danse, et n'etes-vous pes las du bal, et principalement las d'en entendre parler? le sais bien que nous teuchons à la mi-carême, mais la belle excuse! Quoi : le ciel brille comme un soleil levant, en aspire dans l'air des parcelles printanières, les pivoines sortent de terre, l'air des parcènes prindameres, les promes sortent de terre, la violette étincelle, et, au lieu de compter les boutons de rose et les promesses du jardin, il faudrait s'enfermer entre les quatre murs d'une salle enlumée de gaz et de calorifères les quatre murs d'une salle enlumée de gaz et de calorifères pour décrire des parures et des peintures, des illuminations et des contorsions. Lorsque le printemps verdoie, le moment n'est-il pas venu de répudier les oranges de l'hiver? Oui sans doute; mais qu'y faire? Est-ce qu'il n'ya pas cu un grand bal à l'Opéra? On a dansé et on danse encore, et la nuit et le jour; la polka n'a pas d'heures et le cotillon règne et gouverne de plus belle. Le piano, d'ailleurs, et la flûte, et la centre-basse, et le violon aussi, jettent leurs notes les plus feiter.

geuverne us pius lene Le pinni, talineus, et la nuce, et la centre-basse, et le violon aussi, jettent leurs notes les plus furicuses et luttent contre co grand concert de la nature que la main divine organise parfout.

A vrai dire, ce dernier bal de l'Opéra, donné samedi au bénéfice des derniers pauvres de la saison, vivra longtemps dans la mémoire des bienfaiteurs. Il sera la gloire de ceux qui l'ont organisé, il fèra le désespoir de ses imitateurs futurs.— Elitez-vous au bal de l'Opéra le 2 mars 4850? de manderont un jour nos descendants.— 21 y étais, répondra le Vestris, et c'est la plus belle nuit de ma viel C'est en ce temps-là, mes eufauts, qu'il faisait bon de vivre; le carême n'était qu'un long mardi gras. On buvait à long traits dans la coupe de tous les plaisirs, et notre matinée était bien remplie. Si je voulais veus raconter, par exemple, celle dont vous me rappelez le souvenir, quels grands yeux vous ouvririez en m'écoutant! Ce jour-la, ma distraction première fut une réunion électorale préparatoire, il s'agissait de s'enfut wither et all reconant. Le jour-la, had distraction primaries fut une réunion électorale préparatoire, il s'agissait de s'entendre sur le choix de trois nouveaux représentants du penje, on ne s'entendré pas du tout; heureusement un concert vocal et instrumental vint bientôt rétablir l'harmouie. C'était vocal et instrumental vint bientôt rétablir l'harmouse. Cetair un usage de ces temps recules, la politique et la musique donnaient leur représentation, à tour de rôle, dans la même salle. Après le concert, vint le gala, dont je pris ma part cheu une autorité qui l'ancait à fille à un financier; les convives étaient des célébrités politiques. Rouillard, Binard, Chabouillard et les autres; le repas fut somptueux, mais il tourna trop court, nous étions attendus chez un collègue de l'Excellence pour la lecture d'une tragédie, si bien que pour me secouer un peu, je me réfugiai à ce fameux bal de

Et c'est ainsi que les vieillards de tous les temps ont écrit l'histoire dans tous les styles; c'est un tableau fidele, mais trop abrégé pour suffire à la curiosité présente. Pareils à la beauté, nos contemporains aiment le mireir qui reproduit leurs faits et gestes et toutes leurs grâces en détail; laissous sauter le bal et mugir le concert sans accompagnement de réclame, mais ne faisons pas si bon marché des soirées mireciame, mais ne taisons pas si non marche des soirees im-nisérielles, alors même qu'on y sert des tragédies en ma-nière de rafraichissement. Une circonstance d'ailleurs pré-tait un intérêt particulier à la soirée de M. le ministre de l'intérieur; la tragédie qu'on y a lue, c'est Charlotte Corday, ct il s'agissait de savoir si la représentation pouvait en être permise. L'auteur, disait-on, avait démuselé Marat et versifié les plus terribles rugissements de Robespierre; on vou-lait essayer l'effet de l'explosion sur un auditoire de choix lait essayer l'effet de l'explosion sur un auditoire de choix où figurait la censure, une censure en mauchettes et nullement armée de ciseaux. Maintenant plus de doute, la représcutation publique de cette tragédie ne saurait mettre la patrie en danger, Danton a semblé assez bonhomme, l'ami du peuple n'a pas excité plus d'épouvante qu'un tigre vu dans sa cage, et les bas-bleus de 4850 ont applaudi au courage de l'héroïque Charlotte. Si quelques fronts ont sourcillé, c'est simplement en considération des regles d'Aristote, qui ne sont pas toujours fidèlement suivies; l'auteur donne des couns de camf à sa notique et les experts ant trouvé que coups de cauf à sa poétique et les experts ont trouvé que cette tragédie n'était pas assez complétement une tragédie. C'est une galerie de portraits plutôt qu'une composition dra-matique, l'épisode de l'ange de l'assussinat exhumé du livre des Girondins et embaumé dans des vers épiques. L'exemple douné par M. le ministre de l'intérieur aura

L'exemple donne par M. le ministre de o interieur aura des imitateurs; nos poétes se réjouissent, et la tragédie va fructifier. Il n'y aura p'us guère de belles soirées dans le monde officiel qu'ave l'accompaguement d'un examen préalable. Nos peres faisaient de leurs salons des bureaux d'esprit, des nôtres nous ferons des bureaux de seuser. On parle du plus fécond de nos troubadours de boulevard qui parle du plus fécond de nos troubadours de boulevard qui aurait réclamé la faveur de lire un drame dans les salons de l'instruction publique, et sur l'observation qu'un lui fit que le drame ne pouvait pas jouir des priviléges de la tragédie, « De croyais, répondité-il, que vons protégie zous les cuites. » Un autre motif qui contribue à éloigner de ces derniers salons teut amusement proface, c'est qu'ils sout peuplés d'ecclésiastiques. Le bal n'y sévit jamais, et quand le concert s'y montre, c'est en compagnie de motets et d'oratorios.

Dans ces plaisirs-là il n'y a rien de décolleté, si ce n'est le costume de la plus belle moitié de l'auditoire. Dernièrement l'apparition subite d'un escadron volant de ces dames au chaste regard, mais aux épaules complétement oues, a determiné plusieurs de ces révérends à prendre la fuite. « C'est le cas de dire, ajoutait l'un des luyards, qu'on nous a mis à la porte par les évaules, »

la porte par les epaules. » Au département de la justice, où le concert jette aussi sa note, le bon accord n'est jamais troublé entre les robes noires et les robes blanches. Le ministre actuel, virtuose en noires et les robes blanches. Le ministre actuel, virtuose en simarre, passe pour un amateur qui veut continuer la tradition harmonieuse laissée par ses prédécesseurs, MM. Crèmieux et Odilon Barrot. On dit qu'il vient d'eulever mademoiselle Sentag à M. Lumley pour passer agreablement la semaine sainte. Comme il lui taut un pianiste digne de la cantatrice, on pense qu'il en saisiar l'occasion par les cheveux de M. Liszt, dout on annonce la prochaine arrivée. Les thores bleers, qu'il pe faut nas écouler comme des voix facts de la contraction. veux de M. Liszt, dout on annonce la prochaine arrivée. Les téoors légers, qu'il ne faut pas écouter comme des voix graves, expriment au meyen d'un calembour cet accapar-ment de leurs semblables par le portefeuille de la justice : Il est enroué. (Note de rappel : M. le ministre s'appelle Rouher.)

Puisse l'équivoque suivante n'être pas treuvée indigne de ce calembour. La scène se passe entre deux personnages dont l'un jouit en cour (d'appel) de la réputation d'un galant homme et d'un homme galaut. Consulté par l'autre sur un cas de séparation conjugale: « Vous me demandez comment une femme qui aurait abandonné le domicile conjugal peut une lemme qui aurait abandonne le domicile conjugal peut étre contrainte d'y rentrer; c'est bien simple, on la som-mera. — On l'assommera, à la boone heure, mais quand je l'aurai assommée, en serai-je moins,.... c'est-à-dire plus avancá 9

Après les triemphes de la musique, voici les lamentations de la peinture. Il est question de sapprimer l'exposition de cette aurée, ou du moins elle aurait lieu dans les salles du rectue auree, ou un noins ene aurait neu dans les saites du Palais-National, ce qui revient à peu prés au même. Pauvre muse, vêtue à la légère et voyageuse pédestre, ne vous semblet-til pas qu'on lui fait faire de terribles courses? Un jour au Louvre, le lendemain aux Tuileries, maintenant on jour au Louvre, le lendemain aux Tuileries, maintenant on la relegue dans les cembles du Palais-National. Que de changements à vue! La peinture réclame et se plaint, en son patois, d'être sacrifiée. « Vous me réduisez donc, s'écrie la malheureuse, à réclamer l'hospitalité de la salle des commissaires-priseurs, ce Mont-de-piété de l'art et des artistes? — Mais, répond l'autorité compétente, les tableaux de vos exposants sont terriblement difficilées à placer. — A qui le dites-vous, ô mes protecteurs naturels! — Il faudrait nous faire des choses plus mignonnes. — Hélas! on nous disait que vous étiez institués pour encourager la grande peinture? — Et pour décourager les grands cadres. » Selon l'asage. l'exposition sera riche en portraits de fa-

Selou l'usage, l'exposition sera riche en portraits de fa-mille, et surtout eu portraits de la famille Bonaparte. Il y a mille, et surfout en portraits de la famille Jonaparte. Il y a tout un nouveau chaptre de Victoires et Conquêtes en portraits. — Le prince Louis-Napoléon preud possession de Fllysée. Aqua-tinta. — Arrivée du prince Jérôme aux Invalides. Camaieu. — Entrée du prince Jérôme-Napoléon à Madrid; souveuir d'amhassade. Portrait à la manière noire. — Visite de madame la princesse Mathide au Musée. Pastel.

Visite de madame la princesse nautino du aussec, rasion. Celui-ci est un vrai bijou. On sait que la police vient de saisir un grand nombre de bijoux indiscrets exposés chez les marchands de curiosités. La mesure a causé de l'émotion et même du scandale. Les La mesure a cause de l'emotten et meme du scandate. Les bureaux du préfet sont assiégés de réclamations; on ne sau-rait se figurer le nombre des Galatées, des Psychés et des Hélènes authentiques qui réclament leur image. On croyait faire la guerre à des tableaux d'une fantaisie voluptueuse, et il se trouve qu'ou a mis la main sur des originaux. C'étaient des portraits restés en souffrance chez le peintre. C'est un peu et même beaucoup l'histoire de la marquise de R., qui découvrit son portrait imité de la Vénus du Titen aux vitres d'un étalagiste chez qui, faute de pavement, le peintre

découvrit son portrait imité de la Vénus du Titten aux vitres d'un étalagiste chez qui, faute de payement, le peintre D. l'avait mis en gage.

Voici une grande nouvelle qui a rempli de joie les flâneurs, les nouvellistes, les poètes, les clercs d'huissier, les cochers de fiacre, les amoureux, les avares, les bohémiens, et généralement tous ceux qui n'ont pas le son : le pont du Carrotsel est affranchi. Depuis la libération de son voisin le pont des Arts, ce malheureux pont dépérissait à vue d'œil, financièrement parlant. Il avait la physionomie douce et triste d'un hounète rentier que des malheurs out ruiné. L'herbe de la solitude perçait entre ses delles abandonnées; la Seine glissait s'uns sa triple arcade silencieuse, c'est en vain qu'il se glorifiait de ce magnifique panorama qui brille au frontispice de l'Illustration, les habitants n'avaient plus de goût pour cette admiration coûteuse. Malbeureux pont il ne pouvait plus nourrir son invalide, si bien que le receveur avait fini par l'abandonner. « C'est une place ou il ny a plus d'eau à boire. » Telle est la dernière parole de l'infortuné, qui dans son désespoir se serait jeté dans la Seine, s'il faut en croire le Constitutionnel, mais rien ne vous y oblige. Ce jeune pont (il date de 1835) a sa légende qui se recommande aux fournisseurs du patriarche; c'est à sa hauteur qu'ils ont péché leur fameux poisson de mer. Des lo premier jour de la libre pratique l'excellent journal s'est empressé de faire passer le pont à ses abonnés; les canards l'ont bien passé.

C'est là un récime (le récime du canard) auquel certains

empressé de faire passer le pont à ses abonnés; les canards l'ant bien passé.
C'est la un régime (le régime du canard) auquel certains théâtres nous ont tout l'air de vouloir mettre leurs convives. Exemple. Louise de l'auleroix. Non pas que ce canard dramatique, découpé en feuilletons et distribué jour par jour et par morceaux, n'eût pu passer comme tant d'autres. Certainement on pouvait en tirer pied ou alle au moyen du fameux truc de la suspension d'intérêt et à l'aide de la formule allèchante : La suite au prochain numer; mais le morceau est de bien grande résistance pour un seul repas. En sa qualité de personnage romanesque, Louise de Vauleroix voulrait bien exciter notre intérêt, et elle se donne toutes les peines du monde pour y parvenir. La griffe du malheur la saisit au

endemain de sa nussance — on ne saurait s'y prendre plus tôt. — A seize ans, voilà que le père de Louise a dissipé la dot de son enfant; c'est un mangeur de tous biens et un varrien fiellé; mais il est pair de France, circonstance atténuante. Un richard, alléché par cette paire héréditaire (particularité d'histoire aucienne), consent à épouser Louise sans dot; mais elle aime Arthur! C'est la persécution qui commence; prenez votre courage à deux mains, il y en a encore pour quatre actes. Louise résiste d'abord aux ordres de son père, et puis elle céde à la nécesité de le sauver du déshonneur. A peine est-elle devenue madame Carin, que le sout ne la ménage plus. Le malheur fond sur cette tête innocente avec un acharnement qui fait pitié. D'abord elle n'est pas la femme de son mari; pourquoi? On ne dit pas la raison de ces choses-là, et c'est tout au plus si l'on ose les deviner. Bin outre, le père Vauleroix tombe dans l'abrutissement du vice. Sen gendre, un grand misérable, le grise du soir au matin afin d'en être déharrassé plus vite et d'hériter de la pairie. Mais voici que daus le même instant l'hérédité de la pairie est abolie, et le pair et père meurt d'indigestion. A ce spectacle, Louise pousse un éclat de rire : elle est folle. Bénédiction, est-ce tout? Yraiment non : Il faut bien faire un peu de folie, par imitation de Marie-Jeanne et de madame Dorval; quelque chose de moins nécessaire et même de très-immoral, c'est que Louise finit par découvrir que son mari est son frère. Donnens-lui le coup de grâce, Louise a rendu le dernier soupir; il paraît que la pièce a la vie plus dure, pnisqu'on la joue encore.

Le Coup d'État (Gymnase) est le coup de tête de M. Gaulois, propriétaire de la rne aux Ours, qui a donné un congé général à ses locataires; il so sentait révolté de leur honne conduite et de leur humeur paisible; des gens insupportables qui payaient régulièrement leur terme, allons donc! La maison Gaulois état devenue un refuge de crustacées, nu nécropole à quatre étages; on aurait pu s'en coiffer comme

ures anegories papinanies et provocantes, car enfin nous ne sommes guére ici pour rice et nois amuser; il 8 agut d'un pamphlet tiré du vieux sac de la Foire aux Idées. Mêmes quolibets, mêmes rancunes, mêmes colvers. On déteste la République, et on lui dit qu'elle va mourir d'un vice de conquomets, memes ranctines, memes consers. On deceste la République, et on lui dit qu'elle va mourir d'un vice de constitution; on aime la royauté, et on en fait une ross remontante; prel, la France est malade, et il lui fant absolument un remède souverain. Est-ce clair? Aimsi des personnalités: le parterre a nommé Duuble-Face, la galerie a reconnu Scorpion. Qu'importe à ces messieurs les auteurs le droit commun, le droit au respect, et même le droit plus redoutable des représailles? On dirait que pour eux il n'y a au monde que des droits... d'auteur. On court après le scandale pour attraper de grosses recettes; les premiers jours, vous étes servi à souhait; le public spécial est à son poste, il a entendu l'appel et il y répond. Mais bientôt la fatigue fait sa réaction; le dégoût gagne les tièdes; la majorité, qui est venue chercher une distraction, s'irrite de se seutir en pleine politique; les approbations complaisantes ne trouvent plus d'écho dans la salle, et le Coup d'Etat est un coup maqué. Cependant combien de sentiments froissés qui se sont aigris; vous semez l'injure et l'outrage, et vous vous étonnez de recueillir la haine; mais à quoi bon ces réflexions



Petites industries de Paris, - L'aveugle, marchand d'allum ttes



Petites industries de Paris. - Le marchand de paniers.

de Jérémie? L'autorité, la censure, si vous voulez, qui devrait interdire ces provocations, les enceurage par sa tolérance, et elle ne retrouve sa sévérité qu'au jour des représailles. Henreusement, la pièce est mal jouée et encore plus mal chantée. Les fléches du pamphlet s'émoussent entre les mains de ces aimables sagittaires du Gymnase; les couplets qu'il faudrait hurler, ils les chantent; la politique du grotesque les embarrasse; tous ces mots pleins de fiel, ils les disent du bout des lèvres et la bouche en cœur; ils ne savent pas jouer le poing sur la hanche; les couplets ne font point de mersure sous leurs dents, bref, ce sont de mauvais agents provocateurs. de Jérémie? L'autorité, la censure, si vous voulez, qui de-

que mersure sous ieurs uents, pret, ce sont de mativais agents provocateurs.

Deux autres vaudevilles plus souriants ont égayé les habitués des Variétés et de la Montansier. N'eux et Euryale, hussards chamborans et Arcadiens de Pentoise ou de Bagnolet (Arcades ambo) ont juré haine au mariage pour ne point se quitter. Mais, vienx Nisus ou jeune Euryale, on a toujours le cœur fragile. Jeannette amadouel un et s'éprend si bien de l'autre que les sabres sont tirés. C'est une fausse alarme; nos braves se réconcilient à la lecture de leur testament réciproque, où l'un faisait de l'autre son légataire universel. C'était ma faute et ma très-grande faute, s'écrie Euryale; me me adsum qui fect, réplique Nisus, comme dans l'Enéide. Mais que devient Jeannette pendant ce raccommedement? Jeannette est passée aux Rutules en qualité de vizuadière. Cette pièce à moustaches est l'ouvrage de doux jeunes conscrits littéraires; elle a complétement réussi. On voudrait bien pouvoir vous raconter en détail les Deux rieux Papillons de M. Léon Laya, et ce n'est pas la bonne volonté mois l'espace qui nous manque. Ces papillons en

cheveux gris, piqués au vif par un jeune éreinté, lui ealèvent la main de mademoiselle Pauline. Le plus crâne des deux (M. Levassor) lui administre un coup d'épée par-dessus le marché, et le plus détérioré (M. Grassot) savoure cette vengeance sous le burnous d'un Bédouin. La pièce est très-

in marche, et le plus deteriore (M. Grasset) savoure cette vengeance sous le burnous d'un Bédouin. La pièce est très-amusante, très-bien jouée et très-applaudie.

La Gazette des Tribunaux (c'est une autre comédie) racontait hier la mésaventure de ce pauvre homme, doet la profession ambulante n'a pas treuvé grâce devant MM. de la pelice correctionnelle; il vendait du haume pour les engenires, sans patente. — Le président d'un ten paternel : Tâchez de prendre un autre petit métier, il y en a tant! — Eh! mon bon monsieur, que voulez-vous que je fasse? Vendre des allomettes chimiques, du coco ou des bâtons de sucre d'orge? J'aime trop les métiers inoffensifs, et d'ailleurs je suis artiste. Je faisais le portrait à la mine de plomb, 40 fr. ressemblance garantie — 20 fr. demi-ressemblance — 10 fr. l'air de famille seulement. » Condamné à l'amende, il en coûtera à ce pauvre homme six airs de famille. Nous n'aurions pas cru le baume aux engelures si pernicieux pour ceux qui en vivent. qui en vivent.

Épargnez les petits métiers, c'est le cri de l'humanité; le Epargnez les petits metiers, c'est le cri de l'humanité; le petit métier, c'est la joie du passant quand il n'en est pas le supplice, la distraction du flàneur, l'inspiration du peintre, le bonheur de l'amateur de pittoresque. Il faut rendre au petit métier cette justice : son personnel s'est embells; il fait au-jourd'hui des frais de mise en scène : que les temps sont changés

jourd fui des frais de mise en scene : que les temps sont changés!

Je sais bien tout ce qu'on va dire au détriment de l'aveugle ci-joint. Son barbet l'a abandonné, ou plutôt c'est lui qui s'est délivré de son barbet, et il a remplacé cette bouche (on pourrait dire cette gueule) inutile par une roulette économique. Dans cette situation nouvelle, l'aveugle n'est plus le favori des âmes sensibles, mais il a l'estime des économistes. L'aveugle n'est plus ce bohémien vagabond qui vivait de la charité publique, c'est un industriel, presque un patenté; il est marchand d'allumettes. Grâce à la roulette, l'œil du bâton dont il tient le bout, l'aveugle a retrouvé une seconde vue; il a la tenue d'un homme rangé, le teint vermeil, la barbe fraiche, le linge net, on dirait qu'il y voit clair. C'est beau, la ruel s'écriait Diderot. Il avait deviné les nôtres qui sont pleines de caprices. Ici, le colperteur de paniers, la-bas le marchand de heignets, et plus loin vingt autres professions ambulantes qui, un jour ou l'autre, trouveront

professions ambulantes qui, un jour ou l'autre, trouveront leur place dans notre musée. Laissons les admirateurs du temps passé regretter cet affreux charivari qu'on appelait les cris de Paris. Le marchand d'habits, Vieux habits, vieux les cris de Paris. Le marchand d'habits, Vieux habits, vieux galons! résiste encore au flot qui l'emportera, mais que sont devenues les vendenses de marée, Hareng saur! et le maudit Carreleur souliers! et l'homme à la bonteille d'encre, qui chantait comme l'âne en détresse? J'aime notre marchand de paniers, sa boutique est une fête, le bazar qu'il promène sur ses épaules a de la fécric ; il offre d'ailleurs cet avantage qu'il a détrôné l'industrie de ces filles alsaciennes aux appas robustes et aux balais fantastiques.

Quant au colporteur de gaufres et de gâteaux à la fleur d'orange, rien que sa vue fait venir l'eau à la bouche; c'est un bomme à croquer. Ainsi que son voisin, il ne crie pas sa marchandise, il la sonne ou il la racle sur une crécelle. Conclusion : les cris de Paris s'en vont et les petits métiers restent. C'est tout bénéfice.

Ph. B.



Le marchand de gaufres Petites industries de Paris. a l'instar de Lyen.

Chronique musicale.

Nous sommes à peine à moitié de la saison musicale, et déjà l'on commence à pressentir la fin. Ces mots pour la dernière fois ou pour les dernières représentations, mis en vedette sur les affiches des théâtres lyriques, sont ordinaivedette sur les atthches des theatres lyriques, sont ordinai-rement les signes précurseurs de quelque mauvaise nouvelle pour notre Chronique. Ainsi, depuis quelques jours, on lit, en tête de l'annonce du spectacle de l'Opéra: Pour les der-nières représentations de madame Viardot. C'est en effet le en tête de l'annonce du spectacle de l'Opfera : Pour les dernières représentations de madame Viardot. C'est en effet le 34 mars que la célèbre cantatrice nous quitte. Pendant quelques mois le succès l'appelle loin de nous. Et nous, pauvres Parisiens, nous n'aurens pas jeui longtemps de cette reprise si intéressante des Huguenots, qui doit avoir lieu au moment même où cet article sera sous presse, et sur laquelle nous ne manquerons pas de revenir la semaine prochaine. — L'affiche du Théâtre-latien nous donne aussi à lire, depuis quelques jours, de ces tristes formules, présage d'un prochain adieu. Pour la dernière fois on a chanté, la semaine dernière, Matilide di Schabran, cette ravissante partition de Rossini, qui a été, cet hiver, un des plus éclatants triomphes de notre compagnie italienne. L'Elisir d'Amore a été chanté également pour la dernière fois lundi. Mademoiselle Vera faisait ce soir-là ses adieux aux habitués de la salle Ventadour. C'est vraiment doumage; car, le même soir, M. Lucchesi remplissait pour la première fois le rôle de Nemorino dans le charmant ouvrage de Donizetti, et il s'en est acquitté de manière à faire regretter une occasion perdue à ceux qui n'ont pu l'entendre. Ils ne retrouveront ce plaisir qu'à la asison prochaine. Cependant notre public dilettante ne demeure pas tout à fait sans consolations; loin de la, puisque madame Persiani, rétablie d'une trop longue et douloureuse maladie, vient de reprendre possession du rôle de Rossine dans le Barbiere. Elle y a reparu dans une représentation qui en a été donnée il y a peu de jours à son bénéfice, et elle y a obtenu un succès des plus brillants. Comment ne pas battre des mains avec enthousiasme, lors-equ'on entend ces merveilleux trésors de fine et hardouealise. nence, et elle y a obtenu un succes des plus brihants. Comment ne pas battre des mains avec enthousiasme, lorsqu'on entend ces merveilleux trésors de fine et hardie vocalise, dont l'éminente chanteuse se mentre si prodigue? Les variations sur un thème de Paisiello, qu'elle dit à la scène de la leçon, sont biene, sans contredit, la chose du monde la plus étonnante et en même temps la plus gracieuse qui puisse sortir d'un gosier féminin. Ceci soit dit sans la moindre intention de causer aucun préjudice aux fameuses variations de Rode, que chantait autrefois mademoiselle Sontag précisément à cette même scène de la leçon de musique de Rosine, et qui sont encore le plus précieux joyau de la parure vocale de madame la comtesse de Rossi. — La noble chanteus dont nous venons de prononcer le nom est en ce moment, on le sait, le sujet d'une foule de phrases plus ou moins dithyrambiques dans tous les feuilletons musicaux de la presse parisienne. L'Illustration ne pouvait se dispenser, par conséquent, de tailler un crayon en son honneur. Bien qu'elle seule ait réellement piqué la curiosité publique dans les concerts où elle s'est fait entendre, elle n'était cependant pas seule à remplir tout le programme. A côt d'elle ont par quelques artistes du personnel chantant du théâtre de

qu'elle seule ait réellement piqué la curiosité publique dans les concerts où elle s'est fait entendre, elle n'était cependant pas seule à remplir tout le programme. A côté d'elle ont paru quelques artistes du personnel chantant du théâtre de Sa Majesté (de Londres). On les avait beaucoup vantés à l'avance; mais l'avis général est qu'ils n'ont pas justifié les éloges qu'on en avait fait. Toutefois l'Illustration accorde une mention honorable à mademoiselle Parodi, autant par galanterie que par l'espérance que paraît donner cette jeune chanteuse, élève de madame Pasta, de devenir un jour un sujet distingué de la scène italienne. Il lui faudra préalablement se corriger du défaut d'exagération, qui dépare ses qualités naturelles tant dans le chant que dans la pantomime. — En définitive, si ces concerts, dont le nom de madame la comtesse de Rossi-Sontag a fait le principal et à peu prés l'unique prestige, sont, comme on le prétend, un défi porté aux chanteurs italiens de la salle Ventadour, ceux-ci n'ont pas à redouter heaucoup l'issue de la lutte. — D'ailleurs les luttes d'artistes ont cela de bon que, quel qu'en soit le résultat, elles tournent toujours au profit des jouissances du public. Voyez, par exemple, l'émulation qui règne en ce moment entre les différentes sociétés de concerts qui se disputent la faveur du public parsien, amateur de belle et bonne musique. C'est à qui découvrira une ceuvre de quelque grand maltre, inconnue jusqu'à ce jour, et en donnera les prémices am public; c'est à qui secouera la poussière de quelque vieux chef-d'acuvre relégué dans les bibliothèques. A la quartieme mainée de la Société des concerts du Conservatoire, on a exécuté pour la première fois à Paris une grande candate de Beetloven, que l'illustre compositeur écrivit de commande, à Venne, en 1815, à locasion des fètes du congrès. Nous sommes hien aise d'avoir étal a connaissance Beetlioven, que l'illustre compositeur écri-vit de commande, à Vienne, en 4814, à l'occasion des fêtes du congrès. Nous som-mes bien aise d'avoir fait la connaissance de cette partition de l'auteur de la sym-phonie pastorale, et nous en remercions sincèrement la Societé des concerts, qui sincérement la Société des concerts, qui nous l'a procurée; mais ce qui ressort pour nous très-clairement de l'audition de cette œuvre, c'est que l'art officiel est généralement de l'art stérile. Beethoven médiocre! Le monstrueux assemblage de ces deux mots ne saurait s'expliquer autrement que par une raison d'Etat. Il est certain, du moins, que la gloire de Beethoven n'a rien à attendre de cette grande cantate com-

posée pourtant sous le titre du Glorieux moment; heureu-sement la gloire de Beethoven est à l'épreuve des cantates cllicielles. — A sa troisième matinée, la Société des con certs de l'Union musicale nous a fait entendre, de son côté,



Mademoiselle Teresa Parodi

pour la première fois, une ouverture de Mendelssohn, que le programme annonçait simplement sous ce titre: La Mercalme. Ce qui fait que le public ne l'a pas beaucoup comprise; car ce n'est pas seulement du calme de la mer qu'il s'agit dans cette œuvre de musique descriptive, mais encore de tous les divers incidents d'un voyage maritime, que le compositeur a voulu dépenidre musicalement. L'exécution, d'ailleurs, n'a pas été irréprochable; il est vrai qu'elle est extrémement difficile; mais, en fait de difficultés vaincues, à quoi nos orchestres n'ont-ils pas habitué notre public? — La quatrième séance de la Société des concerts de l'Union musicale a eu lieu dimanche dernier. Les principaux honneurs out été pour l'ouverture d'Iphigénie en Tauride de Gluck, suivie des première, deuxième et troisème scènes du premier acte de cet opéra. On ne saurait trop savoir gré aux sociétés de concerts d'exhumer de temps en temps

de vieilles et suhlimes partitions comme celles-ci, que les théâtres ne neus fournissent plus depuis très-longtemps l'occasion d'entendre.

casion d'entendre.

Sociétés de concerts, Sociétés de musique de chambre, on ne voit que cela cet hiver; et il est une observation que cette saison musicale nous fait faire avec plaisir, c'est que le soliste, type de l'égoïsme en musique, tend à disparaître de plus en plus de la scène du monde musical, et qu'il est déjà presque entièrement annihilé par les groupes d'artistes, qui vont se formant et se multipliant de jour en jour, comme le produit nécessaire de cet esprit d'association qui pénètre insensiblement partout aujourd'hui, et semble devoir modifier un grand nombre de nos habitudes. Le premier avantage positif que le public retire de ce changement aux contumes d'autrefois, c'est que pour le même prix que hii coûtait naguère encore le mince plaisir d'entendre un chanteur à maigre filet de voix minauder une fade romance, il a maintenant une série de matinées ou de soirées musicales véritablement attravantes sous tous les rapports. Nous avons déjà parlé de celes ou préside le talent de mademoiselle Charlotte de Malleville. A la deuxième de ces soirées de musique de chambre, la jeunc et habile pianiste a fait entendre, avec MM. Dorus, Verroust frères, Leroy, Mengal et Gouffé, un nouveau septuor do M. G. Onslow, composé pour piano, flûte, hautbois, clarinette, cor, basson et contre-basse. Cette œuvre, encore inédite, est dédiée par l'illustre compositeur à sa jeune interprête. La partie de piano en est écrite avec un soin tout particulier et de la manière la plus brillante pour l'artiste qui, la première, la devait faire connaître et goûter au public. Les autres instruments ne font, en quelque sorte, que dialoguer avec modestie auprès de la partie principale; mais leur dialegue, si modeste qu'il soit, le compositeur l'a su rendre si intéressant, qu'il ravit et captive d'un bout à l'autre jusque dans ses moindres détails. En un mot, l'œuvre et les exécutants ont été unanimement et chaleureusement applaudis. A la fin de la soirée, mademoiselle de Malleville a dit une petite bagatelle en mi témoi de Beethoven, Sociétés de cencerts, Sociétés de musique de chambre, on

dans ses moindres détails. En un mot, l'œuvre et les éxécutants ont été unanimement et chaleureusement applaudis. A la fin de la soirée, mademoiselle de Malleville a dit une petite bagatelle en mi bémol de Beethoven, pour piano seul, avec un talent si plein de charme et de finesse, que ses auditeurs ont voulu à toute force l'entendre deux fois.

Madame Wartel, à son tour, vient de donner une soirée de musique classique, d'un très-grand attrait pour les amateurs sérieux, et qui sers ausive de quelques autres du même genre. Elle a exécuté de la façon la plus remarquable, avec MM. Joachim et Cosmanu, le beau tric en n'e mineur de Mendelssoth; et elle a surtout mis une élévation et une pureté de style très-rares dans l'exécution d'un concerto de Sébastien Bach avec accompagnement d'un quintette d'instruments à cordes. Les soirées de madame Wartel ont lieu dans les salons de M. Érard.

Les matinées de musique de chambre de MM. Alard et Franchomme attient aussi un nombreux auditoire à la petite salle du Conservatoire. Ici c'est M. Paul Gunzberg qui tient la partie du piano, et qui la tient d'une façon magistrale. Les autres partenaires de MM. Alard et Franchomme sont MM. Casimir Ney, Armingaud et Deledicque. L'ensemble parfait avec lequel lis exécutent les quatuors et quintettes de Haydn, de Mozart et de Beethoven, est au-dessus de tout éloge : rien ne peut en décrire l'effet.

Il n'est pas de genre de musique qui n'ait, cet hiver, son propagateur et son auditoire. Certains grands maîtres n'ont pas produit que des symphonies à grand orchestre, et des trios, quatuors, quintettes, etc...; on doit à quelques-uns des œuvres d'un caractère plus intime encore que ces derrières : nous voulons parler de ces uverse or piano seul, telles que sonates, préludes, fugues, fantaisies ; non pas de ces prétendues fantaisies comme en écrivent aujourd bui la plupart des virtuoses instrumentistes, en prenant au hasard, ou à peu près, divers motifs d'un opéra, et en les coulant tant bien que mai au bout les uns des autres; mais de vraice et chacun avec la couleur de style qui lui est propre. Lorsqu'un artiste exécutant fait de cette façon usage de ses facultés, on comprend l'utilité du soliste, car on sent alors véritablement le charme du solo instrumental. Nous n'avous pas besoin d'ajouter que M. C. Stamaty a reçu de ses auditeurs d'unanimes applaudissements.

Georges Bousqu'et



Madame Sontag, comtesse Rossi

Les noces de Luigh.

(Suite. - Voir les Nos 363, 364, 365 et 366.)

137

Je rentrai au collége et ce fut presque sans répugnance. Ce n'est pas que les objets qui m'y entouraient eussent regagné quelque intérêt pour moi; je ne les sentais pas, je les

Ce n'es pas que ros objects y le ne les sentais pas, je les voyais à peine, je vivais tout en moi-même; mais, au lieu de donner à mon homeur un aspect concentré et morose, ma passion — car il faut bien l'appeler ainsi — faisant pour ainsi dire rayonner autour de moi le plaisir dont j'étais envré. Mon oncle Grell, de son côté, ravi d'avoir si admirablement mis le doigt sur mon mal, rendait grâce à la sèreté infaillible du raisonnement. Le pauvre homme était certainement aussi content de mon retour à la santé que s'il eût rejeni loi-même de plusieurs années. Il n'aborda un beau jour avant la classe et me dit d'un air gai:

- Voyens, Fabio, devinerais-tu qui m'a demandé hier de

tes nouvelles

Je le regardai un peu étonné. Je fe regardat un peu etonne.

— Comment le saurais-je, mon oncle, si vous ne me le dites, lui repondis-je. Mais tout à coup je rougis en croyant

le deviner Eh bien, me dit-il en souriant, c'est une jeune demoiselle à qui tu parais avoir beaucoup plu l'an dernier, une des filles de madame V. que tu contais bien.

ues nues ae mauame v. que tu connais pien.

— Aline! m'écriai-je.

— Aline, Louise, je ne sais, ma foi, point laquelle, vu que ces deux joils petits anges se ressemblent tous les jours davantage. Ah ça! sais-tu que madame V. raffole aussi de toi?

La pauvre femme! elle est bien changée!

Elle a donc été chez vous hier? lui demandai-je avec

- Non. C'est chez elle que je l'ai vue, en visite; elle est encore trop faible peur sortir. Mais ses deux petites filles viendront aujourd'hui passer la journée à la maison. Je regretto que ce ne soit pas pour toi un jour de sortie. Vous auriez refait connaissance ensemble. Ce sont deux agréables enfants. Tu les trouveras bien grandies depuis un an. Je crois qu'on ne tardera pas à les mettre en pension à Genève ou ailleurs. Leur mère ne peut pas se faire à cette idée, la digne femme. Allons mon ami, en classe : as-tu résolu ton — le... je ne sais pas... je ne crois pas, mon oncle, lui répondis-je.

-Oh! ces enfants, dit mon bon oncle en me prenant la téte à deux mains, à quei songent-ils, à quei songent-ils, bon Dien !..

Certes mon oncle Grell, malgré toute sa pénétration, était Certes into i olice (Tel., magie todic si peticetaria), bien loin de deviner à quoi je songeais en ce moment. J'étais occupé à résondre un problème bien plus intéressant pour moi que tous ceux de la géométrie, et si le digne homme, dans les moments d'impatience que lui faisait éprouver queldans les moments a impatience que ini faisait eprouver que fiviole interruption, avait le droit de s'écrier: 'Quid hoc ad demonstrandum' | 'aurais pu lui répondre moi-même en en moment: En que me font à moi vos lignes et vos angles et toutes vos abstractions hérissées de mots longs d'une aune? En quoi cela sert-il e seul, l'unique intérét qui me préoccupe? Les verrai-je; no les verrai je pas? Aline I. Louisel. quoi, vous êtes ici! quoi! vous m'êtes rendues! Vous me revenez après toute une année de séparation!... et je ne puis revenez apres toute une annee or separation:... et je ne puis courir au-devant de vois, presser votre main, entendre votre voix, me repatire de votre regard. Quoi! les odienses bar-rières d'un collège me retiennent! de ridicules devoirs me clouent sur les bancs de l'étude! de sottes regles m'empéchent de satisfaire, à l'heure qui me plait, les besoins de mon

Si mon oncle Grell eût été effrayé de me voir poser toutes ces questions, il l'eût été bien davantage d'apprendre de quelle manière je comptais les résoudre. Quant à moi, je ne balançai pas un seul instant. Ce qu'il venait de me dire m'avait tellement mis hors de moi, que je ne songeai nulle-ment à cherchec des motifs d'hésitation dans l'amitié que j'avais pour lui ou le respect de mes devoirs. Je ne me pos-Javais pour infou le respect de lies dévoirs. Se de la lebyes sédais plus; j'étais attiré au déhors contrae la parrelle de for l'est par un aimant invisible. Aline et Louise étaient à Lausanne; je pouvais les revoir des ce jour-là même. Voilà les scules rélexions où s'aheurtat ma peusée, ou plutôt, au les seules rédéxions où s'abeurtât ma peusée, ou platôt, au lieu de rédéchir, j'obéissais en aveugle à un mouvement spontane plus puissant que les motifs de la raison tous eusemble. J'attendis donc la fin de la classe en fréchissant d'impatience. J'ignorais encore ce que je voulais faire; mon agitation ne me laissait point le loisir de former un plan d'évasion, d'ailleurs presque aussi impossible à concevoir qu'à exécuter. Il y avait tant de grilles à franchir, tant de surveillants à tromper, que l'idée de me dérober en plein jour à leur attention m'eth sans doute paru extravagante si j'y ense regardé de sang-froit; mais ma fantaisie avait des siles ethics ethe pas pluailes. Elle prit son parti pour ma volonté. Je ne fus pas plutôt sorti de classe qu'elle me conduisit sans hésitation aux portes que celle ci eut inutilement essayé de forcer. Elle portes que celle-ci eut inutifement essayé de forcer. Elle m'inspira tant de hardiesse, elle mit tant de confiance dans mon maintien et ma démarche, que je passai partout à la barbe de mes cerbères sans inquiéter leur vigilance. L'avais tellement l'air su'n de moi, que je no faisais, sans nul doute, que me rendre à quelque ordre du directeur. Enfin j'atteignis la dernière porte, celle qui donnait sur la rue; elle était ouverte; je m'elance; un pas de plus et j'étais libre... Tout à coup je me trouve nez à nez avec mons-ieur V.

— Où allez-vous done ainsi? me dit il d'un ton d'autocité en faisant le geste de me barrer le passage.

Le ne répondis point; qu'ensésie un lui dire? Mais avec

de no répondis point; qu'ensséje pu lui dire? Mais avec une audare, une resolution incroyable, j'esquivo son bras, j'enjambe hardiment le scuil de la porte devant son regard structifit et in ma mut-à complexation. stupéfait, et je me mets à courir comme un cerf dans la le cour encore moins palpitant de co que jo venais de faire que du plaisir de la liberté.

le poursuis tout d'une haleine jusqu'à la maison de mon oncle Grell, j'y entre, et cette fois sans hésitation, sans perdre mon temps à vister chaque chambre l'une après l'au-tre; jo vais divit au jardin, j'accours au foud de la charmille, joyeux, haletant: — Alinel m'écriai-je, Luuisel celle-er pa-rait et me saute au cou. Je d'évore de baisers ses fraiches joues, mais Aline est là ; je me retourne, je m élance.... — Tiens, c'est monsieur l'abio! dit-elle.

Tiens, c'est monsieur Fabio! dit-elle.

— C'est monsieur Fabio! dit-elle.

— C'est moi, babintais; ee m'arrétant devant elle un peu interdit. Est-ce que vous m'aviez oublié, mademoiselle Abuc?

— Non vraiment, monsieur Fabio, dit-elle en me tendant la main d'un petit air majestueux. Louise et moi nous par-

lions souvent de vous.

— Embrasse-la donc, l'abio, me cria sa sœur. Mais je n'osai le faire; Aline avait déjà dans le regard quelque chose qui m'agitait et m'intimidait a la fois. Il éveillait tour à tour

qui m'agitait et m'intimidait a la fois. Il éveillant tour à tour en moi des émotions diverses, encore tress-confuses, mais en si grand nombre, que ma petite tête n'y pouvait suffire.

Les deux sœurs avaient heaucoup grandi. Je remarquai qu'elles étaient plus minces et plus fréles. Leur teint même paraissait plus délicat, leur voix plus douce, leurs gestes plus gracieux; entin tout dans leur personne avait un peu changé; mais, loin que le charme en fût altéré à mes yeux, in contra de la contra elles me paraissaient encore plus intéressantes et tout aussi

Ablano nous pous sommes ennuyées, mon pauvre Fa--An: que nous nous sonmus ennuyees, mon patere ra-bio! dit Louise en passant son bras sous le mien. Comme nons avons été tristes l'maman a été si malade, si malade! et toi, comment as-tu passé ton temps ici?

et tot, comment as-u passe ton temps terror.

—Moi, j'ai été bien triste aussi, lui répondis-je; je ne savais pas où vous éticz et j'aurais bien voulu vous revoir.

—Nais est-ce que c'est ton oncle Grell qui l'a dit que nous étions aujourd'hui chez notre bonne amie?

Le nom de mon bon oncie me remit tout à coup en mé-moire mon audacieuse escapade. Je ne pus penser à lui sans moire mon audacieuse escapade. Je ne pus penser à lui sans en avoir quelque regret. Je ne le représentai atterré de cette nouvelle en face de la figure vengeresse de monsiour V. Je répondis à Louise un peu troublé que, sachant bien qu'elles devaient passer chez lui la journée, j'avais été pressé de venir les y trouver.

- Et nous aussi, mon bon Fabio, dit Louise, nous son-gions tant à toi! Aline me disait toujours, en voyant de l'aubépine : Ah! si Fabio était ici! et cela me faisait souvenir que tu étais enfermé dans un grand vilain collége où l'on passe son temps à apprendre des leçons et à griffonner des pages blanches sans peuvoir faire ce qu'on veut avec ses bonnes

- Ahl oni, disais-ie en soupirant, cela fait tant de peine de ne pas se voir! Vous avez donc aussi pensé à moi, ma-demoiselle Aline? Je suis content que vous aimiez les fleurs qui sentent bon. Il n'en manque pas maintenant, puisque les oiseaux se remettent à chanter. J irai en ramasser pour vous.

— Je vous remercie, monsieur Fabio, dit Aline, mais je ne voudrais pas vous donner cette peine. — Ah! mon Dieu, que vous êtes drôles! dit Louise. Vous

All find bled, que vous etes criors. In Louise, vous jouez donc au monsieur et à la dame. Pourquoi ne lui dis-tu Aline tont court, Fabio, puisque tu l'aimes autant que moi? — Moi, je le voudrais bien, lui dis-je; mais il paraît que mademoiselle Aline ne le veut pas.

—Oh! nel'écoute pas; c'est une moqueuse. Tout à l'heure, avant que tu arrivasses, elle me disat sous la charmille : C'est pourtant ici qu'habite M. Grell; je voudrais bien que Fahio. v filt anssi.

- Vous disiez cela, Aline? m'écriai-je avec feu.

— Je ne crois pas, je ne m'en souviens pas, répondit-elle en rougissant; je parlais de monsieur Grelt. Est-ce qu'il ne demeure plus ici?

Puisque c'est lui qui a averti Fabio que nous y étions,

— Puisque c'est fui qui a averti ranto que nous y ettons, dit Louise. On t'a donc permis de sortir, man bon Fabio?

— Oui, balbutia-je... c'est-à-dire que mon oncle Grell... Je n'ai jamais su mentir. Je restai court, assez honteux de ce que je venais de faire et ne sachant, que répondre. Je mais involontairement les veux vers l'avenue de la charmelle, craignant d'y voir paraître mon oncle Grell en per-

medie, craignant d y voir paraitre mon oncie Greii en per-sonne, l'air soucieux et la perruque de travers.

— Ah! mon Dieu, Fabio, qu'as-tu fait! dit Louise, tu es donc socti sans permission? Tu t'es donc échappé du collége, et M. Greil n'en sait rien? Que va dire notre père?

— Eh bien! oui, m'écriai-je les larmes aux yeux, mais avec un accent de passion patre. Qui c'est neue vois que de

un accent de passion naïve. Oui, c'est pour vous que je ne suis evadé. Je savais que vous étiez ici, et ce n'était pas jeur de sortie; alors je suis sorti tout seul. Qu'on me pu-nisse, qu'un me chasse! Est-ce qu'on n'est pas libre d'aller trouver ceux go'en aime?

Trouver ceux do on aime?

—Tu as bien mal fait, Fabio! dit Louise. Tu serais sorti
un autre jour avec ton oncle Grell, et il t'aurait mené voir
maman on nous serions revenues ici. Puisque cela était défendu, tu devais songer que ce n'était pas bien d'agir

défendu, tu devais songer que ce n'etuit pas bien d'agri ainsi. Vois que de peine tu vas faire à ce pauvre M. Grell. Ce que me disait Louise était si raisonnable que je ne sus qu'y repondre. Je me retournai vers Aline, au lieu d'avoir l'air alligé comme sa sœur, elle me souriait du bout de ses jolies lèvres, et ses yeux brillants et animés m'inspuréerent pour la première fois une telle confiance que je m'avançai vers elle et lui pris la main. Elle ne me la retira point, mais passant son autre bras autour de mon cou, elle me dit avec vivacité

vivacité:

— Quoi donc, mon cher Fabio, c'est pouc nous voir que
tu as fait cela? Je ne lui répondis qu'en l'embrassant sur la
joue, et je sentis sa petite bouche chercher la mienne. La
colère de M. V...., les sours de mon oncle Grell étaient en
ce moment bien loin de ma pensée. Que n'eussé-je pas oublé,
que n'eussé-je pas bravé pour un baser d'Aline.

— Ma petite sœure, dit Louise, je disais bien qu'avec ton
air de sagesse tu serais la première à le after. Yous avez fait
la une b'elle équipee, monsieur Fabio! Et maintenant comment allez-vous taire? Qu'allez-vous dire à votre oncle? Et
si l'un te met au caclote, malheureur! On dit oue c'est si
l'un te met au caclote, malheureur! On dit oue c'est si

on to met au cachot, malheureux! On dit que c'est si

noir et qu'on y couche sur des planches. Mon Dieu! que tu

vas soutrir!

— Sois tranquille, ma bonne Louise, dis-je en l'embras-sant à son tour, mon oncle empêchera bien qu'on ne me fasse du mal, et si l'on me chasse, il me pardonnera tout

- Nous demanderons à notre père qu'il te pardonne aussi,

dit Afine.

— Il est si sévèrel ajouta Louise; pauvre Fabio!...
Je ne vous peindrai pas la figure bouleversée de mon oncle Grell forsqu'il revint du collége. M. V... lui avait tout conté, sans omettre l'insolence que j'avais eue d'accomplir un tel acte d'insubordutation malgré lui et en sa présence. Cette derniere circonstance aggravant tellement mes yeux d'un homme aussi vain qu'il l'était, qu'il avait déclaré à mon oncle qu'il ne pouvait plus me garder dans son étaa moi oncie qu'i ne pouvair piùs me garder dans son en-blissiment; que je finirais par y mettre le désordre; que, malgré toute son amitié pour lui, il l'en faisait juge, et qu'il regrettait fort de me voir prendre ces allures de mauvais

Mon oncle arriva dans une colère épouvantable. Il ne se possédait plus; il parcourait toute la maison en criant, en jurant, en répétant que je le déshonorais, qu'il ne voulait jurant, en répetant que je le déshonorais, qu'il ne voulen blus me voir. Sa bonne voisine, accorrea au bruit, tâchait, mais en vam, de l'apaiser. J'entendis aussi cette tempête du fond du jardin où je me tenais caché avec mes deux com-pagnes toutes tremblantes. Les éclats de sa voix, qui reten-tissuit comme celle d'un homme au désespoir, m'emurent à un point inexprimable. Il me sembla que quelque gran mallieur venait de le frapper. Mon cœur bondit avec vio-lence. J'héstiai un moment, puis, prenant ma course vers la maisen le frachie, un test sont l'excilie en inventit à ca maison, je franchis en trois sauts l'escalier qui menait à sa chambre et je me précipitai dans ses bras en sanglotant. — Mon oncle, oh! mon bon oncle, lui dis-je en l'accablant de caresses, et je baignais de larmes ses mains tremblantes.

de caresses, et je bagnais de iarmes ses manis deminantes. Il voolait me repousser et n'en avait pas la force. Enfin son cœur n'y tint pas, et il m'étreignit avec tendresse en pleu-rant comme un enfant. Je ne vous raconterai pas le reste de cette scène, quoi-

qu'elle soit vivement présente à ma mémoire. Mon oncle me pardonna tout. On parvint à fléchir la colère de monsieur V. Il consentit à me reprendre à condition que je me soumet-trais à une punition sévère. Je sus privé de sortir pour trois ois. Pendant ce temps-là Aline et Louise étaient retournées

à la campagne et je ne pus les revoir. Cependant les vacances arriverent, et, quoique j'allasse

tous les jours au collège, je jouissais d'un peu plus de liberté. Quand approcha le jour de la fête des vignerons, qui attire teut le munde à Vevay, j'obtins de mon oncle la promesse que nous iriens nous y promener ensemble. J'avais l'espoir renconter mes deux amies, dont le souvenir m'occi dy renconter mes deux amies, dont le souvenir m occupant sans cesse. Tout à coup nous apprimes la nouvelle de la mort de madade V. La pauvre femme avait succombé à une douloureuse maladie du cœur et peut-être aux chagrins qui la consumaient. Cet événement rendit notre projet ta consumaiem. Cet evenement renoti notre projet inume, mais il servit mon impatience beaucoup mieux que je ne m'y étais attendu. Mon oncle remplit auprès de monsieur V. tous les devoirs d'on ami. Il alla lui-même à Vevay chercher le corps de madame V., et quoiqu'elle appartint, comme son mari, à la religion réformée, il l'accompana jusqu'à sa sépulture. Enfin il armena quelques jours après à monsieur V. putture. Buin it ramena queeques jours après a monsicur vi ses deux filles, dont je ne me ligurais point la douleur sans en ressentir plus vivement mes propres regrets. Elles vin-rent visiter quelquefois la parente de leur mère, mais je ne les revis que deux mois plus tard; voici dans quelle occasion. C'était un dimanche. Mon oncle et moi nous revenions d'entendre la messe, suivant notre habitude. Notre courso

avait été meins gaie que de coutome, soit que la campagne, déià dévastée par les dernières intempéries de l'automne, s cut communiqué sa tristesse, soit que l'accident récent qui venait d'enlever à sa famille une femme jeune encere, qui venait d'enlever à sa famille une femme jeune encere, bonne et aimable, nous fit faire un pénible retour sur nous-mémes. Mon oncle Grell, quoiqu'il touchât à peine à sa soixantième année, était dejà un peu cassé; son corps, d'une constitution débile, se soutenait encere par la viva-cité de l'humeur et de la volonté; néanmoins il était déjà aussi courbé et aussi chauve qu'un octogénaire, et, quoique ses jambes fissent très-bien leur service et qu'il rajeunit sa figure en portant perruque, je ne pouvais arrêter sur lui, sans un attendrissement mélé d'effroi, la pensée que je devais le perdre un jour. Je ne sais si dans ce moment il n'inter-rogenit pas lui-même l'avenir en me regardant et ne se deragent pas in-incine raveni en ine regardant et no se mandait pas, avec inquiétude, ce que je deviendrais, orphelin comme je l'étais, pauvre, sans appui et encore au debut de mes études, si Dieu le rappelait à lui.

Nous rentrâmes au logis rêvant ainsi l'un et l'autre. Mon

Nous rentrames au logis revalt ainst ju ne et l'autre. Aun oncle se plaignit pour la première fois de la longueur de la promenade et monta dans sa chambre. Moi, je me dirigeni vers le salon commun, comptant m'y désenuyer in moment dans la compagnie de notre bonne voisine en amenant la conservation sur mes deux amies. Il y a des moments où nous sommes entièrement dénués de pressentiments. Je pousse la perte du salon; Aline et Louise étaient assuses à l'autre bout, près d'une croisée, travaillant en silence à je ne présence, et cependant je restai sur le seuil, immobile de sur-présence, et cependant je restai sur le seuil, immobile de sur-prise et de ravissement. Elles levérent la tête et me reconnurent aussi. Aline poussa un cri, laissa tomber sa corbeille à ouvrage et s'élança vers moi avec une joie unpétueuse; mais je ne sais comment il se fit que ce fut Louise que je recus la première dans mes bras.

— C'est toi, Fabio? dit celle-ci en m'embrassant tendre-

ment. Ah! quel bonheur! qu'il y a longtemps que nous ne Cavons vul

Je la quittai et m'avançai vers Aline, qui rougit et me dit en me tendant la main :

— Nous sommes bien contentes de vous voir, Fabio. Nous

avons eu tant de chagrin depuis la mort de notre mère.

Je m'aperçus alors qu'elles étaient tout en noir, ce qui les faisait paraître un peu pales et rendait leur physionomie

Je m'aperçus alors qu'elles étaient tout en noir, ce qui les faisait paraître un peu pâles et rendait leur physionomie encore plus touchante.

— Ah l'oui! votre mère, leur dis-je, elle s'en est allée au ciel. Mon oncle Grell dit qu'elle soullrait trop ici pour y rester. La mienne est aussi avec Dieu depuis bien des années. Elles penseront à nous ensemble.

— Que tu es bon, Fabio! dit Louise, comme ce que tu dis me fait du bien! Personne ne nous a encore parlé comme toi.

— Vous avez donc beaucoup pensé à nous? dit Aline.

— Je ne puis penser à autre chose, leur répondis-je naivement. C'est comme si nous étions née ensemble. Je voudrais vivre avec vous et que nous ne nous quittions jamais.

— Voil ace qui ne se peut pas, mon bon fabio, dit Louise. Il faut bien se quitter quand on n'est pas frère et sœur. Sais-tu que notre père veut nous mettre en pension?

— Pas bien loin d'ici, à Genève; il faut que nous apprenions l'anglais, la musique, l'histoire, que sais-je! Mon père dit que sans cela nous ne serions que des ignorantes et que nous ne pourrions jamais nous marier.

— Vous marier! et comment cela? Pourquoi voulez-vous vous marier? Nous ne nous verrons donc plus?

— Oh! J'espère bien que si, mon bon Fabio. Mais que veux-tu que je te dise! c'est notre père qui parle ainsi, et quand nous serons de grandes demoiselles je ne sais pas ce qui arrivera.

— Mais moi le serai granda demoiselles je ne sais pas ce qui arrivera.

— Mais moi le serai granda demoiselles je ne sais pas ce qui arrivera.

— Mais moi le serai grandes demoiselles je ne sais pas ce qui arrivera.

qui arrivera

qui arrivera.

— Mais moi je serai grandaussi, et j'empêcherai bien qu'on ne vous contrarie. Tu ne sais donc pas que quand on so marie on s'en va toute seule avec un homme qu'on ne connait pas, et puis il vous enferme dans sa maison; on a des enfants et on oublie tous sea amis. Est-ce que tu ne veux pas que nous restions ensemble?

pas que nous restons ensemble?

—Al! oui! je le voudrais bien, mais cela ne se peut pas.

—Comment cela ne se peut-il pas? repris-je. Est-ce que je ne suis pas un homme? Je ferai bien ce que je voudrai sans que personne m'en empêche. N'est-ce pas, Aline? Vuus ne uites rien, vous. Vous ne pensez pas comme Louise.

—Si Fabio le veut, Louise, dit celle-ci avec fierté, il nous

emmenera bien avec lui.

— Mais, ma petite sœur, est-ce qu'on peut faire tout ce qu'on veut? Il faut que cela soit permis. — Oh! quand on s'aime bien, le bon Dieu permet tout, répondit Aline.

repondit Aime.

Pardonnez-moi de vous rapporter un peu longuement ces conversations où trois enfants agitaient déjà, à leur manière, les plus grands problèmes de la destinée humaine. Les caractères marqués ne naissent pas tout d'un coup des évéracteres marqués ne naissent pas tout d'un coup des éver-mements. Ils jettent çà et là bien des heurrs sur cette route de l'éducation si obscure pour le commun des hommes. J'ai voulu, en vous rappelant des détaits qui ne peuvent guère émouvoir que moi, préparer quelque vraisemblance aux in-cidents bizarres de ma vie. Je revis encore une fois les deux sœurs. Ce fut quelques

Je revis encore une fois les deux sœurs. Ce fut quelques jours avant leur départ pour Genève. Je ne vous parlerai point des projets ingéaus que nous formâmes ensemble. Il en coûte si peu à cet âge pour disposer selon son cœur des incertitudes de l'avenir! Celui d'Aline surtout était d'une hardiesse candide et irréfléchie qui en dissipait tous les nuages. Louise seule avait une raison capable de devancer les appréss Elle revieweit il ges. Louise seule avait une raison capable de devancer les années. Elle prévoyait mieux que nous les conséquences de cette séparation; le terme lui en paraissait plus éloigné et plus incertain. Moins confiante que résignée, elle mettait tout son espoir dans la bonté de Dieu et le secours de sa mère qui était au ciel. Enfin il fallut nous séparer. Louise membrasse en pleurant. Aline ne pleurait point, mais elle était pâle et tremblante. Je les vis s'éloigner sans proférer un seul mot; mais après leur départ je courus au fund du jardin pour y exhâler, sans témoin, ma rage et mon déses-

Je termine ici, messieurs, le récit un peu trop prolongé peut-être des premières années de ma jeunesse. Ces souve-nirs auraient seu d'importance, sans doute, s'ils ne se rattanrs auraent peu d'importance, sans doute, s'ils ne se ratta-chaient d'une façon extraordinaire aux événements les plus graves de ma vie. Je n'ai pu d'ailleurs m'en éloigner sans y arrêter complaisamment mes regards, ainsi que l'homme qui entreprent un long voyage loin de sa terre natale, passe tris-tement en revue tous les objets qui ont occupé ou charmé

J. LAPRADE.

(La suite au prochain numéro.)

Patria.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LA COMMISSION POUR L'EXAMEN DES LIVRES ÉLÉMENTAIRES,

L'Académie des sciences décerne tous les ans des prix et des médailles de la fondation Montyon aux meilleurs ouvra-ges imprimés ou manuscrits relatifs à la statistique de la France. Elle vient d'accorder une récompense de ce genre ges imprimés ou manuscrits relatits à la statistique de la France. Elle vient d'accorder une récompense de ce genre aux deux volumes publiés, en 4847, sous le titre de Patria. Voici en quels termes s'exprime le rapport de la commission académique, composée de MM. Charles Dupin, Mathieu, Boussingault, Poncelet et Héricart de Thury, rapporteur: « Dans le nombre des mémoires et ouvrages envoyés à » l'Académie pour le concours de statistique de 4848, plus sieurs ont particulièrement fixé l'attention de la commission, qui signale à l'Académie y de la suteurs de PATRA.

» sieurs ont particulièrement fixé l'attention de la commission, qui signale à l'Académie: 4º les auteurs de Patrat.

» Ou la Prance ancienne et moderne, morale et maténielle, collection encyclopélique et statisfique de lous les fails relatifs à l'histoire physique et intellectuelle de la France et de ses colonies. MM. Bravais, Paul Gervais,
y Yung, Léon et Ludovic Lafanne, le Chatelier, Charles
» Martins, Raulin, etc., ont consacré, dans cet ouvrage,
» des articles remarquables à l'exposition scientifique de
» tout ce qui se rattache à la puissance, à la prospérité et
» à la gloire de la France. Les chapitres sur la population,

» l'organisation de la force publique, les finances, l'agricul-» l'organisation de la force publique, les tinances, l'agricul-ture, l'exploitation des mines, l'industrie, les voies de com-» munication et le commerce, ont principalement fixé l'at-» tention de la commission, parce qu'ils donnent une con-naissance complète de la création, qu' développement et de » la puissance de la richesse nationale. Sous ce rapport, la » précieuse collection qu'offre Parna est parfaitement dans » les conditions posées par le fondateur du prix de statistique, » et les auteurs ont des droits réels à une récompense aca-

» démisque. » démisque. » démisque. » démisque. » démisque. » Laissons de côté le chiffre de la récompense; le chiffre ne fait rien à la chose, et d'ailleurs l'Académie est dans le même cas que la plus helle fille du monde. Passons aussi sur la concision du rapport, qui n'avait pas mission d'enumérer toutes les parties importantes de Patria ni tous les auteurs qui ont contribué à cotte magnifique collection de faits. Malgré la modicité de la récompense, malgré la brieveté de l'éloge, nous voyons dans l'appréciation de la commission académique trop de bienveillance pour en appeler d'un pareil jugement. Mais l'œuvre à laquelle tant d'hommes sérieux out consacré un si long travail a-t-elle toujours rencontré la même bienveillance, fa même justice? Un simple rapprochement va édifier le lecteur. va édifier le lecteur.

« Nous ministre de l'instruction publique, etc.,

Our le rapport de l'ouvrage publié par...., ayant pour

« Out le rapport de l'Ottonge voir sous aucun rapport à » Attendu que cet ouvrage ne convient sous aucun rapport à » Penseignement des lycées et colléges, et n'est qu'un recueil de » renseignements à l'usage des gens du monde,

" Arratone .

» Il n'y a pas lieu d'autoriser ledit ouvrage. »

« Nous académie des sciences .

» Oui le rapport fait par notre commission sur l'ouvrage pu-blié par. . . . , ayant pour titre : Parma, etc.; » Attendu que cet ouvrage consacre des articles remarquables

» à l'exposition scientifique de tout ce qui se rattache à la puis-» sance, à la prospérité et à la gloire de la France ; que les chawsance, a la prosperité et à la gloire de la France; que les cha-pilres sur la population, l'organisation de la force publique, les finances, l'agriculture, l'exploitation des mines, l'industrie, la voie de communication et le commerce, ont principalement fixé l'attention de la commission parce qu'ils donnent une commissance complète de la créalion, du développement et w de la puissance de la richesse nationale, " Arrêle .

» La précieuse collection qu'offre Patria mérite tout à fait, en la personne de ses auteurs, une récompense académique.

se permet de rétorquer les allégations ministérielles? Il est vral que le ministre qui n'en reconstruit de la constant de la c se permet de rétorquer les allégations ministérielles ? Il est vrai que le ministre, qui n'en pouvait mais, et qui n'avait pas le temps d'examiner par lui-même, était bien contraint et forcé d'accepter sans contrôle le jugement des commissions constituées ad hoc. Nous ne savons pas comment les choses se passent aujourd'hui; mais nous pouvons dire qu'il y a eu un temps où la composition de ces commissions, non plus que leur manière de procéder, n'étaient guère de nature à offrir des garanties sérieuses. Il est à notre conde nature à ontre des personnelle que des hommes sans aucun titre réel, dont l'aptitude spéciale pouvait se borner à constater le réel, dont l'aptitude spéciale pouvait se borner à constater le mérite d'une opération d'empaillement, se sont arrogé plus d'une fois le droit de se prononcer contre des productions qu'ils étaient hors d'état de comprendre. Et comme les rapports ne sont pas publiés, que le nom même du rapporteur n'est pas communiqué aux auteurs, il n'y a personne qui porte la responsabilité d'un jugement de la force de celui que nous venons de relater.

Encore une courte réflexion. Un ouvrage, dira-t-on peut-

Encore une courte réflexion. Un ouvrage, dira-t-on peut-ètre, tout digne qu'il est d'une approbation académique, ne convient pas toujours à l'enseignement. Soit : mais ce n'est guère le cas de Parma. Vous vous rappelez saos doute le rapport fait au président de la République par M. Dumas vers la fin du mois de décembre dernier, et le décret con-forme à ses propositions. En vertu de ce décret, on doit pu-blier un atlas des forces productives, industrielles et commerciales de la France. Or lisez le programme, comparez-le avec la table des matières de Patria, et vous verrez que le avec la table des matières de Patria, et vous verrez que le ministre de l'agriculture et du commerce ne trouve guère autre chose à faire que de traduire, sous forme de cartes, les renseignements généraux donnés par ce livre, ou même que de reproduire à une plus grande échelle les cartes qu'il renferme. M. Dumas ne doute pas que son atlas, ainsi conçu, ne doive être adopté pour l'enseignement dans les lycées et colléges. Nous partageons pleinement son avis; mais le jour où les conseils ou commissions universitaires auront à se proconseils ou commissions universitaires auront à se pro-noncer, nous les inviterons à jeter un nouveau coup d'œil sur PATRIA, et à demander l'avis des yens du monde qui lui ont donné un prix académique.

Curlosités de l'Angleterre.

(Voir le Nº 362, t. XV, p. 71.)

11.

LA BOXE ET LES BOXEURS.

LA BOXE ET LES BOXEURS.

Lorsqu'on erte à lyde-Park par la porte de Grosvenor, on trouve à cinq cents pas environ de ce point, en s'acheminant dans la direction du Magazine, un bouquet de jeunes arbres, du m'lieu desquels s'éleve un orme majestueux. L'espace occupé par cette plantation laisse voir encore les traces d'un sol autrefois batu. Ce petit coin de terre, tout à fait délaissé aujourd'hui, a été jusqu'en 1820 le théâtre le plus agité et le plus tumultueux de la mode; la scèue par excellence sur laquelle venaient se traduire librement les deux passions dominantes de la société de ce temps-là: le jeu et la fureur du pugliat. C'est dans ce champ clos, institué tout exprés par les bienfaits d'une autorité libérale, que se déroulaient, pour l'ébattement d'un public enthou-

siaste, toutes les finesses de cet art plein de décence qui . sous le nom de boxe, a rayonné d'un si vif éclat, pendant près d'un siècle, chez nos voisins d'outre-Manche. Le nom pres our siecle, chez nos voisins d'outre-manche. Le nom que cet enforit avait reçu, et que l'usage lui avait conserve, the Ring (le cercle), est devenu par extension le terme gé-nérique, la dénomination pratique sous lesquels on désigne tout ce qui se rattache à cette branche si intéressante du

tout ce qui se rattache a cette branche si interessante du Sport.

Par malheur, les arts ne sont pas toujours encouragées eraison de leur utile destination. La boxe a quelque peu périchté depuis cette époque pleine de grandeur. Étranges vicissitudes! Les hommes d'un certain àge peuvent se souvenir des honneurs qui ont environné cette science au temps où Jackson, cet homme si admiré, professait dans Bond-Street, pour des élèves tels que Georges IV, les ducs d'York et de Clarence, le duc de Queensbury, le marquis de Tweedale, les lords Fitzbardingue, Londsdale, Herfort et Byron le poète. C'était l'époque heureuse du Ring.

A la vérité, de nos jours encore, des jeunes gens appartenant à la gentry continuent à se faire initier aux règles savantes du pugilat; mais cette étude, purement de discipline, a singulièrement perdu de son importance, et l'on ne voit plus des boxeurs à fleurons descendre dans l'enceinte du Ring. Les boxeurs de profession ne rencontrent plus dans les hautes classes de ces patrons magnifiques, dont la solli-

du Ring. Les boxeurs de profession ne rencontrent plus dans les hautes classes de ces patrons magnifiques, dont la sollicitude s'étendait jusqu'aux moindres détails de l'éducation et de l'hygiène de leurs clients. Ils ne retrouvent même pas de ces admirateurs solides, tout prêts à engager sur les chances d'un fight ou combat, la somme de 250,000 francs, comme le fit, en 4750, un duc de Cumberland, en faveur do l'immortel Broughton. Ajoutons que, par ordre d'une autorité mesquine, le Ring a été fermé, et que les combats singuliers sont prohibés sous des peines sévères. Voilà la décardence. cadence

cadence.

Les progrès de l'éducation ont certainement contribué beaucoup à cette répression, mais il ne paraît pas cependant que l'esprit et les mœurs du peuple anglais tussent sulfisamment préparés pour une réforme radicale. La boxe a échappé aux entraves de la législation; elle a transporté ses écoles et ses traditions dans de certains établissements ou écoles et ses traditions dans de certains établissements où elle fleurit sous la protection de ses adeptes les plus illustres, les Owen Swift, les Ben Caunt, les Jem Burn, les Johnny Broome, les Crawley, etc. Si on veut avoir une idée de l'état de la hose et de la condition présente des boxeurs, c'est à la taverne du Fer de Cheral, du Soleil levant, de l'Ancre bleue, du Carrosse ou du Poinpon de Rhum, qu'il faut aller étudier les restes de cet art déchu; c'est dans ces académies privées que l'on retrouvera l'histoire vivante du Bing. vivante du Ring.

vivante du Ring.
Envisagée dans la pratique, la boxe mérite certainement
d'être rangée parmi les usages barbares; mais ses panégy-ristes lui ont trouvé une raison d'être qui peut faire illusion
aux hommes voués à cette difficile profession. La boxe, diristes hii ont trouvé une raison d'être qui peut laire illusion aux hommes voués à cette difficile profession. La boxe, disent-lis, est une science noble, qui enseigne à l'homme l'usage des armes naturelles; elle développe le courage; elle favorise la paix et la concorde en rendant les rencontres plus meurtrières, et par suite plus rares. On coustate à l'appui de cette dernière allégation que, depuis le dépérissement de cet enseignement, les querelles sont devenues beaucoup plus fréquentes, et que le couteau, qui était une arme inconnue autrefois, commence à jouer un grand rôle dans les disputes. Quelque prévenu que l'on soit contre ce genre de combat, il faut reconnaître que les règles de la boxe ne manquent pas d'une certaine courtoisie, et que, sous l'empire du point d'honneur, qui les a rendues d'uno étroite observance, ces règles font au sentiment de l'humanité une part assez larga, eu égard à la fin qu'elles se proposent. Encore un trait qui fera mieux apprécier le côté moral de cet usage. En définissant la boxe l'art de la défeuse personnelle (self-défence), les Anglais déterminent son véritable caractère. En effet, sous le rapport de l'attaque, la boxe manque de ressources d'une manière presque absolue; elle n'embrasse bien complétement que les moyens de déboxe manque de réssources d'une manuere presque ausoure, elle n'embrasse bien complétement que les moyens de dé-fense. De plus, les Anglais, qui ont de la force humaine une idée positive, placent la véritable supériorité non dans la force agissante, mais dans la puissance de résistance, et ceci enlève à l'attaque un de ses stimulants les plus vifs. Dans les limites où elle est circonscrite, par son esprit,

Dans les limites ou eile est erconsente, par son espira, par son objet, par les moyens qui lui sont propres, la boxe serait jusqu'à un certain point toldrable, sans les abus mon-strueux que la manie du jeu, l'amour-propre et des préju-gés absurdes en font sortir chaque jour. Ceci nous conduit à

strueux que la manie du jeu, l'amour-propre et des préjugés absurdes en font sortir chaque jour. Ceci nous conduit à parler des boxeurs.

Autrefois, toute la vie d'un boxeur appartenait à la pratique de sa profession, et ce n'était pas trop. Aujourd'hui, il cumule presque toujours une industrie ou un emploi. Dans ces dermiers temps. Thompson était boulanger, Neale briquetier, Tom Smith garçon de bureau à l'Échiquier, Robson charpentier, Pieman ferblantier, etc... On a remarqué, à l'honneur de la profession, que les hommes suivant le ling étaient en général d'un caractère lacile, de mœurs régulières, d'une conduite honorable, et on en peut citer qui se sont élevés par leurs qualités à un certain rang dans la société. Nous avons déjà nommé John Jackson, qui eut des rapports presque d'intimité avec les personnes les plus influentes de ce temps, et ne se trouva nullement déplacé dans la sphére que son intelligence lui avait ouverte; citous encore si John Gully, qui, après avoir longtemps brillé dans le Ring, a reçu de l'estime de ses concitoyens une des récompenses les plus enviées, l'honneur de sièger au Parlement. Les exemples d'une pareille fortune sont rares, et nous devons dire que l'ambition d'un boxeur ne s'élève pas toujours jusqu'à ces hautes positions. Habituellement es vœux sont plus modestes. Il n'attend de ses soncées qu'une réputation et un capital assez honnètes pour lui permettre de géer avec de bons bénéfices un public-house, et d'être à son tour un des patrons du Ring. C'est le résultat le plus heureux qu'il puisse entrevoir à la fin d'une carrière pleine de fatigues.



Croquis d'après nature, à la taverne de John Burn, par Gavarni.

On se ferait difficilement une idée des qualités essentielles que requiert la profession de la boxe. Les auteurs qui ont écrit sur cette matère, et ils sont nombreux, placent en première ligne le courage, « ce courage, disent-ils, qui est dans le cœur, dans la tête, dans la moelle et dans la chair. » Cette façon de définir paraîtra bizarre sans doute, mais elle fait entendre parfaitement qu'il s'agit d'une qualité passive : on ne peut exiger du boxeur un courage plus nécessaire. Le boxeur doit réunir en outre, à une connaissance approfondie

des règles de son art, la dextérité, la souplesse, le coup d'œil, la prudence sans timidité. Mais ce serait peu de tous ces avantages, si la constitution physique du sujet n'était vigoureuse, active et fortement trempée. Il faut encore que le régime ajoute à ces heureuses dispositions du corps par une pratique permanente et savamment étudiée. Sous prétexte d'hygiène, le boxeur est voué à une vie parfaitement réglée. Malgré ces soins minutieux, il ne saurait se flatter d'avoir à jour fixe la plénitude de son activité, si la méthode de l'entraînement ne lui offrait un moyen d'établir le juste équilibre de ses forces. L'entraînement constitue une des plus délicates opérations de la médecine dans ses rapports avec la boxe. Le nombre des praticiens exercés dans cette branche importante est assez considérable, mais celui des entraîneurs véritablement habiles est três-restraint.

d'avoir à jour ixe la plénitude de son activité, si la méthode de l'entrainement ne lin offrait un moyen d'établir le juste équilibre de ses forces. L'entrainement constitue une des plus délicates opérations de la médecine dans ses rapports avec la boxe. Le nombre des praticiens exercés dans cette branche importante est assez considérable, mais cetui des entraineurs véritablement habiles est très-restreint.

On ne comprendrait pas qu'un homme se condamnât volontairement à un genre de vie aussi misérable que celui dont la boxe fait une nécessité, s'il n'y avait quelque compensation au fond d'aussi rudes épreuves. Nous avons déjà parlé des espérances de gain qui animaient le boxeur. Nous ne devons pas oublier de mentionner les satisfactions d'amour-propre qu'il se flatte de recueillir. Il faut savoir de quelle haute considération sont environnés quelques noms modernes, illustrés dans le Ring, pour concevoir combien une illustration de ce genre est une chose désirable, et combien elle est douce. Bien peu de noms parmi les orateurs éminents, parmi les artistes et les poètes d'élite, ont eu autant de retentissement que les noms de Tom Cribb, de Spring, de Jem Ward et de Bendigo. C'est donc aussi dans l'espoir d'une brillante renommée que se trouve le secret de la patient résignation du boxeur.

Si nous avions à faire ressortir le désaccord qui existe entre la loi qui interdit les combats de boxe et la propension d'une portion notable du public pour ce genre de divertissement, il nous suffirait d'insister sur ces sympathies si vives dont nous venons de parler. On est porté à penser que les magistrats chargés de l'application de la loi sentent d'eux-mêmes son impopularité et qu'ils se prétent à la rendre moins vexateire en la laissant sommeiller. C'est ce qu'on peut conjecturer de la facilité avec laquelle cette loi est éludée.

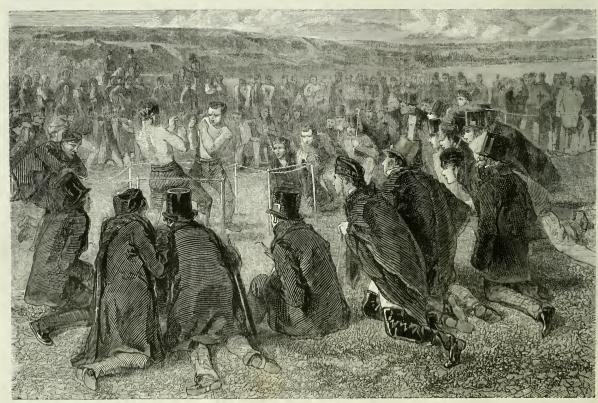
éludée.

Après avoir indiqué les obligations nombreuses qui régissent la profession du boxeur, il n'est pas inutile de dire en quoi consistent ses travaux. Quand l'exercice l'a suffisamment endurci, quand il est sùr de lui-même, le boxeur doit songer à se produire. Il cherche alors parmi les membres du Ring un adversaire digne de lui, en donnant la préférence à un fighter déjà connu. Le déli est rédigé par écrit et sous la forme d'un véritable contrat. Il énonce si le combat s'effectuera selon les réglements anciens ou nouveaux; il régle l'enjeu, désigne le dépositaire du pari et le mode de versements. La circonscription dans laquelle le combat aura lier; l'heure à l'aquelle le combat aura lier;



Croquis d'après nature, à la taverne de John Burn, par Gavarni.

sur le terrain; celle ou, faute de comparaître de la part de l'un des adversaires, les enjeux seront déclarés acquis au comparant; enfin le choix des seconds donnent lieu à des articles très-détaillés. Le cartel prévoit aussi l'intervention fortuite de la police sur le lieu du combat, pour stipuler que la rencontre sera ou ajournée ou transportée immédiatement dans une autre localité. Ces clauses arrètées, les adversaires vont se remettre aux mains de l'entraîneur jusqu'au jour convenu. L'annonce du fight se répand rapidement dans le



Le combat, dessin de Gavarni.

neude du Ring. Alers, pour peu que se combatauts aient des amis, des parons, pour peu qu'ils jouissent de uelque notoriété, on voit accourir chez stateholder ou dépositaire des enjeux, sa diletanti du genre qui preunent des illets pour assister à la latte. Les têtes 'échaufient, les paris s'engagent. Le pur venu, tous les porteurs de billets ont tenus de se trouver, à heure dite, u chemin de fer eu à la station du baeau à vapeur, qui doit transporter les ombatlants et les curieux sous la conditude de l'intendant du fight. Lorsque le envoi est parvenu au point assigné enur le cembat et qu' on a lait cheix du errain et des seconds, les fighters sont ionduits séparément dans les deux maices les plus veisines, où ils precèdent leur toilette. Pendant ce temps on orme l'enceinte eu le ring, destiné au combat, avec des pieux et des cordes; me seconde enceint est tracée autour le la première, de manière à tein le wiblic éloiré des combatlants. Ces me seconde enceinte est tracée autour le la première, de manière à tenir le sublic éloigné des combattants. Ces réparatifs terminés, on amène les compattants. Chacun d'eux perte un foulard le couleur diverse qu'il remet à son econd : ce sent les couleurs des figheers. Elles sont attachées par les seconds un des pieux de l'enceinte, derrière selui auquel elles appartiennent. Une mmense acclamation accueille les fighers à leur entré dans le ritré dans le ritres à leur entré dans le ritres de le ritres de leur entré dans le ritres de le ritres d

the spectacle que présente alors le ieu du combat est des plus curieux. Les jeu du combat est des plus curieux. Les neu du compat est des puis cureux. Les spectateurs se sont groupés, assis ou à genoux, autour de l'enceinte. Le silence est établi; tous les regards sont con-pentrés sur le ring. Un homme, désigné ous le nom de umpire (arbitre) et muni l'une montre, donne le signal du com-Inne montre, denne le signal du com-bat. Les deux adversaires se rappro-chent alors, se dennent la main, se mettent en position et la lutte s'engage. Nous ne décrirons pas les phases mul-iples du fight; nous dirons seulement que les coups sont assez rares d'abord. Les adversaires s'étudient, se provo-quent par des feintes; mais au fond ils sont plus préoccupés de la défensive que des meyens d'attaque. Lorsque l'un des adversaires est atteint par un coup. les seconds se présen-

adversaires est atteint par un coup, les seconds se présen-tent et le cenduisent à l'ex-trémité du ring, eù ils lui prodiguent les soins que son état réclame; on le rafrai-chit, on panse ses blessures. Cet intervalle marque la fin Cet intervalle marque la fin du premier round eu premier passe. Un juge du combat tient note des rounds et pronence sur toutes les difficultés. Le répit accerdé aux fighers après chaque passe est de 30 secondes, à moins de conventions contraires. Ce délai expiré, l'umpire proclame la reprise en prononçant le mot : « Time, » et les deux adversaires doivent sur-le-champ se remettre en posichamp se remettre en pesi-tien. Le cembat continue de tien. Le combat continue de la sorte avec les mêmes al-ternatives de repes jusqu'à ce que l'un des fighters soit mis hors d'état de répondre à l'appel de l'umpire: ce qui établit sa défaite. Tandis que le vaincu est entrainé hors du ligne la vaincueur receit les le vaincu est entrainé hors du ring, le vainqueur reçoit les ovations de la foule et provo-que la générosité des specta-teurs au profit du malheureux qui vient de succomber. Si c'est le débutant dans le ring que le sort a favorisé, les fé-licitations sont des plus vi-ves; il passe au rang des mal-tres; il a droit à être inscrit sur le livre d'or du Ring; ie le voilà sur le chemin de la fortune. Vaincu, il faut au moins qu'il ait laissé aux spectateurs, par sa lutte opi-niàtre, l'idée d'un hemme vi-goureusement organisé pour niatre, l'idée d'un homme vi-goureusement organisé pour la résistance, pour qu'il puisse espérer d'intéresser encere un jour des parieurs dans son jeu. Sinon il peut se con-sidérer comme un fruit sec du Ring; il n'a plus rien à prétendre de la boxe. Les amateurs éclairés du geure ont deux manières d'ap-



Le vaincu : dessin de Gavarni



Le vainqueur, 'dessin de Gavarni.

précier la beauté d'un fight: par le nembre des rounds ou par l'habileté des ceups. Tel fight s'est termié après dix minutes, qui a laissé un souvenir ineflaçable dans la mémoire des spectateurs, parce que l'un des combattants aura eu le rare bonheur de pratiquer le coup merveilleux applé the Suit in Chancery (le procès en Chancellerie), coup précieux, coup plein de grâce qui consiste à saisir la tête de l'adversaire sous le bras gauche et à le charger de la main droite à merci. Tel autre fight n'est fameux que pour avoir fourni un contingent de rounds suffisant pour remplir agréablement une ou deux heures de passe-temps. Les combats de ce genre sont consignés par la reconnaissance des amateurs sur les tables du Ring. On se souvient encore aujeur-d'hui avec bonheur qu'en 1844 Birchall battit Smith en 485 minutes et 412 passes; qu'en 4849 Callaghan soutint contre Grenold une lutte de 3 heures 25 minutes en 499 rounds. Mais l'exemple de la plus prodigieuse résistance qui ait jamais été donné est celui que fournit le fight de 4818 entre Grant le jeune t Madden, combat qui ne dura pas moins de 5 heures 45 minutes en 440 passes et fut discontinué, les deux fighters étant tombés d'épuisement. Termoins de 5 heures 45 minutes en 440 passes et lat discontinué, les deux fighters étant tombés d'épuisement. Terminons cette série de fights glorienx par le plus extraordinaire de tous : le combat qui eut lieu l'année dernière entre ce même Madden et Hayes (Bill), lequel a duré 6 heures 3 minutes et à

lequel a duré 6 heures 3 minutes et à fourni 486 passes.

Nous opposerous à ces interminables fights divers combats qui sont restés comme modèles de précision et de prestesse : c'est celui de Gas contre Georges Cooper en 4824; il ne fournit que deux rounds en treis minutes; et enfin celui de Figg, vers 4730, dont la durée fut d'une minute.

Nous venons de donner un aperque des éléments dont se compose l'histoire

des éléments dont se compose l'histoire du Ring. Neus voudriens y

du Ring. Nous voudrions y ajouter quelques anecdotes, mais il se pourrait que ces récits, d'un prix inestimable pour des amateurs vrais, n'eussent qu'un très-médio-cre intérêt pour le lecteur français. Noussuppesons qu'il lui est assez indifferent de lui est assez indifférent de savoir qu'en 1848, l'intrépide Wright, qui n'a qu'un bras, batti, près Coventry, Mat-thews, qui, pour égaliser les chances, s'était attaché un bras derrière le dos. Il faut une aptitude toute particuune apritude toute particu-lière pour savourer le piquant de pareilles anecdetes. En relevant le nembre de fights dont l'issue a été fa-

fights dont l'issue a été fa-tale, nous treuvors que, de 4833 à 1846, les plaisirs du Ring ont ceuté la vie à quaterze individus. Un seul boxeur, Owen Swift, a fait trois victimes. Ces trois exé-cutions ent placé Swift au premier rang comme boxeur terrible, mas elles ent quel-que peu nui à sa conside-ration personuelle comme membre de l'association fra-ternelle du Ring. C'est à l'oc-casion d'une de ces reuconternelle du Ring. C'est à l'oc-casion d'une de ces reucon-tres fatales que l'association reprit les anciennes règles qu'elle essaya de rendre plus humaines. Il n'est pas dou-teux que sans ce motif, Swift, l'ablt par accione à l'honn'eût pu aspirer à l'hon-neur d'exercer le championat

neur d'exercer le championat (championship).

Deux mots seulement sur cette distinction qui consti-tue une sorte de dignité.

Depuis le commencement du dix-huitième siècle, épo-que où la hoxe est devenue un art par les soins de Figg, il est passé en usage de déil est passé en usage de dé-cerner au plus digne la qualité de champion d'Angleterre. Figg fut le premier auquel cet honneur ait été décerné en 1719. Georges Taylor lui succéda dans cette dignité en 1734, et depuis le cham-pionat a été exercé par les plus illustres maltres, parmi lesquels Jack Broughton, regardé comme le fondateur du véritable art de la boxe, et Mendoza, dont l'avénement dans le lting, en 4795, inaugura une ère nouvelle. En 4808, la qualité de champion fut dévolue à sir Gully, dont nous avons déjà parlé; mais celuici déclina cet office, qui passa au fameux Tom Cirbb. Les succès ébouissants de ce dernier lui valurent, outre la dignité de champion, l'hommage d'une ceinture, honneur intransmissible, et plus tard une coupe. Spring, qui vint après lui, fut noumé champion et reçut quatre coupes d'honneur. Il résigna son office en 1825. Il tient aujourd'hui dans llolhorn, Castle-Tavern, siège de l'association du Pugilat. En 4825, Jem Ward revêtit l'office laissé vacant par la retraite de Spring, et fut honoré d'une ceinture à titre intransmissible. Le titulaire actuel du championat est le fameux Ben Caunt, le boxeur le plus éfégant qui ait ja fameux dans le Rung. Après qu'il eut battu Nick Ward, l'association vota en sa faveur une ceinture, transférable à celui qui le vaiuera. Cette clause n'a pas manqué de susciter une foule de compétiteurs, et, comme cet honneur menaçait de devenir périlleux pour le titulaire, un vote de l'association a décidé de compétiteurs, et, comme cet honneur menaçait de devenir périlleux pour le titulaire, un vote de l'association a décidé que tout fight propses pour la possession de la ceinture devrait être cautionné par un enjeu de 200 livres sterling (5,000 fr.). On a annoncé plusieurs fois que Bentigo, le boxeur le plus excentrique de toute l'Angleterre, se proposait de disputer cette ceinture. Mais tout porte à croire que ce redoutable fighter, qui doit se rencontrer, au mois de juin prochain, avec le jeune et hardi Paddeck, abandonnera le Ring aussitôt aprèes, sans avoir satisfait au vœu de ses admirateurs qui voudraient le voir se mesurer une fois encore avec Ben Caunt.

Constators en lerminant un fait bien douloureux et qui

rateurs qui voudraient le voir se mesurer une lois encore avec Ben Caunt.

Constatons en terminant un fait bien douloureux et qui mérite de fixer l'attention : presque tous les hommes voués à la boxe meurent à la fleur de l'âze et la plupart de consomption. On ne peut citer que lackson et Mendoza qui aient atteiat soixante- dix ans. La vie moyenne d'un boxeur ne passe pas quarante ans. En outre, il en est bien peu qui ne contractent dans l'exercice de la profession quelque facheuse infirmité. Aucun de ceux que nous avons vus à Londres n'a échappé à la cassure du cartilage qui forme le septum ou cloison du nez. Cette marque est à tel point générale, qu'elle est devenue en quelque sorte caractéristique de la profession. Il est bien regrettable qu'en Angleterre, où des sociétés existent pour préserver des sévices même les animaux, les faits que nous signalons n'aient pas encore iniéressé la philanthropie de quelque bienveillante association contre le Ring, dans l'intérêt même des boxeurs. Ring, dans l'intérêt même des boxeurs.

Revue littéraire.

Poésies nouvelles, par M. ALFRED DE MUSSET. ossies nouvelles, par M. Alfred de Musset. — Quelques élèves de M. de Musset, M. Arnaud de Flaux, et les Nuits du Midi; M. Ernest Prarond et ses Contes; M. Charles Bataille et ses Vers. — Figurines, par M. Jules de Lamanque. — Une Gerbe, par M. N. Martin. — Quelques versiculets d'une femme libre de la Silhouette. — Un Monsieur qu'on n'attendait pas.

Un Monsieur qu'on n'attendail pas.

Les poésies nouvelles abondent, abondent, Cest un flot, c'est un torrent, c'est une mer d'alexandrins qui heureusement n'nondent que la table du pauvre critique et les rayons complaisants des libraires étalegistes. Pourquoi s'en étonner? La rente monte et le portefeuille de la Banque de France commence à augmenter. Or, déjà je l'ai remarqué, et l'expérience vient de le prouver une fois de plus, le nombre des volumes de poésie est toujours en raison directe du taux de la rente. Qu'est-ce qui a dt (est-ce M. de Lamartine ou M. Hugo?) que le poète ne chantait jamais si bien que dans les jours d'orage ? Le poéte, passe; mais un poéte et un auteur de poésies, cela fait quelquefois deux, comme dit encore le fameux Cadet Buteux d'épigrammatique et bachique mémoire. chique mémoire.

chique mémoire.
Cette fois cependant nous avons à juger un poète, un vrai
poète, M. Alfred de Musset, qui vient de recueillir en un volume toutes les pièces qu'il a composées depuis dix aus, et
dont la plupart ont déjà paru dans divers journaux. Ce velume est assez mince, et la verve de M. de Musset semble
devenir de plus en plus avare. Non-seulement elle produit
peu, mais encore elle ne fait généralement que répèter en
d'autres termes ce qu'elle a dit déjà, que multiplier surabondamment des variations nouvelles sur des motifs dont elle a
usé plus d'une fois et qui n'ont en eux-mêmes rien de trèsintéressant.

Sans doute Ninon, Laure, Rosalinde, Suzon, Margot, tou-Sans doute Ninon, Laure, Rosalinde, Suzon, Margol, tou-tes ces grandes dames, toutes ces grisettes des vers de M. de Musset, ont leur prix et leur charme. Je comprends à merveille qu'un poête les aime et les chante. Mais, s'il veut nous intéresser à ses amours et à ses chausons, il fant que les objets en soient assez beaux, les passions assez vraice et assez éloquemment décrites pour que toute aime bregance a seit donne, pur que pour puis pur s'etrepavions. humaine en soit émue, pour que nous nous y retrouvions nous mêmes et puissions dire en le lisant :

Ce poète amoureux, qui me connaît si bien, Quand if a peint son cœur, avait lu dans le mien.

Il y a toujours beaucoup d'art dans la manière dont les grands poètes chantent leurs anours, et c'est cet art qui imprime à leurs chaats une vérité puissant et durable. Ainsi, ils ont all'acté de se consacrer tout entiers au culte d'un seul objet, ils n'ont redit qu'un non; et, par la manière dont ils décrivent l'être adoré, par les sentiments et les expressions qu'ils lui prétent, ils en ont fait, sciemment ou non, la plus poétique personnification de leur talent, et mêmo celle de l'esprit de leur époque. Pourquoi l'Elvire de M. de Lamartine et la Lisette de Béranger nous ont-elles si vivement charmés? C'est que toutes deux, Lisette comme Elvire, l'une dans sa religieuse tristesse, l'autre dans son bon sens spirituel et l'indépendance do son lumeur, toutes Il y a toujours beaucoup d'art dans la manière dont les

deux sont bien les filles de notre temps, et que nous semmes charmés de retrouver en elles, sous des formes si gra-cieuses et si piquantes, les sentiments et les idées qui nous

On a dit que dans Béatrix, Dante avait personnifié la théologie. Je le croirais volontiers; car la théologie était la qui était lui-même un puissant théologien.

Theologus Dante, nullius dogmatis expers,

comme on l'écrivit sur son tembeau. Béatrix est une théo-

comme on l'écrivit sur son tombeau. Béatrix est une théo-logienne, et c'est pourquoi on l'adora en ce temps de théo-logie et de théologiens. Urion choisses, si l'on veut, d'autres exemples : tous montreront que le public n'a vraiment partagé los amours des puètes qu'autant qu'il a retrouvé dans les objets parti-culiers de leur passion le type et le symbole d'une idée gé-

cunera de leur passion le type et le symbol d'un profesion. Les idées générales dans le fond, et dans la forme une ori-ginalité bien nette et bien distincte, c'est là , je crois, ce qui a le plus manqué à M. de Musset, ce qui explique pourquoi om s'est si lentement popularisé.

Mon verre n'est pas grand , mais je bois dans mon verr

ad-il dit lui-même en revendiquant cette originalité qu'on a-t-il dit lui-meme en revenuquant certe originalis le vin lui contestait. Eh! oui, son verre lui appartient; mais le vin lui contestait. Eh! oui, son verre lui appartient; mais le vin qu'il y verse ne provient pas que d'un seul eru, et d'un eru qui ne soit qu'à lui: le poète a vendangé a plus d'une vizne; il s'est attaché surtout à mèler le vin du Rhin au vin de Champagne, la rèverie allemande à la gaieté et à l'esprit français, et il est résulté de ce mélange un composé nouveau, qui n'est pas assurément sans éuergie ni saveur, mais qui sent aussi parfois je ne sais quoi d'artificiel et d'un peu frelaté. frelaté

frelaté. En m'exprimant ainsi, je ne cherche qu'à analyser. Je ne nie pas le talent de l'aimable poète; c'est le plus gracieux, le pius piquant, le plus ingénieusement spirituel de nos poètes de fantasie. Mais avec la l'antaisie scule on ne fait

rien de grand.

En outre, poëte à dix-neuf ans, M. de Musset a pris l'ha-En outre, poete a dix-neu ans, m. de susset a pas mae bitude de traiter la muse un peu trop cavalièrement Quand elle ne lui paraissait pas assez docile, il a cru qu'l lui pouvait faire violence et que son but justifiait tout. C'est amisi que neus trouvons dans ses vers beaucoup de bonnes intentions qui n'aboutissent pas, beaucoup de promesses intentions qui n'aboutissent pas, beaucoup de promisses pompeuses qui avortent, beaucoup de picces, en un mot, dont les nombreuses taches trahissent chez le poète un dé-faut de goût, d'inspiration ou de travail. Si la prose de M. de Musset est bien plus nette, d'un tour

S) la prose de M. de Musset est Dien pius nette, o un tour plus ferme et pius précis que ses vers, c'est que la il n'a choisi ses modeles que dans son pays et dans sa langue. S'il set un meilleur érrivain en prose, il s'y montre aussi conteur plus vrat, observateur plus judicieux et plus profond des hommes et des choses. Quel qu'ait été le succès des Nouvelles et surtout des

Quel qu'ait été le succès des Naurettes et surrout des Proreches de M. de Musset, on ne les estime pas encore assea, selon moi. Je voyais avec peine, l'autre jour, un critique éminent leur refuser le nem de comé dies. Mais si ce ne sont pas des comédies, qu'est-ce que c'est? des proverhes comi-ques! Soit; mais accordez au moins que d'un proverhe fort comique à une bonne comédie il n y a pas un ablme infran-

Le grand argument contre ces proverbes, c'est qu'ils man Le grand argument contre ces proverbes, c est qu'ils manquent d'action. Mais s'il n'y avait pas d'action, il n'y avait pas de pièce. Dites qu'il y a peu d'incidents, et qu'on n'y voit pas de ces surprises, de ces coups de théatre, de ces péripéties de portes et fenêtres qui remplissent, comme M. de Musset l'a dit lui-même fort spirituellement,

Où l'intrigue, roulée et tournee en feston, Tourne comme un rébus autour d'un mirhiton.

Je reconnais, du reste, avec vous qu'il faut plus de falent pour faire le Misanthrope que pour faire le Caprice. Mais le Caprice est de l'école du Misanthrope, et les drames et les mélodrames de MM. Lels et tels n'en sont pas du tout, mais

metodrames de M. tes et ceis n'en sont pas du tout, mai du tout, ne leur en déplaise.

Molière eût donné la main à M. de Musset, et je crois qu'il eût goûté fort toutes ces charmantes et piquantes esquisses qui sont

Des mœurs du temps un portrait véritable.

Des mours du temps un portrait véritable.

Il ne faut jurer de rien est, à mes yeux, une véritable et délicieuse comédie où il n'y a pas un caractere qui ne soit très-nettement tracé, très-vivement saisi. Ce sont d'excellents originaux que l'oncle Van-Buch, et son neveu, et la baronne, et jusqu'à l'abbé, bien qu'il rappelle un peu le Robinet de la Contlesse d'Escarbagnas. Je ne connais pas, dans notre théâtre, une ingénue plus aunable que Cécile, depuis que M. de Musset a retranché de son rôle et de celui de Valentin toutes ces révasseries sentimentales, tous ces lieux communs sur le soleil et sur la lune qu'il avait copiés daus les romans allemands.

alternands.

C'est là, à mon sens, où réside la meilleure part du talent de M. de Musset; c'est ce qu'il a créé de plus pur, de plus acheré, de plus propre à charmer les esprits délicats. Et ce que je dis des *Procerbes* de M. de Musset, je le pense aussi de ses Nouvelles.

de ses Nouvelles.

Mais en préférant sa prose, je ne ferme pourtant pas les yeux sur les mérites de sa paésie. L'auteur de la Nuit d'octobre, de Namouna, d'A quoi révent les jeunes filles, d'Une bonne fortune, des Contes d'Espagne et d'Italie, et même de la Ballade à la lune, est un poéte assurément fort distingué, mais chez lequel on trauve assez ordinairement plus d'un défaut qui blesse et indispose, des façons d'écrier un peu làches et molles, peu d'art dans la composition, des inutations trop visibles, certains procééés artificiés, un esprit qui souvent se cherche et se radine, une sensibilité qui se pose, et enfin trop peu de ces larges, et puissantes inspirations qui parleut à toutes les âmes.

Je dis trop peu; donc M. de Musset n'en est pas absolu-

ment déponyu. Quelquefois il s'est arraché à l'alcève des Andalouses, il a quitté un moment et Ninon et Ninette, ces gracieuses filles de son imagination; il a laissé là Margot, et il a jeté un regard sérieux et profond sur les mœurs et les

On a souvent cité le beau début de Rolla, qui, du reste, On a souvent cité le beau début de Rolla, qui, du reste, est parfaitement médiorce; il est difficile de nieux commencer et de plus mal finir. Mais enfin le début est trésheau, et M. de Musset est vraiment l'organe des générations de son temps, lorsqu'il y dépeiut, en d'admirables vers, le vide d'un monde dépeuplé par le scepticisme de la science, et qu'il y invoque l'avénement d'une foi et d'une religion nouvelle:

Jésus! ce que tu fis, qui jamais le fera! Nous, vieillards nes d'hier, qui nous rajeunira?

Nouv, vieillards nes d'hier, qui nous rajeunira!

Cette idée est revenue plusieurs fois dans les poésies de M. de Musset. On la trouve déjà, longuement délavée, dans le conte de Mardoche, et elle revient encore, vigoureusement résumée en quelques beaux vers, dans la plus belle pièce du nouveau recueil de M. de Musset, dans la seule même, il faut le dire, qui fournisse un aliment aux discussions de la critique, dans l'épitre sur la paresse. Parmi les vices et les ridicules de ce temps-ci, qu'il pourrait liétrir, parmi ses maux qu'il pourrait signaler, si sa paresse ne l'en détournait le poète désirance. nait, le poëte distingue

Ce sont là d'éloquentes images et qui prouvent que, si elle Ce sont là d'éloquentes images et qui prouvent que, si elle le voulait, la muse du poête n'en serait pas réduite à refaire une fois de plus les bouquets, les madrigaux et les chansons qu'ellé fait, depuis tantôt vingt ans, pour les Ninon et les Ninette, les Pepa, les Rosalinde, les Lisette et les Margot, toutes ces Iris de nouvelle date qui feront, je le crois, à nos petits neveux l'effet que nous font leurs grand'meres et les abbés galants qui les ont chantées.

Puis, à force de revenir sur les mèmes idées et les mêmes sentiments, on tombe inévitablement dans le prétentieux et le raffiné. Ce que le fond ue fournit plus naturellement, on le demande à la forme, aux mots, au tour de phrase, à la rime. On va du ron feau au sennet et du sonnet au rondeau. M. de Musset, dans son nouveau recueil, va trop souvent de

M. de Musset, dans son nouveau recueil, va trop souvent de ni. de muse, dans en hode al l'autre; il fait des rondeaux qui sont vraiment gen-tils. Mais des rondeaux entre les émeutes du 13 juin et les ter pote à l'autre, it lait des rondeaux qui sont trainent gentils. Mais des rondeaux entre les éneutes du 13 juin et les élections du 10 mars, des rondeaux du vivant de M. Prondhon, des rondeaux quand le socialisme frappe aux portes et déjà les ébranle, ah! M. de Musset, y pensez-vous? Oui, comme vous sans doute, je regrette le temps où ces jolies bazatelles occupaient tout ce qu'on appelait le beau monde ou la boune compagnie. On avait en ce temps-là au moins autant d'espert qu'aigourd'hui, et l'on n'y vivait pas plus mal. Mais ce temps n'est plus, il laut en prendre son parti, et, au lieu de faire de la galanterie rétrospective, s'emparer vigoureusement des vices et des sophismes du siecle, et les flazeller sans pitié avec l'ironie vongeresse du bon sens.

C'est ce qu'a fait, mais en passant, M. de Musset dans son épitre sur la paresse, excellent morceau de saire, malgré les quelques petites taches qu'on y pourrait relever cà et là. Ah! si M. de Musset avait persévéré dans cette voie et la abordé hardiment le poème satirique, quelle magnifique ma-

All : si M. de ausset avan personne dans de abordé hardiment le poème satirique, quelle magnifique matiere nous lui fournissions, et pour lui appliquer ce qu'il a dit de son ancêtre Mathurin Régnier :

Quel régiment de fous, que de marinnnettes, Quel troupeau de mulets dandinant leurs sonnettes, Quelle procession de pantins désolés, Passeraient devant nous, à sa voix appelés I

Passeraient devant nous, au voix apperes.

Ce que M. de Musset n'a pas voult faire, un autre l'essaiera peut-être, et si la muse lui vient en aide, je crois pouvoir lui promettre quelque succès. Car il donnera à son époque la seule poésie dont elle ait besoin, la poésie de la raison et du sens commun.

Je ne quitterai pas le volumo de M. de Musset sans avoir

la seule poésie dont elle ait besoin, la poésie de la raison et du sens commun.

Je ne quitterai pas le volumo de M. de Musset sans avoir signalé au lecteur les pièces qui le recommandent surtout à son attention, le joli conte de Simone, conté avec une ingénieuse naïveté, avec une facilité spirituelle, mais qui va souvent jusqu'à l'extrême négligence; une Soirée perdue et Après une lecture, deux vigoureuses et mordantes boutades contre le plat métier des imitateurs et les procédés de nos faiseurs dramatiques, qui ont chassé du théâtre le nafürel et la gaieté; l'énergique et spirituelle réponse à la chanson de Becker sur le Rlun allemand; et enfin des stances à Charles Notier et à M. Paul de Musset, où l'on retrouve toute la grièce oquette, toute la vivacité piquante, toute la délicatesse des plus jolis morreaux de l'aimable poète.

Quant au récit de la promenade sentimentale du poète à la forêt de Fontainebleau, témoin de ses amours, je crois que M. Sainte-Beuve ne la tant loude que parce qu'il a eu la bonne fortune de la citer le premier dans le Constitution-nel. Pour qu'une piece lyrique nous touche vivement, il faut qu'elle jaillisse tuit entière d'une pensée on d'une émotion profonte qui en est. l'êtige de M. de Musset ne se compese que d'une série de petits sentiments assez mal joints entre eux par le caprice du poète. Il commence par prier ses amis de le laisser pleurer; puis il dit qu'il ne pleure pas et qu'il est bien tranquille; puis il se rappelle un passage du Dante, et se met à gloser longuement sur ce texte; puis il nous apprend que sa maltresse, l'Objet de cet ancien amour, ciait une intidéle, un sépulcre blanchi; puis il finit en dissut que tout cela lui est bien égal, qu'il a aimé, que cela hi suflit et qu'il se meque de tout le reste.

Tout cela n'est ni grand, ni touchant, et quelques stroples heureuses ne racluetent pas ce qu'il y a de vague, d'indévis, de subtit à la fois et de banal dans les idées et les expressions de ces ves:

Les qualités, et même les défauts des poésies de M. de Musset

1. Ernest Prarond, dont les agréables contes ne pêchent ue par excès de verve et un surcroit de poétiques rémisseences; M. Charles Bataille, auteur de vers ou l'on revouve avec plaisir de gracieux échos de Namouna et des Chansons de Béranger et quelques accents d'une originalité quante; M. Armand de Flaux, l'auteur des Nuits d'Eté, uits charmantes où l'on boit et où l'on fait l'amour du soir sequ'au matin, où même on tue et l'on empoisonne un peu elon la mode du jour. M. Armand de Flaux est souvent graieux et plaisant, mais je crains qu'il ne soit quelquefois different. In conç des muses, qui sunt vierees depuis trois different.

neux et paisant, mais je crams qu'n ne son querquerois discret. Au nom des muses, qui sont vierges depuis trois nille ans et plus, qu'il y prenne garde! Parmi les produits plus ou moins poétiques de ces der-iers mois, je dois mentionner encore une Gerbe de M. N. lartin, qui seme et moissonne, et qui a fait fleurir sur le errain de notre Parnasse plus d'une fleur de l'Allemagne et e l'Angleterre; et enfin, et surtout, les élégantes et spiri-uelles Figurines de M. Jules de Lamarque, à qui nous deuelles Figurines de M. Jules de Lamarque, à qui nous des ons déjà une Histoire de la Récolution française qui n'a as été assez remarquée. M. de Lamarque est un homme 'esprit et de goût; mais il a un grand tort, c'est de m'a-resser de fort jolis vers qui ne me permettent pas de le juer comme je le voudrais. J'ai reçu aussi d'une femme libre, du nom de Claudia,

uelques vers en faveur de l'émancipation de son sexe. Je

s ai un peu lus, et puis, Je ne sais, je ne sais ce qu'ils sont devenus.

l'honneur! je les regrette, car j'en retrouverai difficilement l'aussi plats.

aussi piats. J'ai moi-mème enfin payé récemment mon tribut aux mu-es, et mon bénévole éditeur M. Michel Levy me prie d'an-oncer qu'il vient de mettre en vente la scène comique, un oncer qu'il vient de mettre en vente la scene comque, un Jonsieur qu'on n'attendait pas, que j'ai fait représenter au 'héâtre-Italien, le 45 février dernier, dans une représenta-ion extraordinaire au bénéfice des crèches.

ALEXANDRE DUFAÏ.

Les lecteurs de l'Illustration n'ont pas oublié une série de puatre articles illustrés, publiés au mois de juin 1849 sous e titre: Journal d'un Colon. C'était le récit touchant des ccidents, des émotions et des impressions d'un artiste discodents, des emotions et des impressions à un artiste dis-ingué, d'un esprit simple et ferme, d'un cœur dévoué, al-ant demander à un travail pour lequel il n'était point fait, es moyens de vivre et de faire vivre sa femme et son jeune infant. M. Beaucé, c'est le nom de notre artiste, avait prounfant. M. Beaucé, c'est le nom de notre artiste, avait pro-nis de nons envoyer la suite de son journal; il nous l'ap-porte lui-mème, car il n'a point trouvé, non plus que beau-coup d'autres, dans nos colonies d'Afrique, ce qu'il y che-rhait. Plus heureux que beaucoup d'autres, cependant, il a schappé, ainsi que les siens, à la mort qui a enlevé, dans le illage où il avait été étabil, la plus grande partie de nos amigrants. Il a donc renoncé à défricher son jardin de Zuangrains. If a quie refloite a definite son journal; il a continué d'écrire son journal; il a continué le dessiner les sujets pittoresques de son observation, et louis ne tarderons pas à faire partager à nos lecteurs l'inté-ét que ses nouveaux récits nous ont causé. Ils y trouveront ret que ses nouveaux recits nous ont cause. Ils y trouverous plus que l'histoire intime de l'auteur; le champ de ses études s'est agrandi; c'est l'histoire même de la colonie, celle des ieux ou les enfants et les trésors de la France vont mourir at se perfer, faute peut-étre d'une bonne administration, sans gloire et sans profit pour la colonie et la métropole.

Histoire de la Pomme de terre.

La pomme de terre est le meilleur présent du Nouveau-La pomme de terre est le meilleur présent du Nouveau-Monde. L'or du Pérou et du Mexique fit abandonner aux Bspagnols l'agriculture, la véritable richesse d'un pays, et amena la décadence de l'empire de Charles-Quint, « dans lequel le soleil ne se couchait point. » L'homme est l'esclave des besoins qu'il se crée. Pendant des milliers d'années il a vécu sans la pomme de terre, et cependant il lui serait aujourd'hui impossible de vivre sans

e. C'est ce qu'on a vu récemment : la maladie de elle. C'est ce qu'on a vu récemment : la maladie de la pomme de terre n'a-t-elle pas fait plus de victimes que le choléra? Si l'histoire était effacée de nos souvenirs, nous ne pourrions jamais croire que la culture de ce précieux tu-bercule, inséparable de l'existence de plusieurs millions de nos semblables, date à peine d'un siecle. On le connaissait sans doute depuis plus longtemps, mais on lui préférait d'a-bord la carotte et le navet. C'est que le goût, tant au propre

bord la carotte et le navet. C'est que le goût, tant au propre qu'au figuré, exige une sorte d'éducation..... En jetant un coup d'oil sur la carte de l'Amérique, on voit une longue chaîne de montagnes, comme l'épine der-sale d'un squelette, traverser le nouveau continent du nord au sud jusqu'au cap Horn. Cette chaîne, très-rapprochée de la côte dans sa partie méridionale, oppose à l'océan Paci-fique une barrière infranchissable, et ses cimes neigeuses portent, comme l'Atlas, la voûte du ciel. Au pied des Andes (c'est le nom qu'on donne à cette chaîne), on peut admirer la véctation luvuriant des tromiters. portent, comme l'Atlas, la voûte du ciel. Au pied des Andes c'est le nom qu'on donne à cette chaîne), on peut admirer la végétation luxuriante des tropiques, tandis qu'à leur sommet on ne rencontre que les lichens de la Laponie. Les vallées, plus ou moins larges, formées par l'écartement des branches de ces montagnes peuvent offrir tous les climats intermédiaires, avec leurs productions naturelles, superpo-sées par gradins. C'est dans une de ces vallées (plateau de Callao), non loin de Cusco, résidence des anciens rois du la company de la c Pérou, que les Espagnols trouvèrent, au seizième siècle, la pomme de terre.

pomme de terre.

« La température, dit leur historien Acosta, est si froide et si seche dans le plateau de Callao, qu'il ne pent y croître ni mais, ni froment; mais ces céréales sont remplacées par des racines qu'ils sément et qu'ils appellent papas. C'est le manger des Indiens. Ils cuellent ces papas et les laissent sécher au soleil, puis les pilent et en font du c'huyno, qui se conserve plusieurs jours et leur sert de pain. Ils les mangent

encore fraîches, bouillies on rôties. Enfin ces racines sont encore traiches, bouillies ou rottes. Entin ces racines sont tout le pain de ce pays, tellement que, quand l'année en est bonne, ils s'en rejouissent fort, parce que assez souveut elles se gelent dans la terre, tant est grand le froid et l'intempérie de cette région. » (Joseph Acosta, Histoire naturelle et morale des Indes, année 1590.)
Cieça, Gomara, Benzon, et d'autres bistoriens de ce temps

s'accordent avec Acosta Ces témoignages paraissent contre dits par les observations d'Alexandre de Ilumboldt. Cet illustre voyageur ne trouva nulle part la pomme de terre sauvage sur les pentes les plus froides du Pérou et des Corsativage sur les pentes les plus fronces du retou et des con-différes tropicales. Mais on se tromperait gravement si l'on voulait toujours conclure de ce qui est mantenant à ce qui était autrelois. Que sont devenus les Incas? Qu'est devenue etait autretois. Que sont devenus les Incas? Qu'est devenue cette race d'Indiens qui, du temps d'Acosta, se nourrissait de chugno? Les Espagnols songeaient à toute autre chose qu'à cultiver les papas; et ces plantes abandunnées, ne pouvant, dans ces régions froides, se propager spontanément par les graines, devaient avoir singulerement diminué de nombre au bout de deux siecles. De plus, les observations de Humboldt sont loin d'être confirmées par d'autres voyageurs. Meyer trouva la pomme de terre sauvage au Chili, et la Société d'horticulture de Londres a publié récemment les la Société d'horticulture de Londres a publié récemment les expériences concluantes qu'elle vient de faire avec des échantiilons de l'espèce type que Cruickshank avait recucil-lis aux environs de Valparaiso (Tronsactions de la Société d'horticulture de Londres, tome V, page 249).

Quoi qu'il en soit, le récit d'Acosta et de ses contemporains reste intact. Le pain de chugno etait fort en usage dans les provinces froides du Pérou, et faisait la principale nourriture des ouvriers employés aux mines de Potosi.

Mais il y a plus d'un tubercule farineux. Le soleil tubécte de la contraction de la contracti

reux, le liseron batatas, plusieurs espèces d'orchidées pré-sentent, dans leurs racines, des rendlements épais qui sont de véritables réservoirs de fécule. Alexandre de Humboldt a rencontré dans les Cordillières du Mexique la capucine comestible (tropæolum esculentum). Et tout récemment n'a-ton pas apporté de l'Amérique les tubercules de l'anios t-on pas apporté de l'Amérique les tubercules de l'apus tuberosa et du psoralea esculenta, deux plantes vosines de nos haricots? Nous ne parlons pas du manioc et de l'igname, qui ne croissent que dans la zone torride. Il y avait denc l'à un problème historique à résoudre, et heureusement la solution fut aussi prompte que décisive.

Voici comment

Le roi très-catholique Philippe II fit hommage au pape, sans doute à cause de l'analogie du nom, de quelquesunes des popas que les Espagnols venaient de rapporter des Indes occidentales. Ces papas, auxuelles on attribuait, entre antres, une proprieté aphrodisiaque, devaient rétablir les forces délabrées du saint-père. Celui-ci partagea son cadeau avec un cardinal valetudinaire, légat en Belgique. A son tour, le cardinal-légat donna quelques-uns de ces tubercules, toujours comme médicament, à Philippe de Sivry, gouverneur de Mons; mais, au lieu de papas, il les appelait tartufolt, nom que les Italiens ont longtemps conservé. Enlin l'hilippe de Sivry envoya deux tartufolt au célèbre botaniste français Lécluse, qui séjournait alors à Vienne. Cet envoi, il importe d'en constater la date, eut lieu en l'année 4588. Cette fois le secret fut trahi. Au lieu de manger ces tubercules, Lécluse palata il décrivit et Le roi très-catholique Philippe II fit hommage au pape, neu en Tannee 1588. Cette fois le secret lot train. Au neu de manger ces tubercules, Lécluse les planta; il décrivit et dessina, le prenier, dans son Historia rariorum Plantarum, lib. IV, cap. 54, le végétal ainsi obtenu et anquel il trouva d'abord de l'analogie avec l'arachnis de Théophraste

trouva d'abord de l'analogie avec l'arachnis de Théophraste (pistachier de terre).
« La racine de cette plante, connue depuis peu d'années en Europe, est comestible; elle était, selon mon jugement, inconnue aux anciens. Le bulbe, qu'il faut semer chez nous en avril, pas plus tôt, donne, peu de jours après, des feuilles germinales d'un pourpre foncé, villeuses, qui deviennent peu à peu vertes. Les feuilles développées se composent de sing à sent falieles al letranat avec d'autres plus petites, et reinq à sept folioles, alternant avec d'autres plus petites, et se terminent par une impaire; elles ressemblent beaucoup se terminent par une impaire; elles ressemblent beaucoup à celles du radis. La tige est anguleuse, d'un pourc d'épaisseur, divisée en rameaux diffus, inchnés vers le sol. La fleur est plissée, comme résultant de la soudure de cinq floilees, d'un pourpre blanchâtre; les étamines sont au nombre de cinq; un style verdâtre; le fruit ressemble à cenomme de cinq', un styte verdatre; le triut ressemble à ce-lui de la mandragore, et contient les graines dans une pulpe aqueuse, blanchâtre. La récolte des tubercules se fait au mois de novembre, après les premieres gelées blanches; in seul pied en donne quelquefois jusqu'à cinquante; ils por-tent de petites marques et où sortent les germes l'année sui-vante. Quant à la propagation de l'espèce, il ne faut comp-ter que que les tubercelles les grains neuver inventions des ter que sur les tubercules. Les graines peuvent produire des

Vers la même époque, Gasp. Bauhin, célèbre botaniste allemand, compléta les observations de L'Ecluse. « Les fleurs, altemand, completa les observations de LECILSE. « LES HEUES, dit-il, ont un pen l'odeur de celles du tilleul. Les tubercules de la racine varient de grosseur et de forme : il y en a de ronds, d'ovales, d'elliptiques; la pellicule qui les recouvre varie également de couleur; l'intérieur est formé d'une

varie également de couleur; l'intérieur est formé d'une meelle où chair ferme et blanche. Quand on vient à les déterrer après leur germination, on les trouve mous et flasques. On les conserve dans un endroit sec, à l'abri des froids de l'hiver, pour les repiquer au printemps. » (Prodromus theatri botamet, p. 89; Francofurt. 1620.)
Baubin avait reçu d'un ami, le docteur Scholz, une figure coloriée de la plante, avec quelques échantillons de tubercules, envoyés sous le nom de papes d'Espaque (1). Doué d'une rare sagacité, ce botaniès signala le premier la resemblance fraupante du visibilité president que tolorie la resemblance fraupante du visibilité president que tolorie de la plante. semblance frappante du vegétal en question avec une plante herbacée très-commune par toute l'Europe, avec la morelle, que les médecins prescrivaient depuis longtemps sous la dé-nomination scientifique de solanum nigrum, qui veut dire herbe con olatrice noire. Bauhin fit donc de l'espèce americaine une solanum, et l'appela solanum tuberosum, nom ra-

(1: La figure de Scholz que Bauhin donne dans son ouvrage n'est point celle de L'Ecluse, bien qu'il prétende la lui avoir communiquée.

tifié depuis par tons les botanistes. C'était là pour ainsi dire the depuis par tous les notamistes. C etalc la, pour ainsi uire, un acte de courage, car il renversait une opinion jusqu'i-lors universellement admise, savoir que les plantes du nou-veau-monde n'ont point de congénères parmi les herbes de

nos champs.

Ainsi, il est bien démontré que les papas avec lesquelles les Péruviens faisaent leur chagno étaient les vraies pommes de terre, qu'il faut distinguer des patates douces (seveet potatoes) que les compagnons de sir Walter Raleigh venaient de rapporter de la Virginie. Ces dernières, qui sortent des racines d'un liseron (convolvulus batatas L.) étaient connues racines d'un liseron (convolvulus batatas L'), étaient comunes chez les Virginiens sous le nom de openauck. On les confondit longtemps avec les pommes de terre; et cette erreur était d'autant plus facile que l'on trouve les unes et les autres dans les mêmes contrées. En rapportant « qu'il y a des especes plus douces qui croissent aux lieux chauds, et dont les Indiens du Péron font certaines sauces et liachis, qu'ils appellent locco, » Acosta désigne certainement les patates douces. Celles-ci, quelque temps avant l'introduction de la pomme de terre, étaient servies comme un mets délicat sur la table des Anglais ri, hes; elles entraient aussi dans les fameuses confitures de Falstaff, qui passait pour un puisant abrodisiaque (t) puissant aphrodisiague (4).

puissant aphrodisiaque (4).

Il ne faut pas croire que la pomme de terre ait été de prime abord accueillie avec une faveur marquée, et introduite, comme plante alimentaire, dans la grande culture. Pendant plus de cent cinquante ans, on ne la montrait que comme curiosité dans quelques jardins de l'Espagne, de l'Italie et de l'Angleterre, L'Écluse en fit la première expérience gastronomique : il en mangea quelques tranches cuites, braisées au jus de porc frais. « Et, en vérité, s'écria-tij, je ne les trouvais pas plus savoureuses ni plus agréables au cont que les navets mêmes » (Et gan engaires contractes contractes en la contracte de l'account que les trouvais pas plus savoureuses ni plus agréables au contracte les navets mêmes » (Et gan engaires encodes parents de l'account que les trouvais pas plus savoureuses ni plus agréables au contracte l'account que les trouvais pas plus avoureuses ni plus agréables au contracte de l'account que les trouvais pas plus savoureuses ni plus agréables au contracte de l'account que l'accou goût que les navels mêmes. » (Et same non minus agreantes au goût que les navels mêmes. » (Et same non minus sapidas et palato gratas deprehendebam ipsis napis.) Ce jugement du grand botaniste du seizieme siècle doit encourager cux qui cherchent aujourd'hui à naturaliser chez nous deux au-

qui cherchent aujourd'hui a naturaliser chez nous deux an-tres espéces de tubercules également de l'Amérique, l'apics tuberosa et le psoralea esculenta (piquotiane). La pomme de terre était d'abord employée comme un re-mède plutôt que comme un aliment. Suivant Bauhin, on la mangeait cuite sous les cendres et assaisonnée de poivre (ad mangear cute sois res centres et assaisonnée de porve (an venerem excitandam et semen augendum). L'opinion de ceux qui attribuent à l'usage immodéré de la pomme de terre l'accroissement énorme de la population irlandaise serait-elle fondée?— Les médecins du dix-septieme siècle l'ordonnaient Souvent aux phthisiques et aux valétudinaires. C'était le ra-cabout du temps, au fond peu différent (pour le dire en pas-sant) de celui de nos jours. Enfin, dans certains pays, comme en Bourgogne, on en avait tout à fait interdit ['asage comme d'une matière propre à donner des flatuosités

sage comme d'une matière propre à donner des flatuosités et à engendrer la lèpre. Que d'obstacles, que de préjugés à vaincre! On avait bien dit que, dans certains cas, les popos des Indiens pourraient à la rigueur remplacer nos chataignes. En 1663, la société royale de Londres, à l'occasion d'une disette, avait même appelé l'attention des agronomes sur ces tubercules d'Amérique. On avait dit aussi que ce serait un bon aliment pour les pauvres, et qu'en attendant on pourrait toujours s'en servir pour engraisser les cochons. Mais tous ces avertissements n'eurent qu'un faible succes.

Il fallut un coup d'État pour faire adopter la pomme de

ments n eurent qu'un faible succes. Il fallut un coup d'Etat pour faire adopter la pomme de terre à la vieille Europe. Et ce coup d'Etat, c'est Louis XVI qui le fit, avec l'aide ue Parmentier. Né de parents pauvres, et jeune encore, Parmentier servit

comme pharmacien militaire pendant la guerre de Sept-Ans. Fait cinq fois prisonnier et transporté dans des lieux éloignés, Fait cinq fois prisonnier et transporté dans des lieux éloignés, il apprit par lui-même jusqu'ou peuvent aller les horreurs de la famine. Instruit à l'école de l'adversité, il se sentit de bonne heure animé de cet amour sacré de l'humanité qui est la source de grands bienlaits. En 4769, une disette générale avait déterminé l'Académie à proposer un prix pour le meilleur mémoire qui signalerait les végetaux capables de suppleer aux céréales. Parmentier remporta ce prix. S'élevant au-dessous des préjugés, il recommanda la pomme de terre avec une infatigable persévérance. Pour montrer qu'on pouvait la cultiver dans les terres les plus incrates, si solliterre avec une maugabre perseverance. Pour montrer qu'on pouvait la cultiver dans les terres les plus ingrates, il sollicita de Louis XVI et obtint 54 arpents de la plaine stérile des Sablons. Le terrain ensemencé, il attend patiemment que la germination vienne justifier ses espérances et ses promesses que l'on jugeait illusoires. Les fleurs paraissent enfin, et Darmontion, enchantel, ses bitus d'on formes. messes que i un jugeat musoires. Les neurs paraissent entit et Parmentier, enchanté, se hâté d'en former un bouquet dont il est admis à faire un hommage solennel au roi, qui protégeait son entreprise. Louis XVI en pare aussitôt sa hontonnière, et par son suffrage entraîne celui des courti-

sans.

La province voulut jouir des avantages de cette utile tentative, que Parmentier renouvela avec le même bonbeur
dans la plaine de Grenelle. Il fit aux Invalides, avec un succès complet, et en présence de Franklin, l'essai d'un procédé pour obtenir « un pain savoureux de la pulpe et de
l'amidon de la pomme de terre, sans aucun mélange de fa-

Le bouquet à la boutonnière de Louis XVI et les expé Le bouquet a la boutonnere de Louis X/1 et les espa-riences réitérées de Parmentier propagérent rapidement la culture de la pomme de terre dans tous les pays de l'En-rope. Sans doute ce tubercule était, comme nous venons de le voir, connu depuis prês de deux cents ans; mais c'est l'éternelle gloire de Parmentier d'avoir victorieuscement bravé tous les revieuses du secs donneus en démant un produit tous les préjugés de son époque en élevant un produit d'abord dédaigné au rang de nos premières substances ali-

(1) D'après une opinion très-aceréditée chez les Anglais, la pomme de terre ut apportée en Eurorie par l'aminal Francia Drake ou par sir W. Ro-nois ne l'avone pas prise en considération. Il est de même complétem-et faux, comme on vient de voir, que le botaniste anglais Gerard ait donné la prémière figure de la pomme de terre dans son Hérole, publie en 1567.

HOEFER.

Nouveau Sondeur à la mer inventé par M. Le Coëntre,

PADIOVÉ AN MINISTERE DE LA MADINE

Il faut, dans la navigation, pouvoir toujours se rendre compte de deux choses importantes : du ciel et du fond de la mer. Les deux antipodes sont aussi indispensables l'un que l'autre à connaître. Savoir où l'on va, savoir sur quoi

l'on marche pour ainsi dire.

Jusqu'à ce jour, on s'est servi, pour l'opération du sondage à la mer, d'un simple moreau de plomb d'un poids
déterminé, et attaché à une ligne qu'on file tant que
plomb n'a pas touché le fond. On mesure ensuite la longueur de la ligne plongée, et l'on se rend compte ainsi de la pro-fondeur des eaux sur lesquelles on navigue, et de la nature

londeur des eaux sur lesquelles on navigue, et de la nature du fond, sable, rocs ou vase.

Ce système, un peu primitif, en usage depuis des siècles, vient d'être remplacé oficiellement à bord des bâtiments de la flotte française par un nouvel appareil imaginé par M. Le Coëntre, ancien officier du commissariat, à qui de longues navigations avaient donné une expérience pratique qu'il a

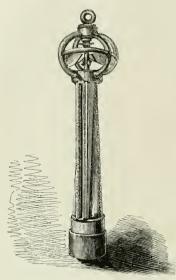
su mettre à profit.

Coëntre, ancien officier du commissariat, à qui de longues navigations avaient donné une expérience pratique qu'il a su mettre à profit.

L'opération du sondage est des plus importantes à bord, soit qu'il s'agisse, pendant la nuit, — dans les environs des côtes surtout, — de fixer sa position, soit qu'il recours à ce moyen pendant le jour, par des temps de brume, alors que l'absence du soleil ne permet pas de prendre la hauteur méridienne. Dans les atterrissages, cette opération devient d'une gravité telle que la sécurité du navire, l'existence de l'équipage, la responsabilité des capitaines dépendent de quelques pouces d'eau de plus ou de moins. Des sondages mal faits, exécutés avec négligence, les moindres erreurs involontaires, ont produit parfois de déplorables événements. Il faut bien le dire, quoique, pendant bien longtemps, on se soit servi du simple morceau de plomb dont nous parlions plus haut, il n'en est pas moins vrai que ce système n'a jamais pu donner des résultats d'une précision telle que l'on pât affirmer avoir toujours été dans le vrai. C'était une question du plus au moins, voilà tout; un à peu près quasi satisfaisant. Et, bien plus, l'opération dont il s'agit a gêné souvent les manœuvres, en ce qu'il fallait toujours ralentir ou arrêter même la marche du navire, et fuir l'approche des côtes, ce qui était parfois contraire à la tactique d'une expédition; car on peut se tromper en croyant avoir touché fond; on peut se tromper encore de marque sur la ligne, etc. Ces divers inconvénients, l'appareil de M. Le Coêntre les évite, et, du tout au tout, procure des avantages considérables dans l'opération du sondage.

Ainsi, tous les rapports remis par les officiers commandants qui, depuis 1841, époque à laquelle les expériences ont été commencées par l'auteur lui-même sur la frégate l'Africaine, tous ces rapports, dis-je, ont constaté les excellents résultats de l'appareil Le Ceëntre; avant tout, il importe que nous donnions de ce nouveau sondeur une description que le dessin ci-joint, levés sur le m

Il consiste en un cône tronqué creux, en cuivre-bronze, d'une hauteur de 50 centimètres, d'un diamètre inférieur, de 15 centimètres, et supérieur, de 5 centimètres. Les parois sont très-épaisses, et sur un des côtés se trouve une glace



Nouveau plumb de sonde inventé par M. Le Coentre.

qui permet d'observer. Une vis sans fin, qui est l'axe du cône, dirige un index ou curseur qu'elle conduit sur une longueur de 300 millimètres.

La vis dépasse la partie supérieure du cône, et deux petites ailes, en forme de nageoires, s'y rattachent. Elles sont perpendiculaires l'une à l'autre; leur inclinaison varie selon ren l'en rent character. que l'on veut obtenir plus ou moins de divisions de l'échelle graduée correspondant à un mètre ou à une brasse, afin de

retrouver au curseur les mêmes indications par mêtre ou par brasse. Les ailettes sont protégées du contact des corps êtrangers par un dôme immédiatement au-dessous d'un anneau destiné à recevoir la ligne de sonde. Le tout est fixé sur un cylindre en plomb qui lui donne une pesanteur convenable pour vaincre la cohésion des molécules du fluide à traverser. Concave inférieurement, cette partie du plomb est garnie de suit pour rapporter la nature du fond. Une fois l'appareil jeté à la mer, la résistance de bas en haut qu'il éprouve fait ouvrir les ailettes, qui, par leur position verticale, se mettent à décrire un mouvement de rotation hélicoïde; la vis obéit dans le même sens, l'index quitte le zéro et parçourt plus ou moins de divisions de l'éc

tation héliçoïde; la vis obéit dans le même sens, l'index quitte le zéro et parcourt plus ou moins de divisions de l'échelle graduée. Des que le plomb a touché le fond tout s'arrête; les ailettes, la vis et l'index, qui se fixe à un point d'où il ne bouge plus, et on ramène l'appareil à bord. On a de cette manière la profondeur des eaux en même temps que la nature du fond.

Il a été constaté par les rapports des officiers les plus expérimentés que les données du curseur sont des plus exactes; on a fait des essais sur des fonds connus, ainsi que cela se trouve consigné dans le rapport d'un commandant, et les résultats on été absolument bons. Les sondages ont eu lieu sur des profondeurs de 20, 40 et même 45 brasses, et par des vitesses de 8 et 9 nœuds, ce qui n'aurait jamais pu avoir lieu par le système ordinaire. avoir lieu par le système ordinaire.

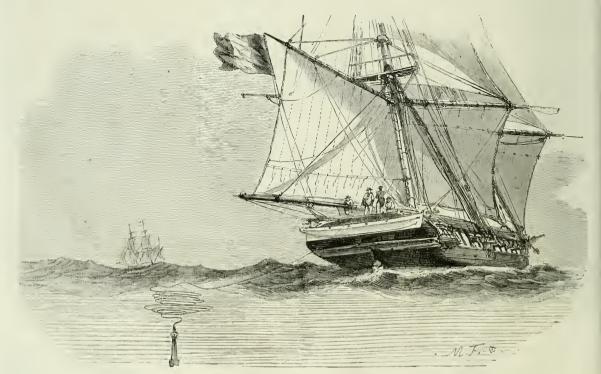
Enfin, ni les courants sous-marins ni les gros temps n'ont

Enfin, in les courants sous-marins in les gros temps a our été préjudiciables au fonctionnement de l'appareil.

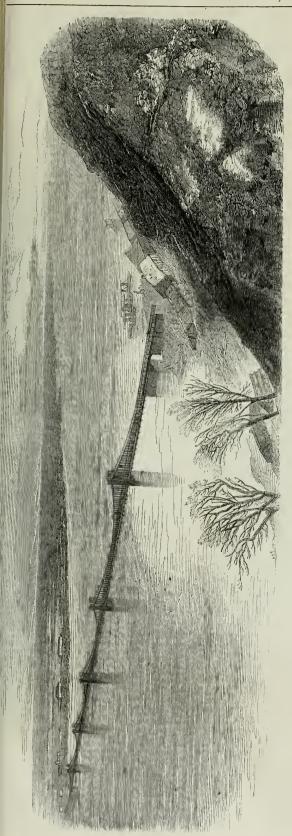
La supériorité du sondeur de M. Le Coentre est, entre autres, de ménager une opération rapide, facile, par les mers les plus furieuses sans avoir besoin de diminuer l'allure mers les plus furieuses sans avoir besoin de diminuer l'allure du navire, puisque les expériences faites l'ont été par les vitesses que nous avons signalées, tant sur des bâtiments à voiles que sur des bâtiments à vapeur. Le commandant d'un bâtiment de cette dernière catégorie faisait ressortir que c'était un incontestable avantage que de pouvoir, par ce moyen, naviguer à petite distance des côtes, en ayant constamment le fond, sans être obligé de stoper la machine. On peut comprendre, en marine, tout ce que cela a d'important

En résumé le mérite de cette invention a été établi sous En résume, le mèrite de cette invention a été établi sous les rapports, et les officiers qui ont été appelés à se servir de l'appareil de M. Le Coëntre l'ont signalé comme un service éminent rendu à la navigation. Il faut espérer, aujourd'hui que le ministre de la marine a prescrit de l'embarquer à bord de chaque bâtiment comme instrument réglementaire, que ce plomb de sonde se popularisera avec

regiementaire, que ce pionin de sonde se popularisera avec rapidité. Ce sera une juste récompense due aux soins, aux efforts et à l'intelligence de M. Le Coëntre, qui a reçu déjà la croix de la Légion d'honneur, et une mention honorable après l'exposition de 1844.

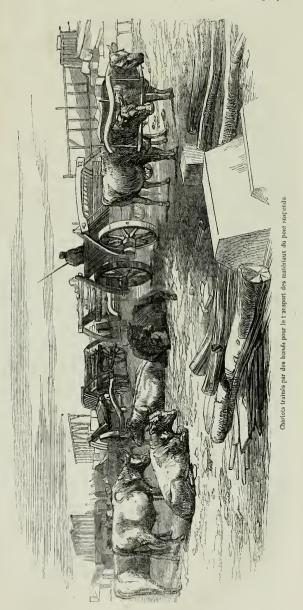


Opération du sondage à la mer avec le plomb de sonde de M. Le Coentre.



Le Pont de Klew.

La Russie, qui ne possédait encore que des monuments de luxe : églises, palais consacrés à Dieu et au monarque, entre dans la période des monuments d'utilité consacrés au peuple. Son début dans ce genre sera brillant : elle va posséder un des plus heaux ponts suspendus qui se soient encore construits. Chose singulière, ce sont des Anglais qui la doteront de cette merveille : les petits présents entretiennent l'amitié. Le Dniéper est un des plus grands fleuves de l'empire russe, et parmi les villes qu'il traverse dans son cours si étendu, des environs de Smolensk à la mer Noire, la plus importante est Kiew, el premier berceau du christianisme préché parmi les hordes nomades qui couvrirent d'abord les steppes de cette contrée. Kiew, antique Panthéon des divinités slavones, fut la première ville sainte de la religion chrétienne grecque.



Aujourd'hui elle est une ville savante, où plus de 1,500 étudiants viennent annuellement suivre les cours d'une université qui, parmi ses titres glorieux, compte celui de posséder un nom latin d'une longueur très-honorable : Academia orthodoxa Kiovo-Mohilorano-Zaboromskiana.

La ville, située sur la rive droite ou méridionale du fleuve, est très-étendue et s'élève de colline en colline, embrassant dans une quadruple enceinte quatre parties distinctes. Pour le voyageur qui vient de l'ouest de l'Europe, son aspect est celui d'une grande capitale asiatique. Le Podol, quartier commerçant, occupe une plaine hasse à l'ouest, le reste de la ville est à 200, à 300, et même à 400 pieds plus haut. Les environs, jusqu'à quelques lieues en aval et en amont sur une largeur d'une à deux lieues, sont plats et marécageux. En hiver, lorsque les eaux sont hautes, la ville n'est accessible du côté du nord que par une longue chaussée. C'est à l'extrémité de cette chaussée que le pont suspendu traversera le Dniéper, pour aboutir au pied des collines escar-

pées de la rive droite. A cet endroit, le fleuve cesse de forpées de la rive droite. A cet endroit, le fleuve cesse de for-mer un nombre infini de canaux, pour réunir ses eaux dans un seul lit profond : c'est le point où il est le plus resserré. Il ne laisse pas cependant de conserver encore une largeur d'un demi-mille anglas (les quatre cinquièmes de la longueur de la terrasse de Saint-Germain), avec une profon-deur qui varie de 30 pieds à la lin de l'été jusqu'à 50 pieds au printemps, lors de la fonte des neiges.

au printemps, fors de la fonte des neiges. Cet abline forma longtemps la barrière qui préservait la Pologne des invasions des vieux Moscovites; aujourd'hui Pologne des invasions des vieux Moscovites; aujourd'hui la civilisation et les nécessités du commerce ont décidé qu'il

eût à disparaître.

eut à disparaitre.

Le terrain des deux rives est sablonneux, mouvant; le lit
du fleuve subit des changements fréquents; la fonte des
neigres a, dans ces contrées, quelque chose de bien plus
terrible qu'en France ou en Angleterre: il fallait donc, pour
premières conditions d'un poent, établir le moins de piles
possible et des ouvertures immenses. On voulait en outre possible et des ouvertures immenses. On voulait en outre que le devis se maintint dans certaines limites données. Un pont suspendu répondait le mieux à ces deux exigences. L'ingénieur, M. Vignoles, au lieu de càbles formés de fais-ceaux de fils de fer, a préféré les chaines composées d'anneaux plats de fer forgé. C'est le système que Telford a employé pour les ponts de Menai et de Conway dans le pays de Galles et dans plusieurs autres localités de la Grande-Bre-Galles et dans plusieurs autres localités de la Grande-Bre-tagne; c'est aussi celni que Tierney Clarke a employé sur le Danube, à Pesth en Hongrie, et cependant tous ces ponts n'ent qu'une seule onverture. Le pont suspendu de Kiew en aura quatre principales, chacune de 410 piels (me-sure anglaise), deux autres de 225 pieds et en outre une ouverture de 50 pieds pour un canal pratiqué sur la rive ouverture de 50 pieds pour un canal pratiqué sur la rive droite; cette partie sera un pont tournant pour le service de la navigation du fleuve. C'était donc cinq pules à établir en eau profonde, une culée sur la rive gauche, l'autre culée sur la rive droite (laquelle, par suite du canal latéral pratiqué, présente sur ce point une véritable île de maçonnerie), plus une autre culée pour le pont tournant sur le canal. Ces piles et culées, surtout les deux dernières, ont exigé l'établissement de caissons d'une dimension tout à fait extraordinaire. lls présentent des portiques d'un style neuf et original, et s'harmonisent parfaitement avec les bastions des forteresses

s'harmonisent parfaitement avec les bastions des forteresses de première classe qui couronnent les hauteurs de Kiew.

Le tablier du pont a 53 pieds de largeur, dont 35 réservés à la chaussée pour le service des voitures. Il est sitspendu par quatre chalmes disposées par deux couples, et lendues d'un portique à l'autre. Ces chaînes ne supportent que la chaussée seulement. Les trottoirs pour les prétons sont, à vrai dire, des passerelles, et ont leur point d'appui sur des modillons qui enfourent les piles à l'extérieur; les deux voies pour les prétons sont complètement indépendantes de celle destinée aux havant et aux voitures. Les chaînes sont formés. pour les pictons sont completement indépendances de cédestinée aux chévaux et aux voitures. Les chaînes sont formées d'auneaux de 12 pieds de long : ce sont des barres de fer forgé, reliées entre elles par des boulons. Huit anneaux accolés forment l'épaisseur d'une chaîne. La longueur totale accolés forment l'épaisseur d'une chaîne. La longueur totale des chaînes, en suivant les courbes qu'elles décrivent d'une pile à l'autre, est d'environ quatre milles anglais. Pour le pont tournant, de 50 pieds de longueur, en n'a employé que du fer le plus malléable; son tablier a également une largeur de 53 pieds, et le poids total du fer excède à peine 400 tonnes (moins de 51,000 kilog.). Ce pont se meut horizontalement (d'après le même système que les plates-formes pour les locomótives). Il suffit de quatre hommes pour manœuvrer l'appareil. Le tablier présente certaines combinaissons nouvelles de l'emploi du bois et du fer. Le parante est nœuvrer l'appareil. Le tablier présente certaines combina-sons nouvelles de l'emploi du bois et du fer. Le parapte est d'une élégance et d'une légéreté remarquables, avec des ornements en fer forgé. Ou a évité autant que possible daus toutes les parties de l'œuvre d'employer la fonte. Le poids total du fer qui y est entré est évalué à 3,300 tonnes (plus d'un million six cent mille kilogrammes), y compris l'outilage qu'on a do organiser sur place au fur et à mesure des travaux. Toute cette masse de fer est sortie des usines d'Angleterre, et avait été soumissionnée par les principaux fabricants. Il a fallu quinze vaisseaux pour la transporter à Odessa sur la mer Noire, c'est-à-dire qu'elle a fait sur mer le tour de l'Europe par Gibraltar et les Dardanelles. D'Odessa elle a été transportée à Kiew, voyage d'une centaine de lieues, sur des chariots à bœufs, à travers des steppes sauvages qui, presque partout, manquent de routes, et même de tout ce qu'on pourrait qualifier ainsi. (Il est probable que cette partie du transport se sera accomplie par corvées.)

L'outillage de cette œuvre est énorme. On ne compte pas moins que neuf machines à vapeur, dont deux à demeure et d'une force de 50 chevaux chacune; les autres sont mobiles et de la force de huit chevaux. Elles servent à pomper l'eau, élever les piles, broyer le mortier, monter la charpente

elever les piles, broyer le mortier, monter la charpente, le fer, etc.; charrier les matériaux, exécuter une foule de travux, en épargnant la fatigne aux bras humains.

On a établi sur toute la largeur du Dnièper un pont temporaire avec chemin de fer, qui se relie par un plan incliné, qui se dessert lui-même aux hauteurs de Kiew, où sont établis les ateliers, et d'où l'on fait dessendre de grands bloes de granit et des masses de fer aux travailleurs sur le fleuve. Les dépôts de granit, de briques, charpent, mortier, chaux, pierre à bâtir, couvrent plusieurs acres de terrain. Un village tout entier de magasins, de houtiques, d'ateliers, de maisons pour les ingénieurs et de cottage pour les nombreux ouvriers, s'est formé sur une levée, q'u'on a construite tout exprès au-dessus du niveau dos hautes eaux du fleuve. Une administration compléte s'est organisée, et le tout fonctionne avec un ensemble parfait. La brique dont on se sert tienne avec un ensemble parfait. La brique dont on se sert est très-dure et d'une belle couleur pâle. On a ouvert pluest tres-time et a une fene content pais. On a unvert puis sieurs carrieres de granit fout exprès pour ces travaux; mais la majeure partie, et les blors les plus gros et de meilleure qualité, se tire d'une trentaine de lieues de distance, et vient sur des chariots à begafs, majgré le manque de routes. Le ciment hydraulique mérile qu'on en parle. C'est, en réa-lité, une pouzzolane artificielle qu'on fait avec une argile particulière qui se trouve dans le terrain des collines do

Kiew. On suit, pour cette préparation, la méthode que le riew. On suit, pour cette preparation, la memode que le célebre ingénieur français Vicat indique dans sun dernier ou-vrage. Iluit grands fours et de nombreux moulins à brover travaillent à cela nuit et jour, et en livrent environ 500 pieds cubes en vingt-quatre heures.

cubes en vingt-quatre heures.
Les travaux ont commencé en avril 1848; la cérémonie de la puse de la premiere pierre a cu lieu en septembre de la même année. Dans les premiers mois de 1849, on avait installé huit caissons, dont deux emportés par les crues du printemps ont dû être refaits entièrement. A l'entrée de l'hiver, les fondations des culées ainsi que celles de deux piles étaient parfaitement terminées. Pour préserver toutes les étaient partattement terminees. Four preserver toutes tes fondations et les cuissons, on s'est servi de garnitures de claies et d'argile, d'après le système récemment adopté en Hollande; M. Vignoles a fait venir tout exprés des entrepre-neurs de ce pays. On espère que toute la bâtisse sera ter-Hohande; M. Vigneles à lait veuir tout expres des entrepre-neurs de ce pays. On espère que toute la bâtisse sera ter-minée vers la fin de la saison de 1850, et que dans le courant de l'antomme 1851, le pont suspendu de Kiew pourra être livré à la circulation

Les crues extraordinaires de 4845 ont grandement endommagé la chaussée qui, du côté du nord, conduit au Dniéner, et l'on aura à réparer les routes sur la rive droite. Difference of the data a reparet restroited surfar rive arouse.

On construit sur la rive gauche une belle route neuve qui longera le fleuve au pied des collines, et desservira le quartier commerçant et les forteresses les moins élevées. Une autre route conduira par une pente douce au sommet des

Les devis du pont lui seul sans compter les travaux pour les abords, s'élèvent à 11 millions de frances. M. Vignules, sur l'ordre de l'empereur, a fait les plans et donné les des-sins de plusieurs autres grands ponts sur différents fleuves de la Russie, ainsi que de quelques autres travaux d'utilité publique : les usines anglaises sont appolées à fuurnir tout le for qui sora nécessaire.

Bibliographie.

Histoire de la peinture en Italie, guide de l'amateur des beaux-arts; par John Coindet. Genève un Paris. 1849. Cherbulliez. val in-18

Les gens instruits ne peuvent plus de nos jours rester étran-Les gens instituits ne peuvent plus de nos jours restet etran-gers à une foule de connaissances variées, dans lesquelles on n'aurait vu autrefois que d'inntifes distractions à des études ha-bituelles. Quel est le littérateur ou l'homme du monde qui, dans numenes, que test ie interateur ou l'nomme un monae qui, dans un moment de loisir, ne cherche à acqueiri quelques notions justes sur les beaux-aits et sur leur histoire, sinon par entrai-a-ment de godt, du moins par pudeur d'ignorance? C'est pour tépondre à ce besoin qu'ont été rédigés, depuis quelques années, taut de traites élementaires et de manuels sur l'architecture, sur taut or traites elementaires et de manuels sur l'atenticeure, sur la peinture en particulier nous citerons les excellents musées de M. Viardot, les manuels allemands du docteur Kugler, qui ont été traduits en auglais et popularisés par le libraire Murray dans la série de ses Hand-boals; l'histoire de la peinture flamande et hollandaise, par M. Artiche H. (1888). bodis; Phistoire de la peinture flamande et hollandaise, par M. Arsène Houssaye (1848), et enfin Phistoire de la peinture en Italie que vient de publier M. John Coindet. Un onvrage célèbre et justement estimé sur le mème sujet, par Pablé Lanzi, a été traduit en française en 1824; mais son érndition étendue ne s'adresse qu'aux curieux. L'ouvrage superficiel de M. Orloff (1817) est sans valeur. Celui de M. Beyle est spirituet, paradoxal et incomplet. L'histoire abrégée de la peinture en Italie, par M. Coindet, paraît donc dans un moment favorable; elle comble une lacune et répond à un besoin vrai. C'est un livre de bonne foi. L'auteur a visité les musées de l'Italie et nulle part il ne cède à la tentation, à laquelle on s'abandonne si facilement aujourd'hui, de formuler des onniones eyeretrimes et resonnelles. El a beaucom tion, a laquette on s'apandoma si izertemi n'aujouta fui, de tor-muler des opinions «centriques et personnelles. Il a bacaronp lu et, préférant la vérité à l'originalité, il a fait un choix judicieux des théories les mieux établies et des jugements les plus sûrs recueillis par lui dans ses prédécesseurs. Dans le desir d'être utile, il n'a pas craint, et il l'avoue avec franchies, de leur en-utile, il n'a pas craint, et il l'avoue avec franchies, de leur enprunter largement. Ceux qui savent reconnaîtront aisément les sources diverses de ces emprunts multipliés, mais comme l'au-teur qui les a habilement réunis leur a donné l'unité de son jugement sain et de son goût tempéré, ce résumé d'opinions diverses mais non contradictoires, tourne entièrement au profit du lecteur mais non contradictoires, tourne entièrement au profit du lecteur. Avant d'être imprimé et publié, ce cours d'histoire a été professé à Genève devant un auditoire nombreux, où se trouvaient hean-coup de personnes distinguées dans les sciences et les lettres. C'est ainsi que M. William Schlegel faisait en 1827, à Berlin, un cours public sur les beaux-arts, qui a été depuis traduit en fina-çais, C'es exemples que je cile sont à notre adresse, Bien des choses qui se font à Pétranger et qui ne se font pas chez oous accusent notre insouriance et sont des échecs pour notre amonrarge actions! propre national.

accusent notre insoureance et sont des echees pour notre amourpropre national.

L'auteur s'est proposé de donner une idée génerale, mais suffisamment complète, de la marche des beaux-arts en Italie depuis
la renaissance jusqu'à la fin du siècle dernier, de faire connaître
le caractère distinctif de chaque école, le mérite individuel des
grands maîtres et de leurs principaux chefs-d'œuvre, enfin les
théories artistiques qui ont prévalu. Se rappelant la satiété et la
lassitude produttes chez lui à son entrée en Italie par la profusion des objets d'art qui se disputaient son attention, il a voulu
epargner cette impression confuse et cette fatigue au becteur, en
môtifiant à son étude que l'evamen des plus grands maîtres des
diverses écoles. Il a pu ainsi concentrer l'interêt de son tavaul
et en rendue la tecture suivie agréable; tandis que le lecteur qui
aborde l'ouvrage du docte abbe Lanzi se trouve bientôt rebuté
par l'effroyable multiplicité des noms. Nous approuvons fort ce
parti pris. Cependant, comme M. Coulodel intitule son histoire
de la peinture en Italie; Guide de L'emateur des becaux-arts,
il nous senaide que l'auteur, au moyen de notes sonuaires raide la peinture en Italie: Guide de l'amateur des beaux-arts, il nous semble que l'auteur, au myern de notes sommaires rat-tachées au texte principal, aurait pu compléter son récit histori-que touchant un certain nombre de peintres moins importants. L'omissien des nous econdaires est peut-être poussée trop loin. Ainsi, par exemple, lorsqu'à la fin du 12 volume (p. 305), l'au-teur parte de la devadence de l'école Florenture, on sétonne de ne pas voir citer, parmi les arides imilateurs de Michel-Ange, Vasari, le célèbre biographe des peintres italiens, auquel Baldi-nucci attribue une si tacheuse influence sur l'école de Florence. De Daniel de Vollerre, mort en 1506, il passe brusquement au Sasso Ferralo et la Calo Dolce, morts vess 1636, sans faire men-tion, simon de Salviati, du moins de Bronzino, de Sancti de Tito,

de Cigoli, de Cristoforo Allori.... Des omissions pareilles se re produisent aux autres écoles. A l'aide de simples notes on d tableaux chronologiques elles pourront être un juur suppléée

prounisem aux autres ecores A rator de simples notes on a tableaux chronologiques elles pourront être un jour supplée sans nuire à l'unité du point de vue de l'auteur. M. Coindet a adopté, en la simplifiant avec raison, la division par écoles suivie par Lanzi dans son histoire. C'est le seul moye de mettre de la clarté dans le tableau nu développement de l. peinture en Italie. Cependant à côté de cette division qui a, rarine vraie dans les faits, il est un autre aspect qui n'est pa muins digne d'infeiet, C'est relui du développement synchroni que de la peinture en Italie. S'il est intéressant de suivre l'éva fution de l'école romaine depais le Perugia josqu'à Pierre de Cortone et à Charles Maralle, il ne l'est pas noins de la mettre a chacune de esse phases, en regard des autres écoles pour et trer un jugement comparatif C'est une étude curieuse que cells de rechercher sous quelles furmes, avec quelles mances, ave quel sentiment intime se produisait à une époque donnée le géni des diverses races ialiennes, atterprété au même nomenat au foue le l'Adriatique par les Bellini, à Mantone par Mantegna, en Tos cane par l'ibriandajo et le grand Léonard, dans l'Ombrie par le Perugin, etc... Ces syechronismes, etcle histoire comparée con cane par fibriandajo et le grand Léonard, dans l'Ombrie par le Perugin, etc... Ces synchronismes, cette histoire comparée contiennent un plus hant enseignement que les annales consacrée à l'origine, à la filiation d'une seule école. A mon avis, il y aurai prolit à les présenter au lecteur dans ut ablaux général large ment esquissée avant d'aborder les genéalogies particulières. Cet exposerait asna doute à quelques répétitions. Mais cet inconvé nient serait lière tumpense par la libre compréhension et la fer mété de vues qui résufterisent pour le tecteur de cette premiérinitiation. Il nous semble qu'une table chronologique comparées periures, rangées en autant de colonnes qu'îl y a d'écoles, ave les idates de leur noissance et de leur mort, faciliterait aussi sin quièrement l'étude et servigiait à diriere les debuts et à fosce le gulièrement l'étude et servirait à diriger les debuts et à fixer le souvenirs. Nuus désirerions également voir M. Coindet ajoute souvenirs. Nous désirerions egalément voir M. Coindet ajoute un dernier et utile complément à son ouvrage; celui d'une list des œuvres capitales des principaux mattres avec l'indication de collections qui les contiennell. A ce sujet nous dirons en passan que ce n'est pas au Louvre, comme le dit M. Coindet, mais ai palais des Beaux-Arts que se trouve la copie du Jugement der mier, par Sigalion. Nous croyons aussi que le martyre de sain nier, par Sigaion. Aous croyons aussi que le maritre de sain Pierre Dominicain, ch f-d'œuvre de Titien qui ornait l'églis SS. Grivanni e Paolo à Venise, a été récemment transporté l'Académie Si nous insistons sur les améliorations à introduir Pécadémie si nous insistons sur les améliorations à în roduju dans Phistoire de la peinture en Italie, nous avons pour excus de notre indiscretion que nous prenons cet ouvrage an serieux Nous le regardons comme très-utile et destine à répandre d' saines notions. A ce titre nous désirerions le frouver aussi com plet que possible dans les limites de son cadre. Les diverses ad jonctions dont nous parlons ne grossiraient pas beaucoup l'on vrage. Quelques citations sans grande valeur pourraient ét supprimées, les chapitres consacres aux maitres unagons et au progrès de l'architecture être restreints et ramenes à une plu juste mesure. juste mesure. L'ouvrage de M. Coindet se ressent un pen de la forme primi

L'ouvrage de M. Coindet se ressent un peu de la forme primi tive de son enseignement oral. L'auteur ne se dégage pas asse de son amilioire. Parfois il est trop à Genève et s'occupe tro de son voisinage. Vent-il définir le mot ceole, il cite l'école ge nevoise. Que que soit son mérite, que nous nous plaisons à re connaître, elle fait la une singulière figure à côté des école romaine ou vénitienne. — Ne fait-il pas aussi trop d'honneur M. Simon, mort à Genève en 1831, en Sarrétant à discute (1, 155) le passage de son voyage en Italie où il dit que singures du Jugment dermer de Michel-Ange on l'air d grenouilles? — Quelques négligenes de style doivent être attravées à ce regreier mode de nublicité à une seconde éditie tes pignres du Jugentent dernier de ditante-sing ont l'air à grenoutiles? — Quelques negligences de style doivent être ait nues à ce premier mode de publicité. A une seconde editio l'auteur ne manquera cetainement pas de faire disparatire d légères incorrections de phrases telles que celle-ci (t. II., p. 147). Le Tiften lui-même n'avait past traité les sujets de laut styl de cette manière grave qui seule convient à la peinture règieuse. Paul Véronèse moins encore, et le Bassano trajou moins, finit par fonder dans la vulgarité. »— Parmi quelque erreurs inévitables qui appelleront la revision de l'auteur, nou croyons devoir lui signaler les lignes suivantes empruntées a tome 11, page 197, et qui n'ont trait d'ailleurs qué ann ofigaccessoire : « San Gallo, qui succéda à Raphael dans la direction des travaux de Sant-Pierre, avait, lui aussi, conçu un for beau plan pour la coupole qui devait couronner tédifice; mai quand on mit la main à l'auteur, il se frouva que le poids éta d'ait le cervasure les forces de revisiance insuffisantes. Michel-ange qui succéda à San Gallo, corrigeu les erreurs de calcul de so rédécesseur, et sans tien changer aux dumeasions colossales d qui succeda a San Latio, corrigen es étreurs de cateur de sa prédécesseur, el sans rien changer au vilineasions colossales dessin, il en assura l'execution et la duree, » Michel-An simplifia le plan de San Galbo. Les modificacions qu'il lui fit si bir peuvent être appréciées diversement au point de vue critiqui mais le reproche d'avor calculé pour un poids écreami ut shipman i plan the practices discussement an point de vue critique mais le reproche d'avor calcule pour un point de vue critique mais le reproche d'avor calcule pour un point de vue critique mais le reproche d'avor calcule pour un point de versant un des plus habiles constant pes plus mal s'adres ser qu'à un architecte de la valeur de San Gallo, c'est-à-dire , un des plus habiles constitucteus qu'ait possedés l'Italie. San entrer ici dans la discussion de son plan, nous dirons seulemen iq que les paties en renfoncement qu'il presente et qu'on a p critiquer sous le rapport de l'aspect et de l'ordonnance géneral étendaient au pour tour de l'édifire un systeme de voaltes qui de saient servir de contre-fort à l'edifire. Si ce plan un a pas ét suivi, on sait du moins que San Gallo travailla à fortifier les fon ditios de la basilique, et à donner aux constructions me soil dité felle que Michel-Ange put y asseoir avec confiance ses travary posterieurs. San Gallo enfouit une quantité prodigense de matérianx. Nasari lui donne à cet égard les éloges les plu éclatants : « Il qual magnstro se fuses soprà la terra, comet mascoas sotto, fortebbe shipottire ogni terrabite ingégno. Michel-Ange rhangea le plan de San Gallo seulement parce qu'il delait très-complique et que son exequitou aurait entrathe de troj delait très-complique et que son exequitou aurait entrathe de troj chait très complique et que son execution aurait entraîné de imp grandes depouses, et aussi parce qu'il en trouvait certains detait d'un goût babiare. Ce plant, executé en relief et conservé à Rome, est encore un sujet d'admiration pour les artistes aurse de la richesse de son ordonnance et de la science qui s'y

révèle.

Le premier volume de l'histoire de la peinture en Italie es consacré au réveil de la Renaissance, aux evoles florentine et romaine, et aux trois grands nems de Leonard de Vinci, de Withel-Ange et de Raphael. Le serond s'ouvre par l'histoire de paysage en Italie, sujet que M. Ceindet, habile paysagiste lui même, ne pouvait pas omettre. Puis viennent l'école de Naplés les croles venitienne, fombatide, et l'école de Bolçane, of l'échet isme en peinture precedant la décadence complete, sampoint de vue exclusif, l'auteur apprécie bien le mérite indivi-

duel de chaque grand artiste; s'il vient à comparer les grands duel de chaque grand artiste; s'il vient à comparer les grands génies de la piciture entre eux, il donne la préférence aux œu-vres où dominent la pensée et le sentiment sur celles qui ne brillent sculement que par des qualités extérieures. Il tient en grande estime Titien, il l'admire; mais il prefère Léonard de Vinci et Raphaël. Les gens du momde auxquels s'adressent cette publication y trouveront des notions justes et une réelle instruction. Déjà, grâce à un compatriote de M. Coindet, à un charmant écrivain dont la perte récente a laissé de si universels regrets, ils ont pu

dont la perte recepte a laisse de si universeis regrets, ils ont pu aborder les mysfètes de l'esthétique. Ils ne pouvaient arriver aux discussions théoriques du beau par un chemin plus agréa-ble que celui par lequel les guide M. Topfer dans les Menus pre que cetti par tequet les guote M. Fopter dans les Ments propos d'un peintre genevois. C'est de Genève, ville d'indus-trie, de banque et de puritanisme, que partait naguère cette aimable initiation pour aller éveiller les âmes engourdies et trie, de banque et de puritanisme, que partan insquere ceue aimable initiation pour aller éveiller les âmes engourdés et faire des prosélytes à l'art. Dans ces temps d'agitations popula-ires, dont cette ville a pris sa part, l'ouvrage de M. Coindet prouve qu'elle est encore un asile pour l'étude et la contem-bation. A.-J. D.

Manuel général de musique militaire à l'usage des armées françaises, par Geonges Kastner. — Paris, typographie de Firmin Didot. — 1 vol. in-4°.

Il y a déjà deux ans que ce Manuel a été publié. Si nous avons différé d'en parler jusqu'à ce jour, il faut s'en prendre aux cir-constances, qui malheureusement n'ont pas été, depuis lors, très-favorables aux artistes, ni de nature à permettre, comme aux temps ordinaires, à la critique paisible d'appeler l'atten-tion du public sur les ouvrages qui n'avaient que l'art pour objet.

objet.

La musique doit-elle ou ne doit-elle pas être considérée comme un art sérieux? Pour bien des gens, cette question peut encore être à l'état de doute, malgre l'opinion affirmative des plus célèbres écrivains et penseurs tand de l'autiquité que de l'àge moderne. M. Georges Kastner l'envisage, lui, très-séricurement; et derne. M. Georges Kasther Tenvisage, ini, tres-sericurement; et voilà pourquoi son Manuel, fait avec la plus scrupuleuse conscience et une entière foi dans l'art, ne saurait être confondu avec une foule d'écrits de circonstance, auxquels la musique a servi de prétexte; pourquoi aussi il est, a'importe à quel moment, convenable d'en rendre compte; les livres bien faits conservent sans cesse le même attrait de nouveauté.

ment, convenable d'en rendre compte: les livres bien fails conservent sans cesse le mème attrait de nouveauté.

La musique militaire n'avait pas encore été étudiée dans son essence individuelle. La première difficulté que M. G. Kastner a du rencontrer pour l'exécution du plan de son ouvrage, a été, par conséquent, de rassembler les étéenats nécessaires à la partie historique de son sujet. Cette difficulté, il l'a pourtant vaincue, et, on doit le dire, en faisant preuve du plus rare courage. On conçoit à peine qu'il ait pu recueillir tant de document, se tonment sa patience n'a pas maintes fois succombé à de si longues, nombreuses et péoilhés recherches. Le livre ter du Manuel, consacré tout entier à l'esquisse d'une histoire de la musique militaire, est le résultat d'une vaste et singulère éradition. Tous les peuples y ont leur place, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Les histoires les plus dignes de confiance, les plus illustres poc'tes, y sont mrs à contribution, et in vest pas un seul fait avancé par l'auteur qui ne soit appuyé sur le témoignage d'une irrécusable autorite. Cette partie du Manuel général de musique militaire n'est done pas seulement Namuel général de musique militaire n'est donc pas seulement remarquable par l'intérêt qu'elle offre aux hommes spéciaux, sa lecture intéresse aussi et les gens du monde et les artistes non musiciens. On y trouve des renseignements extrêmement rieux, exposés avec beaucoup d'ordre et de lucidité, de man

basés sur un très-judicieux esorit d'examen et sur une complète connaissance de la matière. Les sentiments qui dominent dans ce deuxième livre du Manuel sont ceux-ci : élever la musique militaire au rang qui lui convient comme branche importante de l'art musical ; détruire l'espèce d'indifférence avec laquelle on s'en est occupé jusqu'à présent; faire enfin que les gens du monde, ainsi que les aritis s, puissent, dans leurs conversations, attribuer à ces mots : musique militaire, un sens aussi henorable que ceuli qu'ils accordent à ceux de musique religieuse, musique de théâtre, musique de chambre on de concert.

Le livre troisième est plus spécialement destiné aux questions praiques. M. G. Kastaer y traite d'abord de la manière d'écrire les différeuls morceaux de musique militaire, puis des connaissances que doit posséder un chef de musique militaire dans la théorie comme dans la pratique de l'art, et des devoirs que ses fonctions lai imposent. Sur ces divers points, on ren ontre dans fonctions lai imposent. Sur ces divers points, on ren ontre dans

fonctions lui imposent. Sur ces divers points, on rencontre dans ce livre des instructions très-utiles et tort bien exprimées. Dans ce invec des instructions tres-utilies et tort beie exprimees. Sur introisème article, l'auteur donne un excellent répertoire d'ouvrages didactiques à l'usage des chefs de musique et des musiques didactiques à l'usage des chefs de musique et des musiques distruments de musique militaire, tant auciens que modernes, qui servent d'explications aux planches où ces instruments sont figurés et par lesquelles se termine cette partie du Manuel, Ces planches, au nombre de vingt-siv, ne contiennent pas moins de deux cent quarante formes différentes d'instru-ments, appartenant tous ou ayant appartenu aux musiques mili-taires des différents peuples. Elles offrent aux regards l'attrait laires des différents peuples. Elles offrent aux regards l'attrait d'un véritable musée d'une espèce toute particulière, dans lequel chaque chose est classée avec une mé hode ciaire et intelligente, depuis la trompette droite en argent massil dont il est fait men-

tion dans l'Ecriture sainte, au livre des Nombres, chap. X, v. 1-2, jusqu'aux récentes inventions de M. Adolphe Sax, telles que les familles de la saxotromba, du saxhorn et du saxophone. L'appendice du Manuel n'est pas moins curieux. M. G. Kastner y donne, après quelques explications intéressantes concenant les hatteries et sonneries, un recueil de toutes les batteries et sonneries de l'armée française tant anciennes que nouvelles, c'est-à-lire depuis celles qui furent en urage au temps de Louis XIII, dont le père Mersenne nous a conservé les noms et les airs, jusqu'à celles qui ont été récemment composees pour Pexercice du corps des chasseurs de Vincennes, formant co hout treute planches de musique gravée en tiès-fins caractères. Vingteinq autres planches gravées de même à la suite de celles-ci contiennent les ancienoes sonneries italiennes du dix-septième siècle, les sonneries et batteries nouvelles des troupes napolitaines. tiennent les anciennes sonneries italiennes du dix-septième siè-cle, les sonneries et batteries nouvelles des troupes nagolitaines, piémontaises, des armées belge, prussienne, autrichienne, ba-varoise, hanovrienne, l'ordonnance des fifres de l'infanterie du grand-duché de Sace-Weimar, enfin les sonneries de bugle de l'armée anglaise. On le voit d'après cette simple énumération, ce recueil est vraiment précieux, et il n'en existait pas de pareil

avant lui. Vingt-trois pièces justificatives, qui ont également leur degré d'intérêt en tant que documents officiels, remontant depuis une décision ministérielle prise à Soult-Berg le 12 août 1844 jusqu'à une ordonnance rendue à Saint-Germain-en-Lave le 10 une ordonance renoue à Sami-Germani-e-Laye le 10 juine 1670, signée : Louis, et plus has : Letellier, complètent le Ma nuel général de musique militaire. De tous points cufin cet ou rage fait le plus grand honneur au talent littéraire et au savoir musical de M. Georges Kastner,

Le budget mis à la portée de tout le monde, par C F., laboureur et vigneron dans la Côte-d'Or. — Dijon , 1850. Decailly ln-12. 180 pages compactes.

In-12, too pages compared.

L'auteur anonyme de ce petit volume est un homme de beaucoup de sens et d'esprit. Ses idées sont sages, justes et exprimées
avec une rare clarté. Il possède un remarquable talent d'exposition; il appuie ese raisonnements sur des comparaisons parfois
un peu communes mais toujours saisissantes. Il n'y a vraiment

tion; il appuie ses raisonnements sur des comparasons partois un pen communes mais toujours saississantes. Il n'y a vraiment qu'un reproche à lui faire : il est optimiste, il trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, en un mot il se montre trop souvent plus conservateur que réformateur, Scho M. C. F., la ganule faute de notre époque, son péché mortel, est de croire qu'il visite chez nous deux choses : un gouvernement qui, dans son inférêt et dans redui de ses créatures, pressure les gouvernés pour en obtenir le plus d'argent possible; au gue vernement riche, auquel sine n'est impossible, auquel on demandre tout, daquel on attend tout.

L'impôt, s'écrie-t-il, quel nom mal sonnant! quel être his denx, méchant! quel volcur aux yeux du plus graud nombre! Je l'ai détestir, cet être, comme vons l'abominez, pent-être plus que vous. Il n'était pas de mon part quand, pendant un instant de nia vie, je me suis trouvé à la suite d'un parti.... Aussi je lui donnais tous les plus gros noms. Mais lui, fêtu comme une mule, lois de s'effaroucher, venait pétiodiquement me rendre sa visite. Il m'avait fatigué par ses visites importumes, et, de guerre lasse, ions de s'enarouener, venau petromquement me rendre sa visite. Il m'avait aftigué par ses visites importunes, et, de guerre lasse, je voulus faire connaissance plus intime avec lui : je me mis à l'étudier dans ce qu'il était, dans ce qu'il faisait, dans ses habiretuner dans ce qu'il était, dans ce qu'il faisait, dans ses habi-tudes publiques comme dans ses relations les plus secrètes et les plus intimes; dans ses rapports avec l'agriculture, avec le com-merce et l'industrie, avec le travail de chaeun et de tons. J'ai voulu savoir comment il agissait sur la recette et la dépense et de nous et du pays; en quoi il nuisait ou servait à la circulation

voulu savoir comment il agissait sur la recette et la dépense et de nous et du pays; en quoi il missià io uservait à la circulation générale et privée; puis, après toutes mes études, si je ne me suis pas écrié avec un ancien ministre : L'argent le mieuv placé est l'impôt bien dépensé, je me suis dit du moins : L'impôt n'est pas aussi noir qu'on me l'avait fait; c'est, apres tout, un hon diable avec lequel on gagne à faire conna'ssance. Ayant cette idée, et voyant tant de personnes qui méconnaissaient ses services et le mandissaient, tout comme je l'avais autrefois maudi, j'ai voulu le faire connaître, et, pour cela, bien expliquer, et dans ce lavagag que nous comprenons tous, parce qu'il vent, au lieu de viser à l'effet, exprimer clairement et avec précision une pensée, expliquer, dis-je, ce qu'il est, le rôle qu'il joue. »

Ce travail est divisé en quatre livres. Le premier se réfère à des considérations générales sur les besoins auxquels doit sub-venir l'impôt, sur la position de ceux qui l'acquittent, et sur les avantages qu'en retireut ceux auxquels, dans notre société, on donne le nom de riches, comme ceux qu'on appelle pauvres. Dans le second, l'auteur expose les charges de la France, en expliquant sa dette et ses charges, en disant ce que demandent les services actuels; il analyse avec infiniment d'esprit le budget des dépenses, ministère par ministère. Les dépenses expliquées, la nécessité de l'impôt bien comprise, les services qu'il rend connus, le troisème livre montre les sources auxqueles il prise, en répondant à ces trois questions : Qu'est-e que l'immentiel? en répondant à ces trois questions ; Qu'est-ce que l'immeuble? Qu'est ce que le capital? Qu'est-ce que le travail? Quant au livre quatrieme, il est consacré tout entier au budget des récenes, de l'examen des impôts directs et indirects, du rôle qu'ils jonent, des raisons pour lesquelles on demande leur suppression, des raisons pour lesquelles on temporalistes. Enfin dans sa conclusion modifications dont its sont susceptibles. Enfin dans sa conclusion M. C. F. fait voir la France en présence de son budget des re-cettes et des dépenses, avec son administration basée sur le suf-

cettes et des dépenses, avec sou administration basée sur le suf-fiage universel, pouvant réaliser toute la somme de bien-être accordée à l'espèce humaine ici-bas, et il dit à quelles conditions cette réalisation est possible. Si nous regretfous que le laboureur et vigneron de la Côte-d'Or soit un peu trop satisfait de tout ce qui existe, nous ne porvons qu'applaudir aux idées qu'il émet, aux sentimonis qu'il exprime. N'entrendant reire aux idées qu'il émet, aux sentimonis qu'il exprime. N'entrendant reire autour de lui que vive Bourgogué! vivent les Armagnacs! il se demande souvent qui dour criera vive France! Après tant de siècles de dissensions politiques et religieuses, pourquoi ce conseil fameur est-il encore un conseil utile? Yen profiterous-nous jamais? Ne comprendrous-nous pas enfin que, rejetant tous les noms que se donneut les partis comme une inpronteriors-noisy amaiss? As comprehensions-noisy passening que-rejetant fous les noiss que se donneut les partis comme une in-sulte, une menace et une provocation, nous devons tous nous contenter d'étre Français? - Si fout le monde voulat suivre mon conseil et mon exemple, ajoute M. C. F., les partis exclusifs, haineux, voulant fout pour eux et les leurs, adoptant pour regle de centuite e hors des miens point de salut, « disparaitraient, to tien des ougus exemples. Au lieu de ce que nous veyons, on ne rencontrerail que des hommes animés d'une pensée commune : la force, la puissance et la rich-ses de notre parie, force, puis-sance et richesse gene-rales qui se répartiraient sur chacan de nous. On no serait plus

exclusif, les hommes disparaltraient, on ne verrait plus que les exclusif, les hommes disparaltraient, on ne verrait plus que les diées. Or, croyez-moi, dans tous les partis qui s'agit-mt aujour-d'hui, dans chaque individu appartenant n'importe à quel parti, il existe de bonnes et de mauvaises idées, et la difficulté est de sparer les unes des autres, comme le travail, après le batage, est de séparer les bié de la poussère, de la bouffe et de l'ivraie, est de séparer les bié de la poussère, de la bouffe et de l'ivraie, est de séparer les biés nou svons les van et le crible. Pour discerner les bonnes des mauvaiess idées, et la crible. Pour discerner les bonnes des mauvaies idées, de la cribe. van et le cribie. Pour discerner les boubes des manvaises idées, nous avons le soffrage universel. Avec lui, la France doit entrer dans la voie qui couduira ses enfants à former une nation de frères, si tous tant que nous sommes nous voulons qu'il en soit

Nouvelles ciudes sur la législation charitable et sur les moyens de pourroir à l'exécution de l'article NIII de la Constitu-tion française, par M. Lavothe. I vol. in-8°. — Paris, Guil-launia. 1850. — 7 fr. 50 c.

laumin. 1850. — 7 fr. 50 c.

Les etudes dont se compose ce volume ne sont pas aussi nouvettes que leur titus eswibierait l'indiquer; deux sculement et
des plus courtes, portent une date posterieure à la révolution de
février; les autres, de beaucoup les plus longues, ont été écrites
sons la monarche de 1830; elles avairnt paru sous d'autres titres
qui ne forment plus que des têtes de chapitre; cependant elles
constituent bien un tout homogène. « En les lisant, en parcourant même sculement la table des matières, on comprendra
facilement, dui M. Lamothe, qu'elles ont été inspirées par une
pensée unique, l'amelioration du sort des class-s inférieures; il
sera facile d'y suivre le travail d'un espirit qui, cherchant toojours
à approfondur un sujet, en pénètre plus injuncment les détails
infinis. Bien qu'à l'époque on nous avons publié pour la urenière. à approfondir un sujet, en pénêtre plus intimement les détails intinis. Bien qu'à l'époque on nous avons publié pour la première fois ces études, l'article 13 de la Constitution fût non avenu, nous pouvous dire que nous offrons les moyens de salisfaire à son exécution: l'énoncé de ses dispositions n'a fait que reconnaître, en effet, un besoin depuis lougtemps existant; nous sommes fier de prouver que nous étions du nombre de ceux qui avaient compirs la nécessité de lui donner satisfaction, et qui, sans se préoceuper d'ailleurs des formes gouvernementales, a telendaient la prochaine proclamation des principes de fraternité dont il annonce l'assignance.

l'avénement. » Ces études sont au nombre de trois ; la première a pour titre : Ces études sont au nombre de trois; la première a pour titre; Vieus de réformes fiancières et administratiese dans le régime des établissements de charité. Après avoir jeté un coup d'eji critique sur la fegislation charitable et prouvé Pinsuffisance du fonds de dutation, M. Lawothe pose les bases de la réforme; il montre comment on pourrait acroître le fonds de dotation et remédier aux inconvenients de l'administration actuelle des horememer aux meonveniens de raministration actuelle des ho-pidaux et des hospiess en général ; puis dévirvant l'organisation de chaque service en particulier, il examine à un point de vue tout pratique s'il ne resterait pas quelques réformes à opérer dans ces services. Les chapitres suivants sont consacrés aux modifications à introduire dans la fégislation sur les enfants trouvés et à l'ûnanisation du service extérieur des enfants trouvés et des agents ui concourent à ce service. Enfiu dans le chapitre quatrième et dernier. M. Lamothe s'occupe des réformes à opérer dans le ré-

gime des hôpitaux.

La seconde étude intitulée : Instructions sur les dispositions La seconde ctude infitutee: Instructions sur les dispositions sur les dispositions hypieniques des établissements de benfuisance, contient : 1º les règles spéciales à l'hôpital, à l'hôspire, etc., et 2º des notes pour servir à la réduction du programme général d'un asile d'aliènés, Quant à la troisième, la seule qui soit postériente à la révolution de février, elle traite des moyens d'ametorer le sort de la

classe ouvrière par un travail continu et le développement des institutions de bienfaisance, et elle se termine par des observa-tions sur l'enquête agricole et industrielle prescrite par le aouvernement

gotternement.

Dans un appendice de 60 pages, M. Lamothe a réuni 1º une note sur les formes administratives à suivre pour l'exécution des ouvrages d'architecture; 2º les legendes et plans de l'hôpital du clos Sant-Lazare à Paris, de l'hôpital de Bordeaux, de l'hôpital de Riberac; 3º une bibliographie charitable — elle n'a pas moins de 40 pages — divisée pur catégories methodiques.

M. Lamothe le déclare hautement dans son avant-propos; « Malgré la défaveur qui s'attacha auprès de quelques esprits à ce système et qui peut réjaillir sur son travail, » il est malthusien. Tant que l'intérêt des classes inférieures, dépourvues de capital et dans l'ignorance des lois de l'organisation sociale, les portera à s'entourer d'une famille nombreuse, il croit à la vérité de cette parole, qui ressemble presque, il l'avoue qui-même. à de cette parolle, qui ressemble presque, il Pavone Ini-même, à un cri de malédiction : Il y aura des pauvres. Vollà dans quel sens il est malthusien, répudiant, comme l'ent fait Malthus Ini-même, toutes les Indeuese conséquences que l'on a voulte tier de sa théorie. Aussi a-t-il plus recherche les moyens de lui-mêne, toutes les indeuses conséquences que l'on a voulu tirer de sa tiféorie. Aussi a-t-il plus recherché les moyens de soulager la misère que ceux qui pourraient avoir pour but et pour résultat de la fiire cesser. Toutefois il ne du la paqu'il y aura toujours des pauvres. Le jour où, selon ses expressions, « l'éducation, corrigeant les natures imparfaites, dessillant les yeux couverts encore de l'épais bandean de l'ignorance, pernettra à tous d'entrevoir l'idéal, ce jour, cette heure, il y aura encore des natures inégales en perfection, mais il n'y aura plus de pauvres. Daus son opinion et moment est encore bien éloigné, il ne luira pas pour les générations actuelles; mais quelle que soit la distance uni pous ségared ce pet lut el alors même unit service. thira pas pour les generations activenes; mais quente que soit ta distance qui nous sépare de ce but, et alors même qu'il serait insaisissable par les efforts humains, notre devoir à tons reste le même; il est toujours de tendre à nous en approcher le plus possible. En outre, cette marche continue vers le progrès sera d'autant plus sùre et d'autant plus rapide, qu'elle sera mieux graduée et plus exempte de seconsse.

Aux Abounes.

Nous ne saurions trop rappeler à nos abonnés, dont quelques-uns paraissent n'avoir pas remarqué nos avis précé-dents, que le tome xiv, qui s'arrête à la fin de décembre 4849, dents, que le tome vix, qui s'arrete a la in de decembre 18319, ne sera complet que par la table spéciale de ce volume et par une Table génèrale méthodique, analytique et alphabéti-que, se rapportant aux quatorza premiers volumes de la col-lection. Cés deux tables, ainsi que les titres et convertures du tome xiv, seront envoyées en même temps, et les abonnés sont priés , jusque-là, de ne pas faire brocher ni relier ce

Les collections de la nouvelle édition de l'Illustration qui sont livrées en ce moment ne renferment également qu'une partie du tome xiv. Le complément sera livré gratuitement aux acquéreurs.

Histoire de la peinture flamande et hollandaise (1).

La préface du premier volume de cet ouvrage est datée du mois de juin 1844. Les volumes II et III ont été publiés en 1847, le quatrième est postérieur à la révolution de février 1848. Nous attendions avec impatience les volumes complémentaires, lorsqu'à notre grand désappointement, nous avons seus une hischure, de

reçu une brochure de 46 pages, précédées de ce triste avertissement : « Lorsque je commen-

çai ce livre, il m'était impossible de savoir au juste quelle étendue prendrait mon travail nonseulement la matiere est neuve, mais je voulais la d'une manière nouvelle. L'insignifiance et la sécheresse qui affadissent presque tous les écrits sur les beaux arts, en rendent la lec-ture ennuyeuse au suprême degré. Le public, n'v trouvant aucun charme, les délaisse; c'est comme s'ils n'existaient pas. Pour l'instruire, il fallait donc le captiver; pour le captiver, il fal-lait denner à ce genre d'histoire les mêmes développements qu'à l'histoire politique et à l'his-toire des lettres. Je pense avoir réalisé mon projet dans une certaine mesure. L'aurais fait mieux. si l'on no m'avail environné d'intrigues et si les moyens matériels ne m'avaient pas manqué. De tous les trayaux quel-

De tous les travaux quelconques, l'histoire de
l'art est le plus pénible.
Lorsque l'historien ordinaire a compulsé les documents, il
ne lui reste plus qu' à écrire. L'historien de la peinture doit
accomplir une double tâche. Lorsqu'il a pris comaissance des
textes nombreux, il faut qu'il aille voir les toiles; il faut
qu'il soit toujours sur les routes, toujours le crayon à la
mein, et ces déplacements continuels le ruinent, s'il n'a pas
une grande fortune ou si un gouvernement ne le défraye
pas. »—Bref, M. Alfred Michiels avoue franchement que,
n'étant pas défrayé par un gouvernement et n'ayant aucune
fortune, il a dû terminer cet ouvrage par un aperçu rapide,
comme nos aïeux fermaient le chœur d'une égise avec un
mur temporaire, quand des malheurs publics et la pauvreté
de la commune empéchaient de construire la nef et les ailes.
Nous espérons bien que ce monument élevé par M. Alf-

Nous espérons bien que ce monument élevé par M. Al-fred Michiels à l'histoire de la peinture flamande et hollandaise sera un jour complet, et que trois gros volumes aussi bien remplis de faits intéressants, d'appréciations justes, de recherches savantes que les précédents, ne tarderont pas à

remplacer l'apercu rapide dont nous venons de parcourir avec de si vifs regrets les 46 pages. Mais en attendant, nous ne pouvons nous empécher de déplorer la honteuse parci-

monie du gouvernement belge, qui se refuse obstinément à

Paysage d'après Huysmans de Malines. - Musée du Louvre.

faire le léger sacrifice d'argent nécessaire à l'achèvement

taire le leger sacritice d'argent nécessaire à l'achevement d'un ouvrage si utile, si remarquable à tant d'égards, si nouveau surtout et si glorieux pour la Belgique. Le livre quatrieme qui terminait le quatrieme volume de l'Histoire de la peinture flamande et hollandaise, était con-sacré aux maîtres de Rubens, à Rubens, à Van Dyck et à Jacques Jordaens. Dans son chapitre complémentaire, M. Al-Jacques Jordaens. Dans son chapitre complémentaire, M. Alfred Michiels a dù se horner à quelques données générales. Il lui a fallu en 46 pages parler de 35 peintres, à partir d'Erasme Quellyn-le-Vieux, né en 4609, jusqu'à Ommeganck, mort en 4826. Un conçoit quels regrets inspire une parellle lecture aux artistes qui ont étudié les précédents volumes, où des détails biographiques, plus interessants peut-être que d'heureuses fictions, se mélaient si habilement à des renseignements si précis, à des critiques si sensées. Nous y avons cherché ce qui concernait Cornelis Iluysmans, dont la gravure

(1) Quatre volumes in-6 et un complément par M. Alfred Michiels;

ri-jointe reproduit un des meilleurs tableaux, et nous n'y avons trouvé qu'une vingtaine de lignes. Mais pouvons-nous en faire un reproche à M. Michiels? — Cornelis Huysmans fut, dit-il, l'éleve et l'imitateur de Jacques Van Artois. Il doit à son

mailre presque tous ses nommée, le caractère de sa couleur, le choix de ses sites, les hautes fuses sites, les hautes in-taies qui ombragent ses tableaux, les terrains creux qui forment con-traste avec la verdure et le ciel; ses lointains et le ciel; ses lointains bleuâtres, ses poétiques échappées de vue, il les a empruntés à Jacques van Artois. Les œuvres de celui-ci étant très-rares en France, on n'a pas pu y constater les obligations de 1 élève. Seulement l'exécution de Huysmans est peutêtre plus vigoureuse et sa couleur plus riche. Van Artois lui fit pendant plusieurs années copier pour lui des plan-tes, des terrains, des perspectives dans la fo rét de Soignes. Quand il eul terminé son ap-prentissage, il alla étu-dier sur les bords de la Meuse, prés de Dinant et de Namur. Van der Meulen l'y rencontra, et fol si charmé de son talent, qu'il voulut l'at-tirer en France à la cour de Louis XIV; mais il eut bean lui offrir une pension importante, le ieune Anversois, qui ne

pension importante, le jeune Anversois, qui ne voulut pas abaudenner sa patrie. Il d'emeura presque toute sa vie à Malines, eù il mourut le 4r juin 1727. »

Si M. Alfred Michiels s'est vu refuser par le gouvernement belge les fonds qui lui étaient nécessaires pour terminer son Histoire de la peinture flamande et hollandaise, il a du moins la satisfaction de voir réimprimer à Paris ses Études sur l'Allemagne, dont la première édition était épuisée. Les deux beaux volumes que vient de publier sous ce litre M. Victor Didron contiennent, outre une Histoire de la peinture en Allemagne, des notices biographiques et critiques de Steeber, Jean-Paul Richter, Schiller, Uhland, Henri Ileine, Ruckert, Chamisso, Novalis, Halty, Voss, Hebel; une description de la forêt Noire et diverses impressions de voyages initulées : les mines de Framont, les bords du Rhin, la cathédrale de Fribourg, le portail de Strasbourg, le Taunus, l'abbaye de Leach, les deux maisons de Goethe et les fêtes d'octobre à Munich.

Dictionnaire de botanique pratique, par le docteur Ferdinana Hoffer, — 1 vol. in-18. — Paris, 1850. Didot frères. Ce volume est le huitième d'une collection dont le nombre

Hotera.— 1 vol. in-18. — Paris, 1850. Didot frères.

Ce volume est le huitième d'une collection dont le nombre total n'à pas encore été determiné. MM. Didot ont déjà publié les dictionnaires de Chimie et de Physique, de Bodonique et d'Horticulture, de Médecine pratique, par M. F. Horfer; de Mythologie universelle, par le docteur Jacobi; de Géographie, par M. Fyriès et Beraud; de l'Académie française et de Bio-graphie classique. Ils annoncent evox d'Agriculture, d'Histoire, de Technologie, d'Archéologie, de Minéralogie, Géologie et Métalturgie, etc.

Le dictionnaire de Botenique pratique ne devait d'abord renfermer que l'organographie, la physiologie végétale et les ca-tactères des principales familles. M. le docteur F. Hosfer y a successivement ajonié l'histoire de presque toutes les plantes indigènes, du moins de celles qui croissent aux environs de Paris, ainsi que l'histoire des principales plantes exotiques, telles que le girodier, le cannelier, le muscadier, le caféier, le thé, etc. Aussi se compose-t-il de 746 pages à deux colonnes, et contient-il la matière de plus de six volumes in-8º.

Cet ouvrage n'est pas une compilation ordinaire. M. Horfer ne l'a point fait uniquement avec des ouvrages français; non-seulement il l'a enrichi d'un nombre considerable d'Observations personnelles et de documents inédits, mais il y a résumé les meilleurs traités de botanique publiés soit en Allemagne, soit en Angleterre. Quant à sa méthode, elle est anssi pariaite que possible. D'abord, c'est un de ces savants qui ne se contentent pas d'avoir raison et qui veolent se faire lire. Comme il écrit avant tout pour les gens du monde, il a eu le soin d'indiquer les noms vulgaires en renvoyant le lecteur aux noms scientifiques. La description sommaire des caractères de chaque genre précède la description beaucoup plus détaillée des espèces. Les termes scientiques sont noujours expliquées par leur étymologie, l'uns d'espace est consacré aux plantes utiles qu'à celles qui n'ont pas encore regi d'application. Enfin l'auteur donne

Pespère, rendu un véritable service au public en exposant le règne végétal sous une forme tout à la fois plus attrayante et plus littéraire qu'on ne le fait généralement. Son Dictionnaire de Botanique est un digne pendant de son Dictionnaire de Chinnie et de Physique, si justement estimé de tous les savants, et si utile aux gens du moude.

Correspondance.

A divers. — Veuillez, messieurs, lire nos avis concernant la réimpression de la collection de l'Illustration et le tome XIV (voir le dernier numéro notamment, et celui-ci même, à la fin de la page qui précède).

M. T.-A. de M. à Saint-Pétersbourg. - Mille remerciments. monsieur, pour les paroles obligeantes de volre lettre. Vous aurez une réponse pour le surplus.

M. de S.-S. à Strasbourg. - L'Illustration a répondu plus d'une fois, monsieur, au principal objet de votre lettre. Nous prenons bonne note de ce qui concerne l'ouvrage en question. Yous savez, monsieur, qu'il ne sussit pas de faire de boanes publications, il faut encore avoir affaire à un hon public. Il y a aujourd'hui dans ce pays plus d'électeurs que de lecteurs, et si cela continue, nous serons le peuple le plus ignorant de l'Europe, mais néanmoins le plus spirituel.

M. R. - Nous pouvons faire sur la collection des bonifications qui sont impossibles pour l'abonnement courant. Vous en trouverez aisément la raison, monsieur. An surplus, il n'y a plus lieu à cette bonification ni pour le passé ni pour l'avenir, de por la loi. Vous aurez la table spéciale avec la table générale.

M. P.-J.-G. S. à Seurre. - Nous aurions manqué à un devoir, monsieur, si nous ne vous avions pas remercié de vos curieux et charmants dessins. N'auriez-vous pas reçu une lettre? Les dessins et l'article qui les accompagne ont été reproduits par un journal illustré qui se public en Allemagne. Nous publicrons volontiers la suite que vous voulez bien nous offrir.



EXPLICATION DU DERNIER BÉBUS

L'antiquaire hors de ses vieilleries est souvent déplacé dans le monde

On s'alonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, no 60, par l'envoi france d'un mandat sur la poste ordre Leche-valier (c 7°, on près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étraager, et des correspondances de l'agence d'abonnemes (l'étraager, et des

DATITIN

Tiré à la presse mécanique de PLON FAÈRES , 36 , rue de Vaugirard.